Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **328** sur **328**

Nombre de pages: **328**

Notice complète:

**Titre :** Le conservateur littéraire, 1819-1821. Tome I. Première partie. 1922 [1e-6e livraisons]

**Éditeur :** Librairie Hachette (Paris)

**Éditeur :** puis Droz (Paris)

**Date d'édition :** 1922-1938

**Contributeur :** Marsan, Jules (1867-1939). Éditeur scientifique

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 4 vol. (XLVI-335, V-236, VIII-302, I-275 p.) ; 18 cm

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 328

**Description :** Collection : Société des textes français modernes

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9616725n](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9616725n)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, 8-Z-21719 (3)

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb33323242x>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 14/12/2015

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

LE

CONSERVATEUR

LITTÉRAIRE

1819-1821

. w

ÉDITION CRITIQUE

PUI'.Llff,' PAR

JULES MARSAN

TOME-H V

PRF.MIÈRt: PARTIE

PARIS

LIBRAIRIE E. DROZ

25, RUE DE TOURNON

1935

LE

CONSERVATEUR LITTÉRAIRE

181 H)- ! 82 t

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

LE

CONSERVATEUR

LITTÉRAIRE

1819-1821

ÉDITION CRITIQUE

PUBI.li]Z PAK

JULES MARSAN

TOME II

PREMIÈRE PARTIE

PARIS

LIBRAIRIE E. DROZ

95, RUE DE TOURNOI

1935

AVANT-PROPOS

Le second volume du Conservateur littéraire commence :'i la onzième livraison, annoncée le 6 mai 1820 au Journal de la librairie ; il s'achèvera avec la vingtième, dans les premiers jours de septembre. En tête, une Préface, que l'on voudrait plus explicite; mais Hugo, en matière littéraire, n'a pas songé encore à prendre position. S'il continue à partager, pour les romans de W. Scott, l'engouement universel, il n'a pas échappé tout à fait à l'influence des philosophes du dix-huitième siècle et ses vers ne dépassent pas une honorable médiocrité. Il lui suffit, pour l'instant, d'affirmer sa foi politique, son attachement aux Bourbons. La mort tragique du duc de Berry fournit à la jeune revue des occasions nombreuses de proclamer ce zèle royaliste sur le mode dithyrambique: voy., sans parler d'une série de comptes rendus. l'Ode de la comtesse d'Hautpoul et le long article de V. Hugo sur le livre de Chateaubriand, article qui n'a jamais été reproduit.

Eugène Hugo a disparu de la liste des rédacteurs ; Abel continue une collaboration assez régulière; mais c'est Victor qui reste le grand animateur de l'œuvre commune. A peu près seul, il se charge de la critique dramatique ; une bonne partie de la Revue Littéraire est de sa main. Il publie la série de ses poésies .couronnées par les Jeux Floraux qui lui confèrent, le 28 avril, le titre de Maître ès Jeux, — et nous aurons, à la

seizième livraison, dans les plaintes du Jeune Banni, un ècho, discret encore, de sa passion naissante pour Adèle Foucher. A signaler, enfin, la première version de Bug- Jargal, esquisse très différente du texte définitif.

Quelques collaborateurs nouveaux entrent en ligne : Tézenas de Montbrison, Ch. d'Ivry, Saint-Félix, Lafont d'Aussonne, L.-Th. Pélicier, — son cousin Adolphe Trébuchet (vingtième livraison) — deux poètes méridionaux, M""Tastu, la comtesse d'Hautpoul, en attendant la venue prochaine du grand Alexandre Soumet... Mais c'est au tome III seulement que nous verrons s'élargir l'horizon et que le premier cénacle sera vraiment constitué.

J. M.

ONZIÈME LIVRAISON

(MAI 1820.)

PRÉFACE

Aujourd'hui des suffrages distingués nous mettent à même de poursuivre avec assurance une carrière que nous n'avions pas commencée sans nous défier beaucoup du public, et plus encore de nous-mêmes. Nous osions avouer notre attachement aux Bourbons : c'en était assez, nous le savions, pour nous attirer la réprobation de tout !e parti révolutionnaire ; nous osions proclamer notre amour pour les lettres : il ne nous est plus permis de dire maintenant combien nous avons craint que cette témérité, rare de nos jours, ne fût payée d'une indifférence générale. Il n'en a pas été ainsi, et nous éprouvons !e besoin de renouveler à ceux qui nous ont favorablement accueillis, une profession de foi, dont nous espérons qu'il serait impossible de trouver le démenti dans tout ce que nous avons écrit jusqu'à ce jour.

Nous continuerons donc de servir autant qu'il sera en nous le trône et la littérature; trop heureux si nous pouvons ranimer le goût des lettres et éveiller de jeunes talents; plus heureux encore, si nous pouvons propager le royalisme et convertir aux saines doctrines de généreux caractères !

Lorsqu'il s'agira des personnes, nous distinguerons toujours, dans nos critiques, l'homme de lettres de l'homme de parti, parce que la partialité tue la vraie critique littéraire. Nous sommes loin de vouloir nous interdire par là toute réflexion sur la vie et les actions

5

10

15

20

25

111

publiques des écrivains que nous examinerons; bien au contraire : mais nous respecterons sans cesse la vérité, que nous nous engageons du reste à dévoiler sans crainte toutes les fois qu'elle sera à notre connaissance, et que l'occasion s'en présentera.

Et l'on peut se reposer sur nous du soin de faire éclater notre impartialité, car, on l'a pu voir jusqu'ici, nous avons toujours eu tant à admirer parmi les royalistes, que toutes les fois qu'il s'est présenté quelque chose à louer dans le parti contraire, ç'a été pour nous une bonne fortune que nous avons saisie avec empressement.

Enfin, puisque notre redoutable ainé, le Conservateur, a cessé de paraître, nous promettons de conserver intact l'héritage des sains principes qu'il nous a légués avec son titre ; nous espérons que ses honorables rédacteurs reconnaîtront entre eux et nous une confraternité, sinon de talent, du moins de zèle et d'opinions ; et nous croyons dire assez quel haut prix nous attachons à ce titre de loyalistes, en ajoutant que cette seconde confraternité ne nous parait pas moins glorieuse que la première.

30

35

4"

45

(2)

POÉSIE

LE RÉTABLISSEMENT DE LA STATUE de HENRI IV

ODE

Qui a remporté en 1819 le lis d'or, prix extraordinairt proposé par l'Académie des Jeux Floraux.

Accingunt omnes opcri, pedibusque rotarum Svbjiciunt lapsus, et stnppea vincula collo lntendunt.., Pueri circuni innuptaeque pueUae Sacra canunl funemque manu contingere gaudent,

(VIRG., Aen., lib. II).

Je voyais s'élever dans le lointain des âges Ces monuments, espoir de cent rois glorieux; Puis je voyais crouler les fragiles images

De ces fragiles demi-dieux,

Alexandre, un pêcheur des rives du Pyrée

Foule ta statue ignorée

Publ. dans le Recueil des Jeux Floraux (Texte identique).

Je donne les variantes de l'édition des Odes de 1822 (Ode V) (A), — de l'édition définitive de 1829 (Ode VI)(D). — M. G. Simon a relevé, dans l'édition de l'Imprimerie nationale quelques variantes manuscrites au premier texte Imprimé. — Voy. aussi la lettre à M. Pinaud du 9 avril 1819 (Coi -respoiz- dance, 1815-1835, p. 355).

"5

[31

Sur le pavé du Parthénon ;

Et les premiers rayons de ta naissante aurore

En vain dans le désert interrogent encore

Les muets débris de Memnon.

Ont-ils donc prétendu, dans leur esprit superbe, Qu'un bronze inanimé dût les rendre immortels? Demain le temps peut-être aura caché sous l'herbe

Leurs imaginaires autels.

Le proscrit à son tour peut remplacer l'idole ;

Des piédestaux du Capitole

Scylla détrône Marius.

Aux outrages du sort insensé qui s'oppose !

Le sage, de l'affront dont frémit Théodose,

Sourit avec Démétrius.

D'un héros toutefois l'image auguste et chère Hérite du respect qu'on eut pour ses vertus;

Trajan domine encor les champs que de Tibère

Couvrent les temples abattus\*.

Souvent, dans les horreurs des discordes civiles,

Quand l'effroi planait sur les villes,

Aux cris des peuples révoltés,

Un héros, respirant dans le marbre immobile, Arrêtait tout à coup par son regard tranquille

Les factieux épouvantés.

Eh quoi! sont-ils donc loin ces jours de notre histoire Où Paris sur son Prince osa lever son bras,

i. La colonne Trajane s'élève près de l'emplacement où turent le sacrum Tiberianum et la via Caproeensis (Antiquités de la ville de Rome). (C. L.).

22 A, D. du respect qui payait — 25 A, D. Souvent, lorsque en l'horreur des discordes — 2b A, D. La Terreur planait sur les villes, —

10 i5

20

25

30

141

Olt l'aspect de Henri, ses vertus, sa mémoire,

N'ont pu désarmer des ingrats1 ?

Que dis-je? Ils ont détruit sa statue adorée.

Hélas ! cette horde égarée

Mutilait l'airain renversé ;

Et cependant, des morts souillant le saint asile,

Leur sacrilège main demandait à l'argile L'empreinte de son front glacé\*.

Voulaient-ils donc jouir d'un portrait plus fidèle Du héros dont leur haine a payé les bienfaits? Voulaient-ils, réprouvant leur fureur criminelle,

Le rendre à nos yeux satisfaits?

Non ; mais c'était trop peu de briser son image :

Ils venaient encor, dans leur rage,

Briser son cercueil outragé.

Tel, aux feux du soleil, rugissant d'un air sombre, Le tigre, en se jouant, cherche à dévorer l'ombre 3

Du cadavre qu'il a rongé.

]. La statue de Henri IV fut renversée à l'époque du lOaoût.

(C. L.).

2. On sait que ce fut dans le même temps (en 1792 et 1793), qu'après avoir violé les tombes royales, on posa un masque de plâtre sur le visage de Henri, pour mouler ses traits. (C. L.).

3. Suivant M. Le Monnier, le tigre des déserts de Sahara, non content d'avoir dévoré ses victimes, s'acharne encore sur L'ombre de leurs squelettes. M. de Borda s'exprime, sur le méme sujet, de la manière suivante : « J'ai vu des tigres d'Afrique, amenés à Damas et enfermés dans l'immense arène de Magis-Patar, dévorer avec la plus révoltante férocité les bœufs et les hyènes qu'on leur donnait tout vivants, et, leur premier appétit satisfait, passer des journées entières à guetter l'ombre des carcasses décharnées de ces animaux. Il est probable que le mouvement de l'ombre présentait à ces tigres une apparence de vie dans ce qui n'avait pas méme une apparence de corps. » (C. L.).

48 D Tel, troublant le désert d'un rugissement sombre, —

35

40

45

50

l5]

Assis près de la Seine, en mes douleurs amères Je me disais : la Seine arrose encore Ivry,

Et les flots sont passés où, du temps de nos pères,

Se peignaient les traits de Henri.

Nous ne verrons jamais l'image vénérée

D'un roi qu'à la France éplorée

Enleva sitôt le trépas ;

Sans saluer Henri nous irons aux batailles,

Et l'étranger viendra chercher dans nos murailles

Un héros, qu'il n'y verra pas.

Où courez-vous'? Quel bruit nait, s'élève et s'avance? Qui porte ces drapeaux, signe heureux de nos Rois? Dieu ! quelle masse au loin semble, en sa marche immense

Broyer la terre sous son poids ?

Répondez... Ciel! c'est lui ! je vois sa noble tête...

Le peuple fier de sa conquête,

Répète en choeur son nom chéri,

0 ma lyre, tais-toi ; reconnais ta faiblesse ;

Que seraient tes concerts près des chants d'allégresse

De la France aux pieds de Henri?

Par mille bras traîné le lourd colosse roule.

Ah 1 volons, joignons-nous à ces efforts pieux. Qu'importe si mon bras est perdu dans la foule?

Henri me voit du haut des cieux.

Tout un peuple a voué ce bronze à ta mémoire,

0 chevalier, rival en gloire

i. Personne n'ignore l'enthousiasme avec lequel le peuple, le 13 août 1818, s'empara de la statue de Henri IV, et la traîna à force de bras au lieu où elle devait être élevée. (C. L.).

68 A, D tais-toi dans la publique ivresse —

55

60

65

70

75

Des Bayard et des Duguesclin 1

De l'amour des Français reçois la noble preuve,

Henri; nous te devons au denier de la Veuve,

A l'obole de l'Orphelin.

N'en doutez pas : l'aspect de cette image auguste Rendra nôs maux moins grands, notre bonheur plus doux. 0 Français! louez Dieu : vous voyez un roi juste,

Un Français de plus parmi vous.

Désormais, dans ses yeux, en volant à la gloire,

Nous viendrons puiser la victoire :

Henri recevra notre foi ;

Et quand on parlera de ses vertus si chères,

Nos enfants n'iront pas demander à nos pères

Comment souriait notre Roi.

Jeunes amis! dansez autour de cette enceinte.

Plaisir, guide leurs pas; joie, anime leurs chants. Henri, car la bonté dans ses regards est peinte,

Jouira de ces jeux touchants.

J'aime mieux cet airain, où d'un roi qu'elle adore

La France croit revoir encore

Le port, le sieste accoutumé.

Que ces vains monuments qu'un art pénible enfante. Dont la grandeur surprend; mais qu'un tyran cimente

Des sueurs d'un peuple opprimé.

79 D Nous devons ta statue au 'denier — 92 A mêlez vos pas joyeux, mêlez vos heureux chants. — 93 A, D car sa bonté dans ses traits est empreinte, - 94 A, D Bénira vos transports touchants. — 95-100 A, D.

Près des vains monuments que des tyrans élèvent.

Qu'après de longs siècles achèvent

Les travaux d'un peuple opprimé,

Qu'il est grand cet airain où, d'un Roi tutélaire.

La France aime à revoir le geste populaire

Et le regard accoutumé.

Que le fier conquérant de la Perse avilie.

Las de léguer ses traits à de frètes métaux, Menace, dans l'accès de sa vaste folie,

D'imposer sa forme à l'Athos;

Qu'un Pharaon cruel, superbe en sa démence.

Couvre d'un obélisque immense L'obscur néant de son cercueil...

Son nom meurt; et bientôt l'ombre des Pyramides, Pour l'étranger perdu dans ces plaines arides,

Est le seul bienfait de l'orgueil.

Un jour (mais écartons tout présage funeste),

Si des ans ou du sort les coups encor vainqueurs Brisaient de notre amour le monument modeste,

Henri ! tu vivrais dans nos coeurs :

Cependant que du Nil les montagnes altières.

De cent Rois cachant les poussières,

Du monde inutile fardeau,

Du temps el de la mort attestent le passage,

Et ne sont déjà plus à l'œil ému du sage

Que la ruine d'un Tombeau.

V.-M. Huco.

107 D Le g-rand néant — 116 A, LJ Cachant cent royales poussières, —

105

1 1 ()

115

120

REVUE POÉTIQUE

MM. J. D. MAGALON. — AUGUSTE LARRAT. — THÉODORE DESROZEAUX. — CHARLES D'IVRY

Nous recevons journellement un grand nombre de poésies. Il est facile de concevoir, sans que nous expliquions nos raisons, que nous ne pouvons les insérer toutes. Cependant nous nous reprocherions de décourager des auteurs qui, pour la plupart, sont jeunes encore et nous soumettent leurs premiers essais. Nous croyons devoir, en conséquence, 1 annoncer que notre intention est de donner de temps en temps un extrait choisi de celles des pièces déposées au bureau qui n'auront pu, soit par leur genre, soit par leur étendue, être insérées en entier, et qui nous paraîtront pourtant porter l'empreinte du talent.

M. J.-D. Magalon nous adresse une imitation de l'anglais intitulée l'Evant. Nous citerons quelques stances de cette pièce, qui ne manque ni de fraîcheur ni de facilité. Une jeune Écossaise, pleurant l'absence de son amant, erre sur les bords de l'Evan, et s'écrie :

Mon bien-aimé, cher Almanzor,

Hélas I sur cette mer, si fertile en naufrages,

i. Petite rivière qui se jette dans la Glyde, fleuve d'Écosse.

(C. L.).

5 le l5

20

[81

Resteras-tu longtemps encor?

Crois-moi, reviens en paix fouler ces doux rivages...

..............

Ah! du moins revoit-il, revoit-il en image,

Evan, ces arbrisseaux que rafraîchit ton cours,

Ces rochers escarpés, cette grotte sauvage,

Qui furent les témoins de nos premiers amours?

Revoit-il nos deux noms, que d'une main tremblante Je traçais sur les rocs, sur les pins orgueilleux? Revoit-il cet ormeau, dont l'ombre confidente Dérobait aux jaloux nos plaisirs et nos jeux?

Entends ma voix, ô mon idole 1

Repasse l'Océan et reviens sur mon coeur.

Notre Evan, pour l'amour, vaut mieux que le Pactole; L'un n'offre que de l'or, l'autre offre le bonheur.

M. Auguste Larrat nous envoie le premier chant d'Eltezer et Nephtali, opuscule de Florian qu'il traduit en vers. Le style de M. Larrat, par sa douceur et sa simplicité, nous semble convenir au sujet. Nous engageons ce jeune 1 auteur à continuer et à travailler sa versification. Voici le début de son poème :

Doux enfants de Zelpha, qui, devant le Seigneur, Gémissez aujourd'hui d'une cruelle erreur;

Vous qui seuls, dans le culte et la foi de vos pères, Avez toujours vécu comme un peuple de frères; Venez, faible troupeau de l'antique Joad,

Adorer l'Éternel aux monts de Galaad.

Là, sous l'ombre des bois et des cèdres antiques,

Au pied de ces rochers où, simples et pieux,

25

30

35

40

45

5o

[9

Nos pères célébraient les merveilles des cieux,

Et chantaient de Sion les sublimes cantiques,

Parlons de leur bonheur, parlons de leurs vertus; Rappelons ces beaux jours, trop tôt interrompus,

Où les tribus des Juifs, après un long orage,

Aux rives du Jourdain bornaient leur héritage.

Nous regrettons que le genre un peu trop éroti.que d'une idylle que nous fait parvenir M. Théodore Desrozeaux, de la Martinique, ne nous permette pas de la donner en entier à nos lecteurs. Cette pièce, intitulée le Rêve, se termine par les vers suivants :

Mais à nos jeux sans doute un Dieu portait envie. Bientôt rompant le cours de mes félicités,

Le réveil accabla mes sens désenchantés...

Illusion trop tôt ravie,

Ah ! redonne à mes vœux ces biens que j'ai chantés ! Pour rendre plus léger le fardeau de ma vie.

Reviens encor, sous les traits de Sylvie,

Aux heures du sommeil t'asseoir à mes côtés!

Le même auteur nous transmet un dialogue entre l'aigle et le cygne, imité de l'allemand de Schiller, et qui porte pour titre : Mélodies de la vie. Nous en transcrirons quelques strophes :

L'AIGLE

Habitant des rochers déserts,

Quand d'épaisses vapeurs ont obscurci les airs,

Je vais planant au milieu de l'orage;

Dans les combats qu'appelle mon courage,

Je me fie à mon vol plus prompt que les éclairs.

5

HJ

j:>5

|7C

i?5

[101

LE CYGNE

J'aime des cieux d'azur et des zéphyrs fidèles ;

Vers des bords parfumés je vogue mollement ; Quant fuit l'astre du jour, i'oppose, en me jouant,

Aux flots pourprés la neige de mes ailes.

L'AK.L):

Je triomphe, lorsque du Nord

Les enfants déchaînés brisent d'un seul effort

Ces arbres-rois, aussi vieux que le monde ;

Et je demande au tonnerre qui gronde

Si c'est avec plaisir qu'il sème ainsi la mort:-

LE CYGNE

J'ose aussi me baigner aux flots de l'harmonie ;

Je viens, encouragé d'un regard d'Apollon,

Reposer à ses pieds, et l'écho du vallon

S'éveille aux chants des nymphes d'Aonie.

L'AIGLE

Chéri du plus puissant des dieux,

Je m'assieds sur son trône; au signal de ses yeux,

Je cours chercher son foudre au sein des nues : Dans mon sommeil mes ailes étendues

Couvrent de Jupiter le sceptre radieux.

Ces strophes, vivement empreintes de la couleur originale, annoncent dans M. Théodore Desrozeaux un talent véritable, dont nous le félicitons avec plaisir.

Il y a de l'esprit, et une facilité quelquefois heureuse, dans l'I,,pîlre à tin officier invalide, que nous

8o

85

<K> l()O

avons reçue de M. Charles d'Ivry. En voici le début :

Vous souvient-il d'un amateur, Semi-guerrier, semi-poète,

Au besoin acteur ou chanteur Léger d'argent, comme de tête ; Qui dans les flammes de Moscou Sur les glaces du Borysthène, Dut trouver une mort certaine, Et n'est pas moins vivant que fou ; Qui, prêt à rentrer en campagne, Se lestait si bien en Champagne,

D'un vin que, grâce au ciel, il n'a jamais haï, (La rime et la raison déjà nomment Aï); Qui devançait à pied la rapide patache, Et que, charmé de son ardeur, Vous convoitiez pour voltigeur, Bien qu'il fût encor sans moustache?

Plus loin, M. Charles d'Ivry fait l'éloge du soldat d'infanterie, et motive ainsi la préférence qu'il paraît avoir lui-même accordée à cette arme pénible :

Dédaignant un éclat futile,

Mousquet au bras et sac au dos,

Soldat modeste autant qu'utile,

Il semble ignorer le repos.

Mais cette fatigue a ses charmes,

Et de mon choix je m'applaudis,

J'aime à sentir le poids des armes

Que je porte pour mon pays.

Ces huit vers sentent un peu le couplet, mais ils renferment l'expression franche et élégante d'un

Ill]

noble sentiment, et chaque jour sur nos théâtres chantants, on obtient à moins de frais les honneurs du bis. Nous bornerons là nos citations et nos éloges. — Nous dirions plus, si M. Charles d'ivry avait su dire moins. Sa prolixité nous a merveilleusement disposés à être brefs.

135

140

PROSE

LE VENDÉEN ET LE VOYAGEUR

DIALOGUE IMITÉ DU BAS-BRETON

Que fais-tu près de cette tombe? — J'implore le Dieu de mes pères. — Que lui demandes-tu? — De conserver le Roi et d'admettre, parmi les élus, mon général, dont cette pierre couvre les cendres. — Tu as été soldat? — Il ne me reste qu'un bras; l'autre est tombé à Auray. — Tu es brave et religieux? — Je suis Vendéen.

Vous qui m'interrogez, qui êtes-vous? — Un voyageur égaré dans le Bocage. — Je voudrais vous offrir un abri, mais j'en cherche un moi- même. — Tu n'es donc point de ce pays ? — Vous voyez d'ici les débris de ma cabane? — Qui l'a détruite? — La torche des guerres civiles; et mon vieux père a été consumé par les flammes.

Mais n'as-tu plus de parents?— Mes frères sont morts à mes côtés. — Tu comptes encore quelques amis ? — Leur misère est égale à la mienne. — Les bienfaits de ton Roi ont dû venir te chercher? — On dit qu'on nous a peints à lui comme des

5

10 i5

1121

rebelles. — Qu'as-tu fait pour te justifier a — J'ai béni, j'ai envié le sort de mon vieux père et de mes frères.

Quel est ce château qui domine le vallon ? — C'est l'héritage d'un noble Vendéen qui n'a plus reparu depuis son exil. — Ses fils l'habitent-ils aujourd'hui ? — Non, un étranger 1 en est le possesseur. - Un brillant cavalier s'avance de ce côté. — C'est le fils de l'étranger. — Des signes d'honneur le décorent. — Il les a reçus en combattant contre nous. — 0 Vendéen, je te plains ! Que n'as- tu servi le même maître, il était plus reconnaissant. — Adieu, voyageur! vous méritez de trouver un asile au château, mais évitez de frapper aux chaumières.

L.-Th. P. [L. Th. PELIOIER].

20

25

3o

It3

LITTÉRATURE FRANÇAISE

ŒUVRES POSTHUMES

DE JACQUES DELILLE

[En général, il existe contre les œuvres posthumes un vieux préjugé : on n'ouvre jamais un ouvrage posthume d'un auteur célèbre sans une sorte de scepticisme qui, après la lecture, se change souvent en une complète incrédulité. Cela tient à ce que le mérite de ces sortes de livres est presque toujours moins grand que la réputation des hommes auxquels on les attribue. Le lecteur qui, en tournant les pages, établit involontairement cette comparaison dans son esprit, finit par ne point croire aux protestations des éditeurs et ne voit souvent dans l'ouvrage annoncé qu'une spéculation de librairie ou même une calomnie envers un mort illustre. Nous trouvons au moins beaucoup de légèreté dans cette manière expéditive

V. Hugo n'a conservé dans Littérature et Philosophie mêlées (Fantaisies. Satiriques et moralistes) que les dernières lignes qui ne concernent pas Delille; en 1834, il a cessé depuis longtemps de le considérer comme un maître. Entre crochets, la partie sacrifiée.

5 o

:5

d'infirmer l'authenticité d'un écrit posthume; on peut expliquer la faiblesse assez ordinaire de cette espèce d'ouvrages sans mettre en question la bonne foi des libraires. Ce sont presque toujours les premiers essais ou les derniers travaux des écrivains fameux que l'on nous livre 1 après leur mort : dans l'âge qui précède celui des passions, le génie sommeille; dans l'âge où le cœur est refroidi, l'imagination se décolore ; de là, l'infériorité de ce que produisent l'adolescence et la vieillesse. C'est donc aux auteurs à se préserver des éditions posthumes; l'intérêt de leur gloire leur commande de détruire tout ce qui ne l'accroîtrait pas; il faut qu'ils condamnent eux-mêmes à mourir avec eux tout ce qui ne pourrait point vivre après eux. Et ici, nous parlons sérieusement; il ne faut pas brûler en parade un manuscrit dont on conserve la copie dans sa poche : Lulli agit ainsi, et Lulli passe pour avoir fait de méchante musique. Gres- set brûla de bonne foi le recueil de ses médisances poétiques, et les épigrammes qu'il a jetées au feu ont une réputation qu'elles n'auraient peut-être pas obtenue s'il les eût livrées au public.

Nous serions fâchés que ces réflexions prévinssent le lecteur contre les Œuvres posthumes de Jacques Delille. Si ce recueil présente des morceaux qu'un goût sévère aurait repoussés, il offre en revanche un grand nombre de passages où l'on retrouve encore l'imagination du peintre des Jar- dins, l'âme du chantre de la Pitié, et toutes les qualités poétiques de l'interprète de Virgile. Jacques Delille, dont le cœur renfermait tant de nobles et pures inspirations, gâta son beau talent en

20

25

30

35

40

45

illi

adoptant un genre qui ne demande que de l'esprit. Il se fit le père de la Poésie descriptive, et, heureusement pour sa gloire, cette création ne fut pas son meilleur ouvrage. Nous préférons les vers si touchants de la 'Pitié sur les malheurs de la royale famille à toutes les descriptions, peut-être plus riches de poésie, que contiennent l'Imagination, l'Homme des champs, et les Trois règnes. Delille sera, sans doute, le chef d'une école; mais cette école sera dangereuse : le talent s'y égarera, et la médiocrité y trouvera un refuge; elle sera de plus inutile : Delille y dominera toujours seul, et il ne s'y formera jamais de disciple qui puisse égaler le maître. Peut-être aussi faut-il être un Homère pour faire des Virgiles.

Quoi qu'il en soit, loin de nous l'idée de refuser à notre Delille l'hommage que son nom exige si impérieusement; ses ouvrages et sa vie nous imposent une égale vénération; car si, au gré de quelques Aristarques sévères, il ne fut que versificateur par le talent, personne ne niera qu'il n'ait été poète par le caractère. Nous avons dû, pour la paix de notre conscience, protester contre le genre descriptif qu'il a introduit dans notre littérature, et nous allons maintenant passer avec plaisir à l'examen des œuvres qu'il nous a léguées.

En tête de ce recueil, précieux sous beaucoup de rapports, on lit un discours inédit sur l'Éducation, prononcé en 1766 par Delille au collège d'Amiens. Ce morceau, remarquable entre tout ce qui a été publié sur le même sujet, est écrit avec élégance et solidité. Dans l'impossibilité de signa-

lai

ter le grand nombre de vues utiles qu'il renferme, nous citerons, pour donner une idée du style, un passage où l'éloge d'un prince chéri et trop tôt enlevé à l'amour de la France (le grand dauphin), semble inspiré par les vertus de notre duc de Berri et dicté par les circonstances présentes. L'orateur, après avoir crayonné la vie de Henri IV, s'écrie :

« Pourquoi faut-il qu'avant d'accomplir ses » grands projets, la mort... Qu'ai-je dit, Messieurs? » Quel mot funeste viens-je de prononcer? En » rouvrant imprudemment une plaie ancienne, je » rouvre une plaie encore sanglante; et pouvais-je » parler de la perte que fit la France dans la per- » sonne du Grand-Henri, sans rappeler celle qu'elle » vient de faire dans un de ses dignes descendants ? » La France le pleure encore, et moi, je puis, » sans sortir de mon sujet, lui payer un iuste tri- » but d'éloges. Je puis dire qu'il fut, quoique » prince, bon père, fils respectueux, époux fidèle, » tendre ami; qu'il acquit, en cultivant les arts, le » droit de les protéger; que, dans un siècle où la » religion s'éteint dans les rangs les plus bas, il » la conserva dans tout son éclat sur le trône ; » pareil à ces hautes montagnes qui, lorsque le » soleil cesse de luire dans les vallons, en retien- » nent sur leurs cimes les rayons mourants ; qu'en- » fin, dès son enfance, il fut laborieux : et que, » s'il ne régna pas, il s'exerça toujours à régner ».

Ce discours'ne date pas de 1820.

Nous passons au joli poème que le traducteur du Paradis perdu a laissé sur le Départ d'Éden: l'ouvrage de Delille peut être considéré comme le

85 go f;p

Ion io5

110

11 J

complément de celui de Milton, et l'éditeur loue avec raison notre poète d'avoir changé le sauvage mécontentement qu'Adam témoigne à Eve dans Milton, en une tendre commisération. Cette idée heureuse prouve que Delille connaissait parfaitement les délicatesses de la muse française. Au reste, il est remarquable qu'il a su se préserver dans le Départ d'Éden de tout luxe descriptif; la lecture de son poème est attachante, et s'il présente dans certains endroits de la prolixité, elle est presque toujours dans le style et rarement dans les idées. On y reconnaît partout l'élégance et l'harmonie de Delille, et nous espérons prouver, par quelques citations, que cette œuvre posthume n'est pas indigne de son auteur. Ève conjure Adam de prier Dieu, qu'elle espère encore fléchir :

Pouvais-je trop payer ton amour et ta foi?

L'objet île mon hommage, après Dieu, ce fut toi.

Eh bien 1 j'espère encor; dans sa bonté féconde, L'Éternel pour lui seul n'a pas formé le monde;

En achevant la terre, il a fini par nous.

Tu naquis pour ta femme, et moi pour mon époux.

Et que me font sans toi le monde et ses merveilles, Des couleurs pour mes yeux, des sons pour mes oreilles? Dieu prévit que toi seul pouvais remplir mon cœur; En nous donnant la vie, il nous doit le bonheur. J'espère encore en lui : charmé de son ouvrage, Lui-même dans tes traits imprima son image. Voudrait-il l'effacer? Non, perfide Satan !

Il ne veut pas deux fois abandonner Adam. Lui-même il a maudit ta coupable victoire,

Et sur nos fronts encor fera briller sa gloire.

Je crois .à sa pitié, bien plus qu'à son courroux;

Notre faiblesse même aura plaidé pour nous :

i5

20

•25

30

35 t(i

\*5

[ 171

L'archange criminel avait brisé sa chaîne;

Instruit de notre amour, il en arma sa haine.

Par lui le fruit mortel en mes mains fut remis,

Et nous souffrons d'un mal que Dieu même a permis, Mais peut-être ma plainte irrite sa colère!

Tu m'aimes; je n'ai plus de reproche à lui faire.

Je ne puis que bénir le pouvoir qui t'a fait;

Que dis-je? ses rigueurs sont peut-être un bienfait. Jusque dans sa justice adorons sa clémence;

Nos maux seront bornés et sa grâce est immense.

Ces vers, et c'est là le seul reproche qu'ils semblent mériter, sont peut-être un peu au-dessus de la simplicité d'Ève. La prière qu'Adam adresse au Très-Haut est remarquable en ce que l'expression vraie d'une passion profane s'y mêle sans disparate au ton grave de la poésie sacrée :

Seigneur, je suis coupable, hélas! et ta puissance Devait mieux espérer de ma reconnaissance.

C'est par toi que je vis la lumière des cieux; Toi-même ornas pour moi ces champs délicieux :

Je vivais seul alors ; et dans ma solitude

Éve vint de mon cœur calmer l'inquiétude.

L'un pour l'autre tous deux nous étions l'univers ;

Tes bienfaits partagés nous en étaient plus chers. Pour celle qui charmait mon séjour solitaire.

Je devais, m'as-tu dit, me montrer plus sévère;

Je l'adorais, sans doute, et dans elle mes yeux Croyaient en la voyant voir un rayon des cieux.

Pour elle mes remords accusent ma faiblesse;

Mais c'est toi qui formas sa grâce enchanteresse.

J'ai perdu pour lui plaire et le monde et mes fils. Mais comment résister à celle que tu fis?

Dans l'oeuvre de tes mains je t'aurais fait outrage ; J'aurais calomnié ton plus parfait ouvrage.

i5o

155

160 i65

170

175

180

1181 i

Que dis-je? mon malheur vient tout entier de moi: Devais-je à sa beauté sacrifier ta loi?

C'est à toi qu'elle dut sa grâce inexprimable ;

Et plus tu la fis belle, et plus je fus coupable.

Je le suis; mais mon crime adresse à ton pouvoir La voix du repentir, et non du désespoir.

Au bout de l'univers ton foudre peut m'atteindre ;

Le péché l'alluma, le remords doit l'éteindre.

Que ton oreille s'ouvre au cri de nos douleurs!

Tu nous laissas l'espoir en nous laissant les pleurs. Abandonné par toi, c'est en toi que j'espère.

Permets qu'un fils ingrat tombe aux pieds de son père. Dieu puissant, j'entendis ta foudroyante voix

Eclater sur les monts et gronder dans les bois ; J'entendis dans les airs, noircis par les orages.

Ton tonnerre à grand bruit déchirer les nuages; J'entendis, sur les monts avec force poussés,

Rouler, gros de débris, les torrents courroucés ;

Mais ces foudres brûlants qui tonnent sur nos tetes, Le fracas des torrents et la voix des tempêtes,

0 mon Dieu, valent-ils, pour proclamer ton nom, L'accent de la prière et la voix du pardon?

Ces derniers vers sont très beaux. Nous avons souligné dans ceux qui les précèdent deux vers qui offrent un exemple de cette diffusion dont nous avons parlé. On pourrait critiquer encore dans ce morceau une recherche d'ex 1 pressions antithétiques : c'est là le défaut de Delille, ou plutôt du genre qu'il ayait adopté. Nous ne nous arrêterons pas à ces remarques de détail; mais nous ferons sur la fin du poème une observation plus importante. Après les discours touchants des deux coupables, Michel vient leur signifier assez durement

|5

1 ) i-

2.1

2.

!:l,

[191

qu'ils sont jugés, et que leurs plaintes sont vaines ; il leur dit, avec emphase, que l'indulgence de Dieu

En reprenant la foudre,

Par des coups éclatants a besoin de s'absoudre.

et poursuit en assez mauvais vers :

Pour expier vos crimes,

Dieu se doit vos malheurs, il se doit des victimes.

Il nous semble que ces paroles inexorables ne" sont conformes ni au texte ni à l'esprit des livres saints. Le Dieu miséricordieux est ici représenté comme un maître impitoyable. Nous pensons que le discours de l'archange aurait été plus en harmonie avec le ton général du poème et les traditions sacrées, si, après avoir annoncé en peu de mots au couple pécheur l'irrévocable volonté du Très-Haut, il leur eût présenté quelques consolations en s'étendant sur les félicités de l'autre vie, et surtout en rappelant les promesses 'de l'Éternel et le Messie qui rachètera les hommes. Il est bien vrai que Delille a effleuré toutes ces idées et donné à Michel un air doux et sévère à la fois ; mais le cœur n'est point satisfait, on désirerait que cette douceur se montrât encore plus dans les paroles que sur le visage du messager divin.

Quelques autres pièces, Odes ou Épîtres, grossissent le volume : nous n'en parlerons pas.] -Il ne

241-253 Littérature et Philosophie mêlées., 1.1, p. 126. Reproduit sans changement.

220

225

230

235

240

faut pas juger Voltaire sur ses comédies, Boileau sur ses odes pindariques, ou 1 Rousseau sur ses [20] allégories marotiques. La critique ne doit pas s'emparer méchamment des faiblesses que présentent souvent les plus beaux talents, de même que l'histoire ne doit point abuser des petitesses qui

se rencontrent dans presque tous les grands caractères : Louis XIV se serait cru déshonoré, si son valet de chambre l'eût vu sans perruque ; Turenne, seul dans l'obscurité, tremblait comme un enfant;

et l'on sait que César avait peur de verser en montant sur son char de triomphe.

V. [V. HuGo.1

MÉLANGES

NOTICE PARTICULIÈRE SUR

L'INHUMATION DE JACQUES DELILLE

Le plus doux, le plus aimable des hommes a eu des ennemis bien violents et bien acharnés. Les devait-il à sa gloire littéraire, ou à sa noble fidélité pour les Bourbons ?.. Il est.hors de doute que le plus implacable de ses détracteurs haïssait en lui l'homme à grands talents, et mille fois plus encore le royaliste fidèle. Ce détracteur envenimé repose aujourd'hui à deux pas du bosquet qui ombrage le mausolée du poète; et, après l'avoir tyrannisé pendant sa vie, il semble le poursuivre et le menacer encore dans le dernier asile de la mort.

La brochure calomnieuse de Chénier fut répandue avec profusion, pour punir M. Delille des larmes que faisait verser sur deux tombes royales son généreux Poème de hl Pitié. Cette brochure, grossièrement écrite, voulut nous persuader que M. Delille avait reçu le sous-diaconat, et que, par conséquent, son mariage était un scandale. Une pareille accusation méritait d'être réfutée à l'instant même : elle ne le fut que très faiblement, parce que l'homme de bruit qui régnait alors ne

[211

pouvait souffrir le poète. sobre d'encens et d'adulations. L'abbé Delille ne fut jamais dans les ordres sacrés ; professeur au collège de la Marche, il était simple tonsuré lorsqu'il publia sa belle traduction des Géorgiques. La reine Marie-Antoinette, passionnée pour notre littérature, fit remettre au jeune professeur une gratification de deux mille francs, ordonna qu'il lui serait présenté dans ses jardins de Trianon, lui récita elle-même, pour l'encourager, les plus beaux passages de son livre, et lui donna la première idée de son Poème des Jardins. L'abbé Delille, comme tous les artistes, était sensible à la louange : celles d'une reine aimable et universellement adorée électrisèrent son talent ; il publia bientôt ce Poème enchanteur des Jardins, ou la Jeune Déité de Trianon admira le talent inspiré par la reconnaissance.

Marie-Antoinette possédait au plus haut degré la science des procédés et l'art séduisant d'être utile. Cette princesse daigna s'occuper de la for- tune de son poète, et lui donna le premier bénéfice simple qui vint à vaquer. Ce bénéfice exigeait les quatre mineurs. M. Delille se rendit auprès d'un évêque, pour faire la retraite d'usage, et recevoir une ordination, qui n'est que préparatoire. L'abbé Delille n'a donc jamais été que minoré : tout le surplus est de l'invention de ses méchants adversaires.

En 1813, lorsqu'il mourut, sa famille éplorée voulait le faire embaumer sans éclat, et transporter son cercueil dans un cimetière de campagne ; mais un membre de l'Institut (feu M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély) accourut au nom de sa com-

25

3o

35

40

45

5o

pagnie, et vint donner des ordres qui dérangèrent tous les projets. Le corps de M. Del il !e, vêtu en homme du monde, fut placé sur un lit de repos, garni de longues mousselines brodées. Le défunt, appuyé sur son bras gauche, et la tête posée sur un carreau, paraissait livré à un léger sommeil ou à quelque composition. Un mouchoir blanc, renoué sur le front, était sa coiffure. Il avait un habit noir, à la mode, gilet de basin et cravate blanche; culotte de casimir-abricot, à grands nœuds de rubans, comme un jeune homme; bas blancs, bien tendus; boucles d'or à sa chaussure; tabatière d'or et mouchoir blanc à sa main; et pour compléter ce ridicule appareil, on avait fardé le visage du mort comme celui d'une actrice. Quelques personnes de bon sens, introduites des premières dans la grande salle du Collège de France, ne purent s'empêcher de témoigner leur surprise à M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély ; il leur répondit avec sa vivacité ordinaire : C'est pour que rien en lui ne rappelle l'abbé.

Les obsèques furent brillantes et dignes de ce poète illustre; elles furent très dispendieuses; et, quoi qu'on en ait dit dans le temps, la veuve en supporta tous les frais. Le corps de M. Delille fut embaumé. Le temps étant à l'orage, les médecins se hâtèrent; et après avoir haché le cœur avec le cerveau, ils les déposèrent non dans la tête, mais dans la gorge et la poitrine. Je rapporte cette circonstance comme un fait, et j'en ignorai le motif ou l'intention. Les choses étant terminées, on allait descendre le corps dans la salle de Louis XIV, lorsque M"' Delille envoya secrètement deux

5 o

5 o

5 o

5

[22]

petits émaux, qu'une personne de confiance remit à l'un des chirurgiens. On attira M. Regnault dans une pièce voisine, et on plaça les deux émaux sur la poitrine du défunt, qui l'avait ainsi ordonné avant sa maladie.

Hommes de bien qui lirez cet article, laissez couler vos pleurs, et ne refusez pas ce dernier hommage aut héros de la reconnaissance et de la fidélité. Ces deux émaux, bien précieux, étaient deux magnifiques portraits de Louis XVI et de la reine. Le poète, inspiré par son cœur, avait chanté leur magnificence et leurs infortunes. Il n'avait pu les délaisser durant sa vie, il ne put les délaisser après sa mort.

L. D. A. [Lafont D'AUSSONNE].

90 gS

100

[23 ;

BUG-JARGAL

(Extrait d'un ouvrage inédit intitulé :

Les contes sous la tente),

Quand vint le tour du capitaine Delmar, il ouvrit de grands yeux, et avoua à ces Messieurs qu'il ne connaissait réellement aucun trait de sa vie qui méritât de fixer leur attention.

— Mais, Capitaine, lui dit le lieutenant Henri, vous avez pourtant beaucoup vu le monde : les Colonies, l'Égypte, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne... — Ah! Capitaine, votre chien boiteux!

Delmar tressaillit, laissa tomber son cigare, et se retourna brusquement yers l'entrée de la tente, au moment où un chien énorme accourait en boitant vers lui.

Le chien écrasa en passant le cigare du capitaine, le capitaine n'y fit nulle attention.

Le chien lui lécha les pieds, le flatta avec sa queue, gambada de son mieux, puis vint se cou-

Point de départ du roman de 1826 (Bug-Jargal par l'auteur de Han d'Islande, Paris, U. Canel, in-16), Le texte de cette première livraison, à part les deux derniers paragraphes, a été conservé intégralement; je signale les variantes de 1826. — Le V. Hugo raconté donne le texte du Conservateur avec quelques retouches sans importance.

L'édition de 1826 ajoute une préface de 4 pages. Le capitaine Delmar prend le nom de Léopold D'Auverney, et Philibert celui de Paschal.

3 aucun événement de sa vie — 6 pourtant, dit-on, beaucoup voyagé et vu le monde. N'avez-vous pas visité les Antilles, l'Afrique. l'Italie, l'Espagne?..

5

10 i i5

cher devant lui. — Le capitaine, ému, oppressé, le caressait machinalement de la main gauche, en détachant de l'autre la mentonnière de son casque, et répétait de temps en temps : Te voilà, Rask; te voilà! — Enfin, il s'écria : Mais qui donc t'a ramené?

— Avec votre permission, mon Capitaine...

Depuis quelques minutes, le sergent Thadée avait soulevé le rideau de la tente, et se tenait debout, le bras droit enveloppé dans sa redingote, les larmes aux yeux, et contemplait en silence le dénoû- ment de l'Odyssée. Il hasarda à la fin ces paroles : Avec votre permission, mon Capitaine... — Del- mar leva les yeux.

— C'est toi, Thad, et comment diable as-tu pu ?.

Pauvre chien! je le croyais dans le camp anglais; où donc l'as-tu trouvé?..

— Dieu merci! vous m'en voyez, mon Capitaine, aussi joyeux que Monsieur votre fils, quand vous lui faites décliner cornu, la corne...

— Mais où l'as-tu trouvé?..

— Je ne l'ai pas trouvé, mon capitaine, j'ai bien été le chercher.

Le capitaine se leva, et tendit la main au sergent : mais la main du sergent resta enveloppée dans sa redingote. Le capitaine n'y prit point garde.

— C'est que... voyez-vous, mon capitaine, depuis que ce pauvre Rask s'est perdu, je me suis bien aperçu, avec votre permission, Monsieur, qu'il

35 Monsieur votre neveu — 36 cornu, la corne, cornu, de la corne — 37 Mais dis-moi donc où —

46 avec votre permission, s'il vous plaît, qu'il

20

25

3o

35

40

45

[2

vous manquait quelque chose. — Pour tout vous dire, je crois que le soir où il ne vint pas, comme à l'ordinaire, partager mon pain de munition, peu s'en est fallu que... Mais non, Dieu merci! je n'ai pleuré que deux fois dans ma vie; la première, quand... le jour où... Et le sergent regardait son maître avec inquiétude. — La seconde, lorsqu'il prit l'idée à ce nigaud de Balthazar de me faire éplucher une botte d'oignons.

— Il me semble, Thadée, s'écria en riant Henri, que vous ne nous dites pas len quelle occasion vous pleurâtes pour la première fois.

— C'est sans doute, mon vieux, quand tu reçus cette croix, demanda avec affection le capitaine continuant à caresser le chien ?

— Oh ! mon capitaine, si le sergent Thadée a pu pleurer, ce n'a pu être, et vous en conviendrez, Monsieur, que le jour où il a crié feu sur Bug- Jargal, autrement dit Pierrot.

Un nuage se répandit sur tous les traits de Del- mar. Il s'approcha vivement du sergent, et voulut lui serrer la main ; mais, malgré un tel excès d'honneur, le vieux Thadée la retint cachée sous sa capote.

— Oui, mon capitaine, continua Thadée, en reculant de quelques pas, tandis que Delmar fixait sur lui des regards pleins d'une expression pénible, oui, j'ai pleuré cette fois-là... Aussi, quel homme!

5o peu s'en fallut que le vieux Thad ne se mît à pleurer comme un enfant. Mais non, — 54 à ce drôle de Balthazar, caporal de la 7\* demi brigade de me faire — 59 quand tu reçus l'accolade de Latour d'Auvergne, premier grenadier de France, demanda — 62 Non, mon capitaine.

150

!55

i

60

65

70

r251

comme il était fort, comme il était nerveux, comme sa figure était belle pour un nègre! Et, dites, Monsieur, quand il arriva tout essoufflé à l'instant même où ses dix camarades étaient là, vraiment, il avait bien fallu les lier. — C'était moi qui commandais. — Et quand il les détacha lui-même pour reprendre leur place, quoiqu'ils ne le voulussent pas. Mais il fut inflexible... — Oh! quel homme! c'était un vrai Gibraltar. — Et puis, dites, mon capitaine, quand il se tenait là, droit comme Antoine lorsqu'il entre en danse, et son chien, — le même Rask qui est ici, — qui comprit ce qu'on allait lui faire. et qui me sauta à la gorge...

— Ordinairement Thad, interrompit le capitaine, tu ne laissais pas passer cet endroit de ton récit, sans faire quelques caresses à Rask; vois comme il te regarde.

— Ah! c'est que... voyez-vous, mon capitaine? la vieille Malagrida m'a dit que caresser de la main gauche, porte malheur.

— Et pourquoi pas de la main droite, demanda Delmar avec surprise, et remarquant pour la première fois la main enveloppée dans la redingote, et la pâleur répandue sur le visage du sergent?

— Avec votre permission, Monsieur, c'est que...

76 pour un nègre. Aussi vraiment le méritait-il bien! Il était noir cela est vrai, mais la poudre à canon est noire aussi et... et... (Un paragraphe ajouté). Dites, mon capitaine, vous souvient-il de ce pauvre nègre, quand — 84 droit comme s'il allait entrer en danse, et son chien, — 92 Vous avez raison, dit Thadée avec embarras ; il me regarde, ce pauvre Rask, mais la vieille — 98 sur le visage de Thad. Le trouble du sergent parut redoubler — 99 votre permission, mon capitaine, — ..

75

80

85 go

95

vous avez déjà, un chien boiteux, je crains que vous ne finissiez par avoir un sergent manchot.

Le capitaine s'élança de son siège.

— Comment ? quoi ? qué dis-tu mon vieux Tha- dée? manchot!... Voyons ton bras. — Manchot, Grand Dieu !

Delmar tremblait : le sergent déroula lentement son manteau, et offrit aux yeux de son maître son bras enveloppé d'un mouchoir ensanglanté.

Où diantre!... murmura le capitaine en soulevant le linge avec précaution; mais dis-moi donc, mon ancien...

— Oh! Monsieur, la chose est toute simple. Je vous ai dit que j'avais remarqué votre chagrin depuis que ces maudits Anglais nous avaient enlevé votre beau chien, ce pauvre Rask, le dogue de Bug... — Enfin bref! je résolus aujourd'hui, coûte que coûte, de le ramener afin de souper ce soir de bon appétit. C'est pourquoi, après avoir bien brossé votre grand uniforme, parce que c'est demain un jour de bataille, je me suis esquivé tout doucement du camp, armé seulement de mon sabre; et j'ai pris à travers les haies pour être plus tôt au camp des Anglais. Je n'étais pas encore aux premiers retranchements, quand, avec votre permission, Monsieur, dans un petit bois sur la gauche, j'ai vu un grand attroupement de soldats rouges ; je me suis avancé pour voir ce que c'était,

ioi avoir aussi — 107 aux yeux de son chef — uo Eh, mon Dieu murmura — 113 Oh La chose — 117 de Bug... Il suffit : je résolus — 117-118 aujourd'hui de le ramener, dût-il m'en coûter la vie, afin — 126 votre permission, mon capitaine, —

00 o5

10

IS

20

25

1261

et comme ils ne prenaient pas garde à moi, j'ai aperçu au milieu Rask attaché à un arbre tandis que deux milords, nus jusqu'ici comme des païens, se donnaient sur les os de grands coups de poing, qui faisaient autant de bruit, Monsieur, que la grosse-caisse du trente-septième. — C'étaient deux particuliers anglais, s'il vous plaît, qui se battaient en duel pour votre chien. — Mais voilà Rask qui me voit, et qui donne un tel coup de collier que la corde se casse, et que le drôle est, en un clin-d'œil, sur mes trousses. — Vous pensez bien que toute l'autre bande ne reste pas en arrière; je m'enfonce dans le bois: — Rask me suit. — Plusieurs balles sifflent à mes oreilles. Rask aboyait : mais heureusement ils 1 ne pouvaient l'entendre à cause de leurs cris de French dog, French dog! comme si votre chien n'était pas un bon et beau chien de Saint-Domingue. — N'importe 1 je traverse le hallier, et j'étais près d'en sortir, quand deux rouges se présentent devant moi ; mon sabre me débarrassa de l'un, et m'aurait sans doute délivré de l'autre, si la balle du pistolet ne m'eût... vous voyez mon bras droit? — N'importe! French dog lui est sauté au cou, et je vous réponds qu'il ne l'a pas marchandé. — Aussi, pourquoi ce diable d'homme s'acharne-t-il après moi comme un pauvre après un séminariste ? — Enfin me voilà et Rask aussi ; mon seul regret,

134 la grosse-caisse d'une demi-brigade — 151 si son pistolet n'eût été chargé à balle — 152-153 lui a sauté au cou comme une vieille connaissance; l'anglais est tombé étranglé et je vous réponds que l'embrassement a été rude... Aussi — 156 Enfin Thad est de retour au camp et Rask —

130

135

140

145 i5o

155

[27] \*

c'est que le bon Dieu n'ait pas voulu m'envoyer plutôt cela à la bataille de demain.

Les traits du vieux sergent se rembrunirent à cette idée.

Thadée!... cria le capitaine d'un ton irrité, puis il ajouta plus doucement : comment as-tu pu, mon vieux, pour un chien ?..

— Ce n'était pas pour un chien, mon capitaine, c'était pour Rask.

Le visage de Delmar se radoucit entièrement. Le sergent continua : pour Rask, le dogue de Bug...

Assez! Assez! mon vieux Thadée, cria le capitaine, en mettant la main sur ses yeux. — Allons, ajouta-t-il après un court silence, appuie-toi sur moi et viens à l'ambulance.

Thadée obéit après une résistance respectueuse ; le chien qui, pendant cette scène, avait à moitié rongé de joie la belle peau d'ours du capitaine, se leva et les suivit tous deux.

Cet épisode avait vivement excité l'attention et la curiosité des joyeux conteurs.

Je parierais, s'écria le lieutenant Henri, en essuyant sa botte rouge, sur laquelle le chien avait laissé en passant une large tache de boue, je parierais que le capitaine ne donnerait pas la patte cassée de son chien pour ces douze paniers de Madère que nous entrevîmes l'autre jour dans le grand fourgon du maréch...

158 de demain. Voilà! — 159 s'étaient rembrunis à l'idée de n'avoir point eu sa blessure dans une bataille. — 162 comment es-tu fou à ce point de t'exposer ainsi pour un chien? — 166 se radoucit tout à fait. — 178 (Cinq pages ajoutées) — 184 fourgon du général —

f5o r55

:70

: 75

> 80

[281

Chut! chut! dit gaîment Philibert, ce serait un mauvais marché. Les paniers sont à présent vides, j'en sais quelque chose. — Et, ajouta-t-il d'un ait- sérieux, trente bouteilles décachetées ne valent certainement pas, vous en conviendrez, lieutenant, la patte de ce pauvre chien, dont on pourrait. après tout, faire une poignée de sonnette.

L'assemblée se mit à rire du ton grave du capitaine, en prononçant ces dernières paroles. Alfred, seul, qui n'avait pas ri, prit un air mécontent.

Je ne vois pas, Messieurs, ce qui peut prêter à la raillerie dans ce qui vient de se passer. Ce chien et ce sergent, que j'ai toujours vus auprès de Del- mar depuis que je le connais, me semblent plutôt susceptibles de faire naître quelque intérêt. Enfin cette scène...

Philibert, piqué et du mécontentement d'Alfred et de l'hilarité des autres, l'interrompit :

Cette scène est très sentimentale : comment donc! un chien retrouvé et un bras cassé.

Capitaine, vous avez tort, dit Henri, en jetant hors de la tente la bouteille qu'il venait de vider, ce Bug-Jargal, autrement dit Pierrot, pique furieusement ma curiosité...

Philibert, prêt à se fâcher, s'apaisa en remarquant que son verre, qu'il croyait vide, était plein. — Delmar rentra. — Il alla se rasseoir à sa place sans prononcer une parole; son air était pensif, mais son visage était plus calme. Il paraissait si

i85 l'aide de camp Paschal, — 192 du ton grave dont l'aide de camp prononçait — 193 le jeune officier des hussards basques, Alfred qui, seul, — 201 Paschal, piqué — 207 pique singulièrement — 209 Paschal, prêt —

i85

190

195

200

'20 5

210

préoccupé, qu'il n'entendait rien de ce qui se disait autour de lui. Rask, qui l'avait suivi, se coucha à ses pieds en le regardant d'un air inquiet.

— Votre verre, capitaine Delmar? goûtez de celui-ci...

Comment va Thadée? dit le capitaine, croyant rélpondre à la question de Philibert. — Oh ! grâce à Dieu, la blessure n'est pas dangereuse, le bras n'est pas cassé.

Le respect involontaire que le capitaine inspirait à tous ses compagnons d'armes contint seul l'éclat de rire prêt à éclore sur les lèvres de Henri.

Puisque vous n'êtes plus aussi inquiet de Tha- dée, dit-il, j'espère, mon cher Delmar, que vous voudrez bien remplir votre engagement en nous racontant l'histoire de votre chien boiteux et de Bug-Jargal, autrement dit Pierrot, ce vrai Gibraltar.

A cette question, faite d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant, Delmar n'aurait rien répondu, si toute la compagnie n'eût joint ses instances à celles du lieutenant.

— Je vais vous satisfaire, Messieurs, mais n'attendez que le récit d'une anecdote toute simple, dans laquelle je ne joue qu'un rôle très secondaire. Si l'attachement qui existe entre Thadée, Rask et

219-221 Oh! grâce à Dieu, dit le capitaine, croyant répond.-e à la question de Paschal, la blessure — 227 dit-il, et que nous sommes convenus de raconter chacun une de nos aventures pour abréger cette nuit de bivouac, j'espère, mon cher ami, — 228 en nous disant l'histoire — 23o et de Bug... je ne sais comment, autrement dit — 233 si tous n'eussent — 233 leurs instances — 233 du lieutenant. Il céda enfin à leurs prières. —

2 5 ï 20

!; 25

> 3o

.35

[291

moi, vous a fait espérer quelque chose d'extraordinaire, je vous préviens que vous vous trompez. — Je commence.

Alors il se fit un grand, silence. — Philibert vida d'un trait sa gourde d'eau-de-vie, et Henri s'enveloppa de la peau d'ours à demi rongée, pour se garantir du frais de la nuit, tandis qu'Alfred achevait de fredonner l'air de Mataperros.

Delmar resta un moment rêveur, comme pour rappeler à son souvenir des événements passés depuis longtemps. Enfin il prit la parole.

Quoique né en France, j'ai été envoyé de bonne heure à Saint-Domingue, chez un de mes oncles, colon très riche, dont je devais épouser la fille.

Les habitations de mon oncle étaient voisines du fort Galifet, et ses plantations occupaient la majeure partie des plaines de l'Acul. Cette malheureuse position, dont le détail vous semble sans doute offrir peu d'intérêt, a été l'une des premières causes des désastres et de la ruine totale de ma famille.

Huit cents nègres cultivaient les immenses domaines de mon oncle. Je vous avouerai que la malheureuse condition de ces esclaves était encore aggravée par l'insensibilité de leur maître dont une longue habitude de despotisme absolu avait endurci le cœur. Accoutumé à se voir obéir au premier coup-d'œil, la moindre hésitation de la part d'un esclave était punie des plus durs traite-

242 Paschal vida — 248 des événements depuis longtemps remplacés par d'autres. — 261 la triste condition — 262 leur maître. Mon oncle était du nombre, heureusement assez restreint, de ces planteurs dont une longue habitude — 266 des plus mauvais traitements —

240

245

250

255

260

265

[30]

ments, et souvent l'intercession de ses enfants ne servait qu'à accroître sa colère. Nous étions donc obligés de nous borner à soulager en secret des maux que nous ne pouvions prévenir...

— Comment! mais voilà des phrases, Capitaine!

Allons, continuez, vous ne laisserez pas passer le malheur des ci-devant noirs, sans quelques petits lieux-communs sur l'humanité.

Je vous remercie, Henri, de m'épargner un ridicule, dit froidement Delmar.

Il continua :

Parmi cette foule de malheureux, au milieu desquels je passais souvent des journées entières, j'avais remarqué un jeune nègre, pour qui ses compagnons semblaient avoir le plus profond res-

269 le plus souvent obligés — 271-272 voilà des phrases dit Henri à demi-voix, en se penchant vers son voisin : Allons, j'espère que le capitaine ne laissera point passer — 274 sans quelques petites dissertations sur les devoirs qu'impose l'humanité, et cætem. On n'en est pas quitte à moins au cluh Massiac. rUne note sur ce club négrophile.] — 276 dit d'Auver- ney qui l'avait entendu. Il poursuivit : — 278 Le texte de 1826 cesse ici de suivre le Conservateur. La partie centrale du roman est entièrement refondue et très développée. L'apparition de Pierrot est reportée plus loin, en des circonstances plus dramatiques. A sa place, entre en scène le nain Habibrah, absent du premier récit (en 1819, Hugo n'est pas encore l'auteur di flan d'Islande). Il ajoutera aussi les amours du capitaine et de Marie et fera jouer à Biassou, à peine entrevu d'abord, un rôle très important. Le Bug Jar- gal définitif prendra ainsi un caractère plus marqué et plus mélodramatique. — Je ne puis, sous prétexte de variantes, donner en entier ce texte définitif. Je signale seulement, en me référant au volume de 1826, les passages essentiels que V. Hugo, avec de nombreuses retouches, a retenus de sa première version.

<70 qb

080

pect. Bien qu'esclave comme eux, il lui suffisait d'un signe pour s'en faire obéir. Ce jeune homme était d'une taille presque gigantesque. Sa figure, où les signes caractéristiques de la race noire étaient moins apparents que sur celle des autres nègres, offrait un mélange de rudesse et de majesté dont on se ferait difficilement l'idée. Ses muscles fortement prononcés, la largeur de ses épaules et la vivacité de ses mouvements annonçaient une force extraordinaire jointe à la plus grande souplesse. Il lui arrivait souvent de faire en un jour l'ouvrage de huit ou dix de ses camarades, pour les soustraire aux châtiments réservés à la négligence ou à la fatigue. Aussi était-il adoré 1 des esclaves, dont le respect, je dirais même l'espèce de culte pour lui, semblait pourtant provenir d'une autre cause. — Ce qui m'étonnait surtout, c'était de le voir aussi doux, aussi humble envers ceux qui se faisaient gloire de lui obéir, que fier et hautain vis- à-vis de nos commandeurs. Il est juste de dire que ces esclaves privilégiés, joignant à la bassesse de de leur condition l'insolence de leur autorité, trouvaient un malin plaisir à l'accabler de travail et de vexations. Cependant aucun d'eux n'osa jamais lui infliger de punitions humiliantes. S'il leur arrivait de l'y condamner, vingt nègres se levaient pour les subir à sa place, et lui, immobile, assistait froidement à leur exécution, comme s'ils n'eussent fait que leur devoir. Cet homme singulier était connu dans les cases sous le nom de Pierrot.

Vous pensez bien, Messieurs, que je fus longtemps avant de comprendre ce caractère dont je viens de vous retracer quelques traits. Aujour-

285

290

),95

3 00

3ob

310

1311

d'hui même que quinze ans de souvenirs auraient dû effacer celui du nègre, je reconnais que rien d'aussi noble et d'aussi original ne s'est encore offert à moi parmi les hommes.

(La suite à un prochain numéro).

[Victor HUGo].

3

SPECTACLES

THÉA TRE-FRANÇAIS

LE FLATTEUR

Comédie en cinq actes et en vers,

par M. GOSSE.

Le flatteur n'est pas un caractère; flatter n'est pas une manière d'être, mais une manière d'agir; on est avare, on est ambitieux, on se fait flatteur; l'avare flatte pour avoir de l'argent, l'ambitieux pour avoir des places; mais 1 ce ne sont pas là des flatteurs, ce sont des ambitieux et des avares ; sinon il n'y aurait presqu'aucune de nos comédies qui ne pût être intitulée le Flatteur ; et le flatteur par excellence, c'est-à-dire l'homme qui s'accommode avec le plus d'adresse aux ridicules des autres, pour en faire ses dupes, ce ne serait pas le Forville de M. Gosse, ce serait le Tartufe : ainsi donc ce titre est vague et mal énoncé; il ne fallait pas intituler cette pièce le Flatteur mais l'Homme vil, dénomination caractéristique que M. Gosse a d'ailleurs choisie d'instinct pour son héros.

Ces deux articles de critique dramatique n'ont jamais été reproduits. Le Flatteur, représenté le 6 mai 1820.

5

10

15

[32]

Cette pièce n'est qu'une pâle copie du Tartufe; comme dans le Tartufe, c'est un homme qui trompe les principaux membres de sa famille; seulement, dans Molière, il ne les trompe que par de faux dehors de piété, motif qui n'a rien d'avilissant, au lieu que dans M. Gosse, c'est par de basses flatteries; c'est en disant à une mère qu'elle est plus belle que sa fille, c'est en persuadant à un vieux général qui revient de la chasse que c'est lui qui a tué un cerf qui a été tué sous ses yeux par un autre : remarquez que c'est un peu là le genre de flatteries du Méchant; seulement, dans le Méchant, l'intérêt ne porte pas sur Géronte et sur sa sœur qui sont les personnages ridicules de la pièce, mais sur l'amour de Chloé et de Valère que le Méchant contrarie; au lieu que dans M. Gosse il y a bien un amour comme il y en a un dans Gresset, mais cet amour n'est point lié à la pièce, c'est un amour de pur remplissage; le Flat- teur ne s'y oppose point et n'a nul intérêt à s'y opposer : tout roule sur le caractère d'un vieux général qui parle sans cesse de ses devoirs, et qui signe, par dépit contre sa femme, un marché sur lequel son secrétaire ne gagne que cent mille écus ; sur un ministre qui, du fond de son cabinet, pour dégoûter un général de son secrétaire, lui envoie une fausse destitution, prévoyant qu'aussitôt la destitution reçue, le secrétaire va se hâter d'in 1 ju- rier son maître, ministre qui, comme l'on voit, ne laisse pas que d'avoir la vue longue; et enfin sur ce fameux secrétaire, qu'on nous présente comme un modèle d'astuce et de finesse, et qui, sur la première protestation que lui fait un homme, dont il

20

U3

00

35

40

45

[33]

devrait par cela seul se défier, lui remet tous les papiers qui peuvent le perdre. Et par quel motif, pour quelle haute nécessité? Pour qu'il les aille porter chez un Juif à sa place, parce qu'il a d'autres affaires.

Ajoutez à cela un Saint-Elme, qui passe pour sage, et qui se laisse séduire par des flatteries qui n'abuseraient pas le dernier des Gérontes; un jeune officier qui, pour obtenir le consentement de la mère de sa future, consent à la flatter, c'est- à-dire à se moquer d'elle; une jeune fille qui vous dit tout crûment qu'elle aime un jeune offlcier, parce qu'il est charmant, et qu'il lui a dit qu'elle est jolie. En vérité, quand on compare ces personnages avec le sage Ariste, le délicat Valère et la touchante Chloé, on ne voit pas trop pourquoi M. Gosse a affublé de pareilles caricatures d'une épaulette; ce n'est pas du moins pour faire honneur aux militaires.

Quant au style, il n'est guère plus heureux; on a remarqué ce vers prophétique :

J'ai vu depuis longtemps bien des chutes en France.

Et ceux-ci, qui pourraient s'appliquer à plus d'un auteur :

Et les hommes toujours veulent qu'on fasse cas,

Non des talents qu'ils ont, mais de ceux qu'ils n'ont pas.

Et celui-ci qui est pris à Rousseau :

Souriez-vous? il rit. Êtes-vous triste? il pleure. Sont-ils joyeux? je ris. Sont-ils tristes? je pleure.

l

0 5o

5 55

1, 60

:i 65

,; 70

' 75

Qui avait pris lui-même le sien à Regnard :

Si Célimène rit, à rire il s'évertue ;

Est-elle triste? il pleure; a-t-elle chaud? il sue.

Qui avait pris lui-même les siens à Juvénal :

Vilis adulator, si dixeris : sestuo, sudat.

On applaudit encore ce vers de Saint-Elme, qui cite le bon La Fontaine, et ajoute qu'on trouve cependant dans le monde :

Beaucoup plus de corbeaux encor que de renards.

Rousseau avait dit :

Un flatteur est comme le renard

Qui cajole un corbeau pour avoir un fromage.

Seulement il était beaucoup plus convenable de faire citer la fable du Renard et du Corbeau par un valet que par un général ; pourquoi en effet établissez-vous ces distinctions de rang, sinon pour varier les couleurs du style? M. Gosse peut citer La Fontaine, mais un général doit tirer ses comparaisons de la vie habituelle des camps ; sinon pourquoi en faites-vous un général ? Ce sont là des minuties, d'accord, mais c'est de ces minuties-là que se compose la nature :

Un geste la découvre, un rien la fait paraître,

Mais...

Nous n'achèverons pas : M. Gosse a fait mieux, et il est encore possible de faire plus mal.

80

85

90

95

100

[341

SECOND THÉÂTRE FRANÇAIS

L'HOMME POLI,

comédie en cinq actes et en vers,

de M. MERVILLE.

M. Gosse nous a montré le flatteur dans l'antichambre, M. Merville nous l'a montré dans les salons; malheureusement, comme l'a dit M. Mer- ville lui-même :

En flattant tout le monde on ne gagne personne,

pas même le public; le Forville de la rue de Richelieu n'a eu rien à envier au Solfare du faubourg Saint-Germain. Nous pensons cependant que M. Merville a été jugé bien sévèrement.

Le Solfare de M. Merville n'est autre chose que le Méchant dépouillé de toute son originalité ; c'est un homme faux, égoïste, ingrat, du reste très poli, caractère que le valet Joseph définit très bien en un seul vers :

Tous les vices enfin, mais pas un seul défaut.

Cet homme aime une jeune fille, sage et jolie, ce qui serait peu de chose pour lui; mais qui a un oncle, lequel oncle

... A toutes ses vertus Ajoute un supplément de deux cent mille écus.

Représenté le 8 avril 1820.

5

10 i5

20

[351

Cette jeune fille a aussi un amant; mais le père de cet amant a été l'ennemi mortel de cet oncle, et l'a même forcé par ses injustices à s'expatrier, ce que l'oncle exprime très bien en disant à Solfare :

Je ne puis les oublier jamais,

Non plus que tu ne dois oublier ses bienfaits.

Toute la pièce roule cependant sur les mauvais tours que le Solfare veut jouer au jeune homme, et dont celui-ci n'est sauvé que par la générosité de l'oncle Boniface.

L'oncle Boniface est un richard qui revient d'Amérique, aussi franc et aussi gai qu'avant son départ. Il fait contraste avec la politesse cérémonieuse de Solfare.

Pardonne-moi, mon cher, il serait difficile

Qu'ayant gardé mon cœur, j'eusse changé mon style.

Vient ensuite une M™\* Distel qui poursuit Solfare, une promesse de mariage à la main, et une vieille baronne qui veut à toute force lui faire lire ses romans, personnages dont le moindre défaut est de ne pas être comiques.

Ajoutez à cela des scènes de valets et de procureur, une déclaration d'amour en quiproquo, et une scène où le principal personnage de la pièce discute longuement avec son valet sur les différentes formules que l'on doit mettre au bas d'une lettre; scènes qui prouvent qu'il n'y a rien de si froid qu'une plaisanterie manquée. En général c'est une erreur de croire que parce qu'une chose

25

3o

35

40

45

[36]

nous a fait rire dans le monde elle fera rire au théâ tre. Un homme grave, disant une sottise, réjouira tout un cercle, au théâtre il sera hué. L'avare, le joueur, le jaloux, ne font pas rire ceux qui les entourent; ils les mettent au désespoir.

Il y a au troisième acte une intention très dramatique. L'oncle Boni face est exaspéré contre le jeune homme qui ose aimer sa nièce, et qui contrecarre tous ses projets; Solfare, pour augmenter sa colère, lui apprend que ce jeune homme est le fils de son ancien ennemi. Quoi! il est donc mort, s'écrie Boniface ? et à ce mot tous ses ressentiments s'éteignent. Solfare, qui se méprend sur ce sentiment, lui fait le tableau de la détresse ;de ce jeune homme; c'est un orphelin sans ressources, sans appui, sans secours : à chacun de ces mots, la colère du bon oncle se change en pitié, et il se détourne pour cacher son attendrissement. Nous désirerions que ce fût dans ce moment que l'on apprît que le jeune homme a des dettes, et ensuite que ces dettes sont celles de son père, dont il s'est généreusement chargé, afin de terminer la pièce par la grande scène du troisième acte, lorsque Valmi déclare qu'il renonce à la main de la nièce et qu'il va s'expatrier, et que l'oncle Boniface se jette dans ses bras et la lui accorde en mariage.

Si, de plus, M. Merville pouvait débarrasser sa pièce de la Baronne et de Mœe Distel, rejeter Solfare en seconde ligne, et surtout réduire sa comédie en trois actes, nous pensons qu'il laisserait un joli drame au théâtre.

Dans la pièce telle qu'elle est, le troisième acte est mallheureusement terminé; les personnages

)( 5o

:c 55

■c 6o > t" 65

•S 70 r 75

)f 80

[37]

sortent on ne sait pourquoi; l'action semble finie : si l'on demandait aux spectateurs ce qu'ils attendent sur les banquettes, ils n'auraient d'autre ressource que de compter sur leurs doigts, et de répondre qu'ils n'ont encore vu que trois actes, et qu'ils ont lu sur l'affiche que la pièce était en cinq.

H. [V. HUGO.]

8b

REVUE LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PYTHIQUE

Ode sublime de Pindare ; traduction libre par M. PHILARMOS.

Il faut avouer que tant de bonnes gens qui ne jugent du mérite d'un auteur que par sa réputation, et n'ont d'avis à eux en littérature que grâce aux opinions toutes faites qu'ils trouvent dans les livres, doivent être bien embarrassés à l'égard du sublime Pindare. Jamais gloire en effet fut-elle attaquée avec plus d'acharnement, et aussi plus opiniâtrement défendue? Semblables à ces vaines subtilités de théologie pour lesquelles nos pères se sont égorgés sans les comprendre, les productions de ce poète immortel ont divisé le monde littéraire en deux partis bien prononcés. Ce prince des lyriques suivant les uns, n'est que le roi des fous suivant les autres. Toutefois il est vrai de dire que le parti des admirateurs exclusifs, mis dans la balance, emporterait de beaucoup la petite, mais redoutable minorité des anti-Pindariques, leurs adversaires; peut-être par la grande raison que ce qui est ancien est toujours beau, et qu'un vieux auteur bien inintelligible ne saurait être mauvais.

5

10 i5

20

Que fera donc dans cette position embarrassante un brave | connaisseur, tant soit peu jaloux de sa réputation d'homme de goût? Il admirera tout naturellement celui qu'on est convenu d'admettre à l'admiration, à une forte majorité; et, dans son enthousiasme d'emprunt, ne balancera pas un instant à exalter le profond génie, et, s'il le faut, la clarté admirable d'un poète, dont l'obscurité eût fait honneur au canapé.

En vain les détracteurs de Pindare, pour terrasser leurs antagonistes sous le poids d'une autorité imposante, citeraient-ils les vers de ce Voltaire, qui riait de tout, et particulièrement des sots :

Sors du tombeau, divin Pindare,

Toi qui célébras autrefois

Les chevaux de quelques bourgeois

Ou de Corinthe ou de Mégare ;

Toi qui possédas le talent

De parler beaucoup sans rien dire ;

Toi, qui modulas savamment

Des vers que personne n'entend,

Et qu'il faut toujours qu'on admire, etc...

Ne pensez pas que les enthousiastes de Pindare restent court : Horace s'est chargé de leur réponse.

'Pindarum quisquis studet oemulari, etc.

Fervet, immensusque ruil profundo

Pindarus ore.

Et que peut-on objecter à une autorité si imposante? Nous reculons nous-mêmes épouvantés

25

3o

35

40

45

[38;1

devant un argument si pressant; et la gloire du poète thébain, qui protégée même par l'épée d'Alexandre ne nous effrayait pas, nous semble inexpugnable, couverte de l'égide d'Horace.

Le lecteur, auquel nous laissons à deviner notre opinion 1 sur Pindare, connaît déjà celle de M. Phi- larmos; mais ce qu'il ignore c'est que le poète, non content d'être admirateur de son modèle, est enthousiaste de lui-même et de ses œuvres, comme on peut s'en convaincre par la déclaration suivante, mise en tête de cet ouvrage :

« Cette Ode, dit M. Philarmos, sublime, parabo- » lique, générale et immense, comme la nature » même, digne d'être lue et relue, méditée, appro- » fondie et considérée sous ses différents points » de vue, étant un magnifique talisman du génie » lyrique, une pièce d'optique intellectuelle, tout à » fait curieuse et transfigurative, est comparable à » un véritable Éden, à un superbe jardin de déli- » ces, où les bons esprits jouiront d'un spectacle » merveilleux, non moins sublime que varié, et, » par là, goûteront les plaisirs les plus exquis.

» L'auteur de cette traduction nouvelle en pos- » sède le chant et la symphonie à grand orchestre; » mais comme les frais de l'impression musicale » seront considérables, il a besoin d'un grand » nombre de souscripteurs pour cette Ode vraiment » admirable et du plus grand caractère. »

Le bruit court, dans le pays latin, que l'auteur se propose de présenter une pétition à la chambre des députés .pour demander le rétablissement des Jeux Olympiques, où son ode pourrait être exécutée avec toute la pompe convenable.

u

5

III

.5 o

15

•\*o

[39 (

Que le lecteur prenne donc patience et, en attendant, qu'il garde bien son sérieux; nous en sommes aux citations.

A ta voix il (l'aigle) a succombé ; Et soulevant son dos humide, Couvert de ce charme rapide, Par le plaisir les sens domptés, Et l'une et l'autre aile engourdie, Il dort, ivre des voluptés

De ta céleste mélodie.

M. Philarmos, après avoir peint dans les vers suivants le sommeil de Mars,

Et par ton ordre, aimable Fée Des combats revenu vainqueur, Ce fier Dieu délecte son cœur Dans le char de l'heureux Morphée... et décrit l'Etna, ajoute :

Prodige aux yeux épouvantable... Et dont le récit merveilleux, Qu'en font les témoins de ces lieux, Est encor terrible r admirable!..

Il admoneste les rois en ces termes :

Quelle que soit votre harangue, Que la noble simplicité Trouve toujours sur votre langue. Pour forger ses traits d'équité, L'enclume de la vérité...

85 go t)5

100 to5

1401

Quand un potentat qui s'oublie,

Jusqu'au mensonge s'humilie.

Sa moindre faute est grave en soi

Par cela seul qu'elle est d'un roi.

M. Philarmos nous apprend qu'il est profond mathématicien. S'il faut l'en croire sur parole, nous lui déclarons qu'il n'a pas raisonné juste en quittanl momentanément Euclide pour Pindare. Nous lui conseillons d'être plus fidèle à l'avenir au père de la géométrie; car, pour retourner contre M. Philarmos un bon motqu'inspira autrefois un de nos chefs-d'œuvre tragique : Ses vers prouvent qu'il devrait toujours prouver.

F.

1)

5 o

DOUZIÈME LIVRAISON

(MAI 1820.)

POÉSIE

SONGE D'ÉNÉK

'lempus crat, elo. ICnciJi-, lih. 11.)

Le sommeil bienfaisant, descendant sur la terre Rendait à la nature un calme salutaire,

Et des tristes humains endormait les douleurs;

Il me berçait aussi de ses douces erreurs,

Quand tout à coup en songe à mes yeux se présente D'Hector défiguré l'ombre pâle et sanglante.

Sa voix sombre exhalait des sanglots douloureux, Ses flancs étaient souillés de son sang généreux,

Et ses pieds mutilés et couverts de poussière Conservaient des liens l'empreinte meurtrière. Etait-ce ce héros, était-ce Hector vainqueur,

Cet Hector, dont Patrocle éprouva la valeur,

Qui, poursuivant des Grecs les cohortes tremblantes, Lançait sur leurs vaisseaux les flammes dévorantes? () destin trop cruel, réservais-tu tes coups

Au héros qui vécut et qui mourut pour nous? Permis-tu bien, hélas! que cette tête altière

De ses cheveux épars balayât la poussière ? Moi-même, il me semblait qu'accablé de douleurs, Jt tenais ce discours, qu'interrompaient mes pleurs :

5 o

<5

20

1.4i J

« Toi, l'honneur des Troyens, toi leur seule espérance,

» Sur quels bords étrangers portais-tu ta vaillance ?

» Qui te rend à nos vœux? quand l'inflexible sort » A de tant de héros précipité la mort:

» Lorsqu'en ses fondements l'Asie est ébranlée,

» Viens-tu venger enfin Pergame désolée?

» Mais quel état affreux, et d'où naît mon effroi?

» Ces blessures?... ce sang... cher Hector, est-ce toi? ..

II se tait, et soudain d'une voix oppressée :

« Fuis, ils sont dans nos murs; Pergame est embrasée. » Ton heure est arrivée, ô superbe cité 1

» C'en est fait : tes destins et ta gloire ont été !

» Fuis : de sauver ces murs l'espérance est perdue ;

» Ah 1 si Troie eût pu l'être, Hector l'eût défendue.

» Cher ami, d'Ilion conserve au moins les Dieux ;

» Fuis sous leur saint auspice, et và vers d'autres cieux, » Élevant les remparts d'une cité nouvelle,

» Préparer les destins de la ville éternelle. »

J.-F.-B. SAINT-FÉLIX.

A MES AMIS

STANCES

Sur un ton plus joyeux que tendre Votre voix chante les plaisirs,

Et la mienne ne fait entendre Que des plaintes et des soupirs.

25

30

35

[421

En vain votre amitié touchante S'offre à consoler mes ennuis ;

Dans l'état cruel où je suis L'aspect du bonheur me tourmente.

Je n'irai pas troubler des jeux Où je ne puis trouver de charmes ;

La gaîté brille dans vos yeux,

Les miens sont condamnés aux larmes.

Puisse le plaisir habiter

Longtemps vos riantes demeures ! Qu'il vous fasse oublier les heures,

Il ne saurait les arrêter.

Des beaux jours qu'il vous reste encore, Amis, ne songez qu'à jouir ;

Et moi, qu'à peine à mon aurore Le chagrin flétrit et dévore,

Je n'aspire plus qu'à mourir.

Ch. D'IVRY.

5

10

- i5

20

A LYDIE

ODE

Lydia, die, per omnes, etc.

(Har., lib. 1, ode VIII.)

Au nom de's Dieux dont tu te ris, Lydie, en ta folle tendresse, Veux-tu donc perdre Sybaris? Dans l'amour dont il est épris Va-t-il consumer sa jeunesse ? Pourquoi n'a-t-il que du mépris Pour Mars, pour sa noble poussière ? Pourquoi, dans l'arène guerrière, Surpassant ses rivaux surpris,

Ne franchit-il pas la carrière,

Fier de ses coursiers aguerris? Depuis que son cœur n'est plus libre, Pourquoi craint-il l'onde du Tibre? Pourquoi, sur ses membres flétris, N'ose-t-il pas verser l'olive ? Pourquoi ta tendresse craintive Amollit-elle ses esprits?

Repris dans V. Hugo raconté... Je signale les variantes :

4 Dans les liens où tu l'as pris —

6-11 D'où vient que prenant en mépris Le champ de Mars et sa poussière Il ne veut plus dans la carrière Guider ses coursiers aguerris ? —

12-17 Sur son corps, jadis souple et libre, Pourquoi craint-il l'onde du Tibre, Et d'oindre ses membres flétris Du suc généreux de l'olive,

Et, dans sa nonchalance oisive,

5

10 i5

[43 1

Pourquoi sous l'armure falisque Ses bras ne sont-ils pas meurtris ? Pourquoi de la flèche et du disque N'a-t-il pas mérité le prix?

Jadis, à la douleur en proie,

Thétis, à la cour de Scyros,

Loin des fatales tours de Troie, Élevait un naissant héros,

Qui, jusqu'au pied de leurs murailles, Sur les Troyens anéantis,

Devait semer les funérailles :

Hs-tu donc une autre Thétis?

J. SAINTE-MARIE [V. Hugo].

18-19 De fatiguer ses bras meurtris

Au poids de l'armure falisque ? — 21 Laisse-t-il à d'autres le prix > —

22-23 Telle, à l'inquiétude en proie, Thétis autrefois, à Scyros, —

24 Loin des funestes —

ah Dérobait le naissani —

20

25

PROSE

LE HULAN

CHANT KLÉGIAQUE, IMITÉ DU POLONAIS

« Ce n'est pas la prière du matin que l'airain de nos temples rappelle aux cœurs religieux. Il annonce l'entrée d'un injurieux vainqueur dans la patrie des Jagellons.

» Viens, ô mon coursier fidèle, nourri comme moi dans l'Ukraine! celui qui, du milieu des plus sanglantes mêlées, sut me dérober à la mort, doit aujourd'hui me soustraire à l'ignominie.

» Pour la première fois tu vas porter un maître désarmé, car j'ai refusé de souiller ma lance des couleurs étrangères. Pour la première fois tu vas éviter l'ennemi, car il ne vient plus pour combattre. »

Ainsi disait le Hulan; et, dans sa course précipitée, il avait déjà vu décroître les remparts impuissants de Praga. Il y jette un dernier regard. Partout flotte le drapeau du Moscovite; partout a disparu l'aigle blanche du Polonais; partout?... Non ! regardez au casque du hulan.

Voyez aussi sur sa poitrine cette croix de fer, la

5

10 i5

20

1441

seule que Kosciusko n'a point dédaignée. Elle est le prix unique de vingt blessures, dont il cache sous un vêtement grossier les cicatrices profondes. Hélas! devait-elle sentir sitôt les derniers mouvements d'un cœur qui n'a jamais battu que pour la gloire et pour la liberté?

Oh! que n'as-tu suivi le chemin de Modlin.

Moins fréquenté, il convenait mieux à ta douleur. Nous n'aurions pas à te pleurer. Vois ces tourbillons de poussière. Ils s'épaississent, se rapprochent, c'est l'étranger!... et l'on ne peut te conseiller de fuir.

C'était en effet l'étranger. Ses nombreux escadrons inondaient la plaine. Le Hulan, sans armes, les affronta de ses regards. Les braves passèrent en respectant son désespoir : il tomba donc sous les coups des plus lâches.

Son corps fut jeté au fleuve voisin. Le lendemain, dès l'aube du jour, des amis, instruits de son sort déplorable, l'y cherchèrent avec une pieuse ardeur ; mais, dans la nuit, le fleuve avait suivi son cours vers la Baltique.

L. Th. P. [L. Th. PELICIER.]

25

3o

3)

40

ï«l

LITTÉRATURE ANGLAISE

IVANHOE, ou LE RETOUR DU CROISÉ

PAR WALTER SCOTT

[Jedediah Cleishbotham a décidément pris congé de ses lecteurs, l'auteur des Contes de mon hôte a quitté enfin les champs de l'Ecosse, et jeté de côté le manteau du pauvre sacristain de Gandercleugh. Il entre dans une nouvelle carrière, où des souvenirs nationaux ne soutiennent plus son talent; il peint d'autres moeurs, d'autres pays, et sa première tentative est trop heureuse pour ne pas nous promettre d'autres essais non moins brillants. Nous sommes, pour notre part, d'autant plus charmés du mérite et du 1 succès d'Ivanhoe, que nous n'en avons pas douté un instant : nous pensions que le talent est de tous les lieux comme de tous les temps, et nous ne craignions pas que Walter Scott cessât d'être lui-même en cessant d'être exclusivement romancier écossais : le génie ne perd pas ses forces, comme Antée, en quittant la terre maternelle.

Littérature et philosophie mêlées néglige tout ce qui a trait à ivanhoe et conserve le morceau sur la race juive (t. I, p. 16). Je signale les variantes. Entre crochets les passages sacrifiés.

5 lU

' i5

1461

Nous avons voulu attendre, pour rendre compte d'Ivanhoe, que ce roman pût être connu du plus grand nombre de nos lecteurs, parce que notre intention n'est pas d'en donner l'analyse. La traduction que l'on vient d'en publier, lue avec avidité toute négligée qu'elle est, est un témoignage éclatant en faveur de Walter Scott. Certes, si une femme doit être présumée belle, c'est quand un méchant pourtraicteur ne l'a pu rendre laide, et si un ouvrage doit être regardé comme bon, c'est quand un mauvais traducteur n'a point réussi à le rendre ennuyeux.

Le peuple qui se civilise, comme le fer que l'on polit, gagne en dureté ce qu'il perd en rudesse; et si le sort veut qu'un peuple à moitié civilisé se trouve transporté par le génie des conquêtes au milieu d'une nation encore barbare, avant que le mélange puisse avoir lieu, et que l'équilibre se rétablisse, il y aura nécessairement combat entre ces deux éléments hétérogènes. Si de. plus, indépendamment des causes d'éloignement que l'inégalité de civilisation fait naître entre les deux nations, la honte des défaites et la fierté nationale chez les plus sauvages, l'orgueil des victoires et l'insolence des conquêtes chez les moins grossiers viennent augmenter la répugnance des deux côtés, on sent que le choc qui résultera de ces intérêts opposés pourra offrir à un pinceau habile le sujet d'un vaste tableau. Tel est précisément le cadre choisi par Walter Scott. Les haines 1 entre les Saxons vaincus et les Normands vainqueurs, qui après l'invasion de Guillaume-le-Conquérant divisaient encore la vieille Angleterre sous le règne de

20

25

30

35

40

45

5o

[47]

Richard-Cœur-de-Lion, ont fourni à ce célèbre écrivain une matière aussi féconde que les sanglantes querelles des puritains ou les farouches rébellions des montagnards. Son nouveau roman n'est pas moins riche d'observations morales que les précédents, et (ce qui pourrait étonner davantage) l'on y remarque autant de vérité dans les peintures locales et les détails historiques. Il peint avec un égal bonheur le fougueux templier Bois-Guilbert ou le loyal croisé Ivanhoe, le château saxon de Cédric ou la forteresse normande de Frondebœuf, le roi chevalier Richard Plantagenet ou le prince efféminé Jean d'Anjou.

L'époque où l'auteur assigne les événements qu'il raconte, lui présentait encore un autre moyen d'accroître l'originalité et de compliquer les ressorts de sa composition. Au milieu des deux peuples animés d'une mutuelle antipathie, se présentait naturellement une troisième race, objet de leur mépris commun, froissée également par tous les partis, et les détestant tous également, exposée aux fureurs du peuple qu'elle pressurait par son luxe, en butte aux déprédations des nobles qu'elle ruinait par ses usures, deshéritée même du bénéfice des lois précaires de ces temps de troubles, maudissante et maudite, et malgré ses richesses abaissée au-dessous du dernier serf chrétien, la race juive. Walter Scott a su tirer de l'aversion générale qu'elle inspirait une foule de scènes neuves qui tantôt amusent et tantôt intéressent : il est difficile, par exemple, de ne pas sourire de la peinture suivante; elle offre un tableau fidèle de la sorte d'hospitalité que l'on exerçait alors envers les juifs :

5 i o

.5 o

'5

Su

[48]

« L'accueil que reçut Isaac en ce moment aurait » pu satisfaire l'ennemi le plus acharné d'Israël. » Dédric, qu'il salua plusieurs fois de la manière ,) la plus humble, ne lui répondit que par un geste » pour lui indiquer qu'il pouvait s'asseoir à la table » inférieure, où cependant personne ne voulut lui » faire place; au contraire, partout où il se pré- » sentait, en faisant le tour de la table d'un air » suppliant, chacun étendait les coudes, se serrait » contre son voisin, et les domestiques saxons, » continuant à dévorer leur souper de bon appé- » tit, ne s'inquiétaient nullement des besoins du » nouvel arrivé. Les frères-lais, qui avaient accorn- » pagné l'abbé, faisaient de grands signes de croix » en regardant l'intrus avec une pieuse horreur, » et les Sarrasins, quand il arriva près d'eux, rele- » vèrent leurs moustaches avec indignation, et » mirent la main sur leurs poignards comme der- » nier moyen d'éviter la souillure d'un voisinage » juif.

» Il est probable que Cédric, par esprit d'hospi- » talité, aurait donné ordre à ses gens de recevoir » Isaac avec plus de politesse; mais il discutait en » ce moment avec le prieur sur les différentes ra- » ces de chiens et les moyens de les croiser avec » avantage, et ce sujet ne pouvait être interrompu » pour s'informer si un juif irait se coucher sans » souper. »]

Il n'y a rien ici d'exagêré : les juifs, par leurs vols et leurs fourberies, avaient encore augmenté

113-150 Conservé dans Littéral, et Phil. mêlées.

i 13-1 16 II y aurait un livre curieux à faire sur la condition

85

9(1

ÇP

100 io5

1 10

l'horreur qu'inspiraient leur religion et leurs ancêtres déicides; malgré les avis du rabbin Beccaï', ils ne se faisaient aucun scrupule de piller les

Nazaréens (noms qu'ils donnaient aux chrétiens) ; aussi étaient-ils souvent les victimes de leur propre cupidité. Dans la première expédition de Pierre l'Hermite des croisés, emportés par un zèle barbare, tirent le vœu d'égorger tous les juifs qui se trouveraient sur leur route, et ils le remplirent. Cette exécution était une représaille sanglante des massacres commis par les Juifs : Suarez observe seulement que les Hébreux avaient souvent égorgé leurs voisins par une piété bien entendue, et que les Croisés les massacraient par une piété mal entendue. [A l'exécration, dont les Israélites étaient l'objet, se joignait encore dans toute la chretienté le plus profond mépris. Chacun sait qu']en 1262, une mémorable

1. Ce sage docteur voulait empêcher les Juifs d'être subjugués par les chrétiens. Voici ses paroles, qu'on ne sera peut- être pas fâché de retrouver Les sages défendent de prêter de l'argent à un chrétien, de peur que le créancier ne soit corrompu par le débiteur. Mais un juif peut emprunter d'un chrétien sans craindre d'être séduit par lui, car le débiteur évite toujours son créancier. — Le bon rabbin le savait peut-être par expérience (C. L.).

des Juifs au Moyen àge."Ils étaient bien haïs, mais ils étaient bien odieux; ils étaient bien méprisés, mais bien vils. Le peuple déicide était encore un peuple voleur. Malgré les avis du rabbin Beccaï, —

g son créancier. Juif complet qui met l'expérience de l'usurier au service du rabbin.

117 il ne se faisait — 121 par le zèle — 124 sanglante des bibliques massacres, — 128 massacraient les Hébreux, — 128-131 Voilà un échantillon de haine; voici un échantillon de mépris. En 1262,

i5

■20

25

3o

a c

[491

conférence eut lieu devant le roi et la reine d'Aragon, entre le savant rabbin Zéchiel et le frère Paul Ciriaque, dominicain très érudit. Quand le docteur juif eut cité le Toldos Jeschut, le Targum, les archives du Sanhédrin, le Nissachon Vêtus, le Talmud, etc., la reine finit la dispute en lui demandant pourquoi les juifs puaient. Il est vrai que cette haine et ce mépris s'affaiblirent avec le temps. Hn 1687, on imprima les controverses de l'israélite Orobio et de l'arménien Philippe Limborch, dans lesquelles le rabbin présente des objections au 1res illustre et très savant chrétien, et 1 où le chrétien réfute les assertions du très savant et très illusli-e juif. On vit même dans le dix-septième siècle, [par un inconcevable aveuglement,] le professeur Rittangel de Kœnisberg et Antoine, ministre chrétien à Genève, embrasser la loi mosaïque : ce qui prouve que la prévention contre les juifs n'était plus aussi forte à cette époque. [— Revenons à Ivanhoe.

Nous avions, en commençant cet article, le projet de ne rien citer et de ne rien extraire de cet ouvrage, parce qu'il faut le lire tout entier. Cependant, infidèles que nous venons d'être à notre résolution, nous pouvons l'enfreindre encore. Après avoir rapporté le mauvais accueil que font au vieil Isaac les convives de Cédric, nous allons

145 dans le même dix-septième siècle,

149 à cette époque. Aujourd'hui, il y a peu de Juifs qui soient Juifs, fort peu de chrétiens qui soient chrétiens. On ne méprise plus, on ne haït plus, parce qu'on ne croit plus. Immense malheur! Jérusalem et Salomon, choses mortes! Rome et Grégoire VII, choses mortes! Il y a Paris et Voltaire.

135

140

145

15o

155

[5C3

transcrire les apprêts du supplice que prépare le grand-maître des Templiers à la fille du riche juif, l'intéressante Rebecca, qui, condamnée par l'ordre comme sorcière, a demandé et obtenu le jugement de Dieu. Ce morceau, que nous ne choisissons pas, est fort remarquable en lui- même; mais on trouve dans le même ouvrage une foule de peintures qui ne lui sont nullement inférieures.

« Il faut se transporter maintenant à Temples- » towe, ou plutôt au champ de Saint-Georges, » situé à peu de distance de cette commanderie » dont il dépendait. Là, s'il se présentait un cham- » pion de l'infortunée Rebecca, devait avoir lieu » le combat judiciaire où son sort serait décidé. » L'instant fatal était arrivé : tous les environs » étaient en mouvement, et de toutes parts on » accourait à ce spectacle, comme on fût accouru » à celui d'une fête. — Au reste, quoiqu'on fût » alors habitué à voir de braves chevaliers s'entre- » tuer, soit dans des rencontres, soit dans des 1 » tournois, l'espèce de plaisir cruel que l'homme » trouve à repaître ses yeux de ces scènes san- » glantes ne doit pas être reproché particuliè- » rement à ces siècles d'ignorance; puisque, de » nos jours même, où l'on connaît mieux les lois » de la morale et les droits de l'humanité, un » combat de boxeurs, une assemblée de réfor- » mateurs radicaux ou une exécution rassem- » blent une foule de spectateurs, qui, sans pren- » dre aucun intérêt à l'événement en lui-même, » y vont uniquement pour voir comment les » choses se passeront.

60

65

1 70 h5

;80

. 185 t 19°

1511

» Une multitude considérable de peuple était » stationnée dans le voisinage de la porte de la » Commanderie pour voir sortir le cortège, et une » foule plus grande encore près du fatal champ » Saint-Georges. C'était un vaste parallélogramme, » nivelé avec soin et consacré aux exercices mili- » taires des Templiers : il étàit fermé de palissa- » des, et les chevaliers qui n'étaient pas fâchés » d'avoir des spectateurs de leurs faits d'armes, » l'avaient fait entourer de galeries en amphithéâ- » tre, qui pouvaient contenir un nombre immense » de curieux.

» A l'extrémité orientale de cette enceinte, » étaient placés un' trône pour le grand-maître et » des sièges pour les commandeurs et les cheva- » liers. Au-dessus du trône flottait le Beauséant, » qui était l'étendard sacré de l'ordre, comme son » nom en était le cri de guerre.

» A l'extrémité opposée un bûcher s'élevait, au » milieu duquel on voyait un poteau où étaient » suspendues les chaînes de fer destinées à la vic- » time. Debout, près du bûcher, étaient quatre » esclaves noirs : la populace, qu'effrayaient leur » couleur et leurs traits africains, alors presque » inconnus en Angleterre, semblait les regarder » comme 1 des démons prêts à rentrer dans leur » élément. Ces quatre hommes ne sortaient de » leur état complet d'immobilité que lorsqu'un » cinquième, de même couleur, qui paraissait » leur chef, leur donnait quelques ordres pour l'ar- » rangement du bois qui servait à la construction » du bûcher. Ils ne jetaient pas les yeux sur le peu- » pie qui les entourait, ils semblaient ne pas son-

195

200

2o5

210

21 5

220

[52]

» ger aux spectateurs, et ne pensaient qu à s'ac- » quitter de leur horrible devoir. Quand ils se par- » laient les uns aux autres, qu'ils ouvraient leurs » grosses lèvres et laissaient voir leurs dents étin- » celantes de blancheur, comme s'ils avaient souri )1 d'avance à l'idée de la tragédie dans laquelle ils » allaient jouer un rôle, les paysans épouvantés » s'empêchaient à peine de croire que ces hommes » extraordinaires ne fussent pas les esprits infer- » naux avec lesquels avait eu commerce la sorcière Il qu'on allait voir paraître, et qui se disposaient » à commencer son châtiment dans l'autre monde, » aussitôt qu'elle aurait subi son supplice dans » celui-ci. — Le pouvoir du diable était le sujet » général de toutes les conversations, et il n'aurait » pu raisonnablement se plaindre qu'on lui en » attribuât trop peu. »

Dans l'impossibilité de tout transcrire, nous recommandons au lecteur la scène de l'ermitage de Saint-Dunstan, la description du siège du château de Torquilstone, et de la mort d'Ulrique et de Frondebœuf; le combat entre le gardeur de pourceaux Gurth et le braconnier Meunier, etc., etc. Nous terminerons nos citations par le discours que Walter Scott place dans la bouche de Cédric le Saxon, invitant ses deux hôtes normands à boire avec lui :

« Sire Chevalier, dit Cédric, remplissez votre » gobelet 1 et celui du prieur tandis que je vais » remonter à une trentaine d'années. Tel qu'était » Cédric à cette époque, son franc Saxon n'avait » pas besoin de broderies françaises pour se faire » entendre à l'oreille d'une dame, et les champs de

:5 o

5 o

5 o

5

[531

» Northallerton pourraient dire si le cri de guerre » saxon ne fut pas entendu aussi loin dans les » rangs de l'armée écossaise que celui du plus » hardi baron normand. A la mémoire des braves » qui combattirent dans cette journée ! Faites- » moi raison, mes chers hôtes. Alors il vida son » gobelet bien rempli, et poursuivit avec une » chaleur toujours croissante : Oui, ce fut une » mémorable levée de boucliers. Cent bannières » flottaient sur les têtes des braves, des ruisseaux » de sang coulaient de toutes parts, et la mort » paraissait préférable à la fuite. Un barde saxon » aurait appelé cette journée la fête desépées: » le cri des aigles fondant sur leur proie, ce bruit » de guerre aurait été pour son oreille plus flatteur » que les chants joyeux d'un festin de noces! Mais » nos bardes n'existent plus; nos exploits se per- » dent dans ceux d'une autre race; notre langue, » notre nom même sont sur le point de s'effacer, » et il ne reste qu'un vieillard isolé pour pleurer » tant de pertes. — Échanson, varlet, remplissez » les gobelets. Allons, sire Templier, aux forts en » armes ! »

Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur les défauts de ce roman. On a critiqué le personnage du bouffon Wamba; on a trouvé qu'il paraissait quelquefois trop visiblement imité de Shakespeare, et que ses plaisanteries manquaient de goût : nous croyons au contraire ce rôle heureusement choisi, et si les plaisanteries du Magnanime fou sont quelquefois un peu bizarres, il faut plutôt s'en prendre au siècle 1 où l'histoire se passe qu'à l'auteur. On a blâmé, comme choses usées, les tournois, les

260

265

270

275

280

285

290

[5\*1

châteaux, les souterrains. les voleurs, etc., qui se rencontrent fréquemment sur la route des héros du roman, mais on a oublié que le coloris qui anime ces peintures est entiérement neuf, et que les descriptions de Walter Scott ne ressemblent en rien à ces descriptions qui ressemblent à tout. Nous avons cru remarquer un défaut plus grave qui nuit à l'unité d'intérêt dans cet ouvrage. Les amours d'Ivanhoe et de lady Rowena devraient être pour le lecteur l'affaire essentielle : cependant ils n'occupent que fort peu de place dans son attention, qui est toute entière fixée sur la Juive Re- becca. Pour nous, nous avouons que la jeune fille au teint brun, aux yeux brillants, à la taille svelte, aux noirs cheveux, nous plaît beaucoup plus que la fière princesse au teint blanc, aux yeux bleus, au port de reine, à la blonde chevelure; les ennuis et la dignité de lady Rowena nous touchent peu en comparaison des malheurs et de la générosité de la rebutée Rebecca. Voilà pourquoi le dénouement, qui à la rigueur est heureux, puisque Rowena épouse Ivanhoe, ne satisfait point : il semble brusqué et imparfait. Rebecca reste malheureuse : c'est donc une maladresse d'en avoir fait, en quelque sorte, le personnage principal.]

On nous promet Le Monastère, autre roman du même auteur : tant mieux, qu'il se hâte; car tous nos écrivassiers semblent possédés de la rage des mauvais romans. Nous en avons sur notre bureau

3i6-3a3 Littér. et Phil. mêlées (Fantaisie, L. I, p. 117).

315 Le Monastère, nouveau roman de Walter Scott. —

3i8 Tous nos faiseurs —

) 29b

' 3o>

305

:3 Il)

3 ib

une pile que nous n'ouvrirons jamais; car nous ne serions pas sûrs d'y trouver seulement ce que le chien, dont parle Rabelais, demandait en rongeant son os : Rien qu'ung peu de mouëlle.

V. [Victor HUGo.]

3i9-32i J'en ai Et une pile que je n'ouvrirai jamais; car je ne serais pas sûr —

320

LITTÉRATURE FRANÇAISE

LES AGES DE L'HOMME

Poèmes en six chants, suivi de notes historiques;

PAR M. P. V. BOISSIÈRES

Qu'est-ce que le poème didactique ? Quelles sont les qualités de ce genre de poésie ? Voilà de ces questions dont l'examen et la solution offrent le champ le plus vaste aux dissertations des critiques. Permis à ces messieurs d'avoir sur cette matière et d'autres semblables telle opinion qui leur convient, plein pouvoir leur est encore donné d'en exposer les éternels développements avec leur intempérance de langue ordinaire. C'est un droit acquis, un privilège inhérent à leur nature, que de se répandre à tout propos, et souvent hors de propos, en principes universels et en considérations générales : pratique, il faut en convenir, assez commode pour quiconque a, comme nous, à fournir toute la course d'un article; mais qui ne laisse pas aussi d'être fort hasardeuse quand on a des lecteurs à satisfaire.

Nous, qui désirons ne point travailler à la toise, et qui professons surtout un grand respect pour le

5

10 l5.

1551

public, nous n'abuserons point de sa patience et, contre l'usage reçu, nous laisserons de côté ces questions à perte de vue sur le poème didactique, sur la manière dont il doit être traité quant au fond et quant à la forme, sur les langues dont le génie s'y prête le plus volontiers, etc., etc. Et, de peur qu'on ne prenne acte d'une déclaration si franche et si loyale, pour nous accuser de cacher notre ignorance sous un air de bonhomie, nous nous empressons de déclarer au lecteur que nous nous sentons très capables de lutter d'érudition avec tous nos confrères; et qui sait? peut-être même pourrions-nous pérorer aussi pesamment que tel savant de la 3me classe de l'Institut.

Ainsi donc, rejetant toute déclaration de principes, sans autre examen préalable, nous avouerons tout d'abord, et chacun en demeurera d'accord avec nous, que nos poèmes didactiques français n'ont, en général, ni charme, ni intérêt, et partant sont tristes et ennuyeux; ce qui ne veut pas dire que le genre soit mauvais en lui-même, mais seulement que ceux d'entre nos poètes qui l'ont mis en œuvre n'avaient, avant l'entreprise, consulté ni leur esprit ni leurs forces. Qui oserait en effet nier l'excellence de la poésie didactique ? Virgile est là.

Delille, de didactique mémoire, mit le premier chez nous cette espèce de poème à la mode. Il était doué d'un talent assez remarquable pour séduire ses contemporains. L'admiration qu'avait justement inspirée le noble interprète du premier poète de l'antiquité n'était point épuisée, et devint, comme de droit, l'apanage du chantre, souvent bien inspiré, des Jardins et de la Pitié. Accueilli avec

20

25

30

35

40

45

50

1561

tant d'éclat, le poème didactique acquit en un ins tant de nombreux prosélytes, et dès lors s'opéra une grande révolution littéraire. A la cohorte des poètes penseurs et des orateurs métaphysiciens, succèda un essaim d'intrépides descriptifs en prose et en vers. La poésie, qui ne vit que de sentiments et de transports, ne fut plus que la peinture froide et muette d'une nature inanimée. Savoir décrire fut la seule qualité qu'on exigea du poète, et tout le secret du style consista dans une routine qu'on appela fastueusement l'art de peindre. Alors toute la nature en détail fut soumise à la description la plus sévère, et l'on put dire, avec une rigoureuse vérité, de tout poète descriptif :

Un âne, sous les yeux de ce rimeur maudit,

Ne peut passer tranquille; il faut qu'il soit décrit.

Mais si le goût s'égare un moment, nous ne pouvons être longtemps dupes d'une erreur qui intéresse de si près notre plaisir. L'ennui, ce passe- temps auquel on s'accoutume le moins aisément, surtout en France, lit bientôt justice de toutes ces productions, dans lesquelles umis et alter assuitur pannus, comme l'a dit un homme de sens qui n'était pas plus partisan que nous de ces poèmes, qu'il comparaît, comme on voit, à l'habit d'arlequin.

Ces observations nous ont conduits un peu loin, et n'ont pas prévenu jusqu'ici le lecteur très avantageusement en faveur du poème des Ages de l'Hontine ; aussi la fin de notre article sera-t-elle consacrée à détruire l'impression défavorable que le commencement a pu faire naître, et nous agirons

55

; 60

:• 65

>' 70

75 f 80

[571

ainsi non par indulgence, mais par justice : car le poète qui a pris l'homme pour objet de ses chants, qui a embrassé dans son ouvrage sa nature et son existence entière, s'est emparé d'un des sujets les plus dignes de la muse didactique, et nous ajouterons que l'exécution du poème ne fait pas moins d'honneur à M. Boissières que le plan qu'il s'est tracé. Son style est facile et correct, et ne manque ni d'énergie ni d'élégance. Le lecteur jugera, par la citation suivante, si ces louanges sont fondées :

Malheur donc aux mortels, dont l'infernal génie

Voit dans la race humaine une chaîne infinie,

Qui, sans premier anneau sur le temps arrêté.

Forme en s'arrondissant l'immense éternité!

Si des siècles passés fouillant la nuit profonde,

Jusque dans son berceau j'interroge le monde,

Si je demande à l'homme, à l'astre inanimé,

« Toi, qui t'a donné l'être ? Et toi, qui t'a formé ? » Pourront-ils me répondre? « Éternel et suprême,

» Je suis l'œuvre et l'auteur, j'existe par moi-même. » Non, la chaîne des ans, des mondes, des humains Tient au premier anneau que Dieu porte en ses mains; Et, tel qu'un ruisseau faible et rapide en sa course,

La vie a, dans les temps, et son terme et sa source.

L'auteur peint, avec des couleurs vraies et naturelles, les défauts, les qualités aimables de l'enfant, son esprit naissant, ses premières leçons. Le lecteur se reportera avec plaisir à l'heureux temps du premier âge, en lisant, dans ce poème, la description des jeux et des plaisirs du collège.

Tantôt, pour son coursier, cavalier téméraire,

Il choisit, il adopte un vigoureux cerbère,

85

90

9:'

1 oc

105

110

115

1581

Le dompte en le flattant, et, d'un pas inégal,

Fait marcher sous son poids le docile animal.

Tantôt, grand voyageur dans une étroite arène.

Assis, fier écuyer, sur le bâton qu'il traïne,

Il part le fouet en main, pousse un cri, prend l'essor,

Et parcourt, hors d'haleine, un vaste corridor.

A des détails agréables succèdent toujours des préceptes utiles, et ce mélange heureux jette beaucoup de variété et d'intérêt dans le poème des Ages, Nous avons remarqué le passage où l'auteur insiste sur la nécessité d'aguerrir les enfants contre les frayeurs nocturnes, si ordinaires à cet âge. M. Boissières a su revêtir de couleurs poétiques un sujet déjà traité avec tant de supériorité par une plume éloquente.

L'enfant est né peureux; et, dans ses insomnies,

Les voleurs, les démons, les nocturnes génies,

Dont sa bonne crédule amusa son loisir,

D'une horrible frayeur reviendront le saisir.

Ne souffrez donc jamais qu'on lui peigne ses ombres, Pâles ambassadeurs qui, des demeures sombres, Promenant la terreur, éveillant les remords,

Apportent aux vivants les messages des morts !

Pour apaiser ses cris ou punir sa paresse,

Ne le menacez point de la dent vengeresse

De ces monstres hurlants, de ces lutins jaloux

Errant, dit-on, la nuit, sous la forme des loups!

Ces contes insensés, que la raison déteste,

Ont parfois sur son cœur un effet trop funeste,

Et trop souvent hélas ! il tombe épouvanté

Des bras de la terreur dans l'imbécillité.

Nous extrairons encore ce passage où l'auteur,

H.120

L 125

1(130

135

140

M45

1591

après s'être élevé avec force contre les modernes professeurs d'insurrection, crayonne le portrait de leurs confrères, les libéraux d'outre-mer.

Au mépris de sa Charte, en révolte fertile,

Observe quels tableaux t'offre souvent cette île;

La populace, en club, assise au cabaret,

Ou commente un journal, ou censure un décret,

Ou de Hunt suit encor la doctrine effrénée,

Et d'un nouveau Spa-Field médite la journée.

0

Après avoir donné à M. Boissières des éloges mérités, nous lui donnerons des conseils non moins mérités. Nous l'engageons à faire disparaître, de la nouvelle édition qu'obtiendra sans doute son ouvrage, lorsque toutes les parties en auront été successivement publiées1, un grand nombre de vers faibles et prosaïques et d'expressions impropres que l'on s'afflige d'y trouver. Revu avec une attention scrupuleuse, nous ne doutons pas que le poème des Ages de l'homme ne soit du petit nombre de ceux qu'on lit d'abord avec intérêt, et auxquels on revient ensuite avec plaisir.

S.

i. Le poème de M. Boissières se divise en trois parties, composées chacune de deux chants. Il ne livre encore au public que les deux premiers chants : celui de l'enfance et celui de l'adolescence. (C. L.)

i5o

155 j6o i65

L'ERMITE EN PROVINCE ou Observations sur les mœurs et les usages jrançais au commencement du XIXe siècle.

PAR M. DE JODY, membre de l'Académie française.

On n'a point oublié qu'à l'époque où M. de Jouy se plaça sur les rangs pour remplir une des vacances que d'inévitables décès amènent fréquemment parmi les quarante immortels, ses amis et l'Académie elle-même crurent pouvoir compter au nombre de ses titres littéraires les volumes alors publiés de L'Ermite de la Chaussée-d'Antin. Le public confirma jusqu'à un certain point ce jugement : trop souvent sans doute M. de Jouy n'avait peint que des mœurs idéales, plus souvent encore il ne s'était montré qu'un adroit compilateur ; mais indépendamment de quelques aperçus originaux et ingénieux, son style, qui lui appartenait en propre, ne manquait ni de clarté, ni de pureté, ni d'élégance. Ces qualités précieuses s'y trouvaient réunies à un assez haut degré pour fàire pardonner une légère tendance au néologisme et à l'afféterie. Cet ouvrage portait d'ailleurs en lui de sûrs éléments de succès. 11 était rempli de vieux souvenirs. L'auteur, dont l'âge et la condition furent longtemps un mystère, surtout pour ses lecteurs de province, intéressait singulièrement par une physionomie d'homme de la vieille roche, qui le faisait prendre pour un de ces vétérans de la fidélité, à qui le gouvernement de Buonaparte témoignait

r 5 no

, :5

'.,20

J5

601

tour à tour son estime par des persécutions, toujours noblement souffertes, ou par des offres de bienfaits non moins courageusement rejetées.

Le 3o mars arriva ; l'on vit le bon Ermite mourir de joie au retour du souverain légitime. L'illusion fut complète... mais elle dura peu.

A L Ermite de la Chaussée-d'Antin succéda le Franc-Pa.rleur et à celui-ci L' Ermite de la Guyane. Ce derjnier, depuis l'ordonnance du 5 septembre, s'est transformé en Ermite voyageur, et parcourt les départements du Midi pour recueillir et publier tous les titres des signataires de l'acte additionnel à la reconnaissance nationale.

Les morceaux renfermés dans le troisième volume de L'Ermite en Province, qui fait l'objet de cet article, ont successivement paru dans la Minerve. Ils y servaient de complément aux déclamations locales et obligées sur les désordres momentanés qui suivirent, dans les contrées méridionales du royaume, la trahison et la terreur des Cent jours.

Rien n'est omis : les coups de fusil, de sabre, de poignards, de bâton, les crimes consommés, surtout ceux projetés, tout enfin jusqu'aux menaces et aux balles perdues, est mis en ligne de compte avec la plus scrupuleuse exactitude ; et ces pièces à l'appui ont pour résultat de prouver qu'à deux ou trois millions près de victimes, la terreur de 1815 ne le cède point à celle de 93, Était-ce bien là le but de l'auteur ?...

Cependant le lecteur le plus disposé à s'attendrir ou à s'indigner, transporté au milieu de ces scènes de carnage, ne se sent que faiblement ému.

30

J5

40

45

5o

55

[611

Pourquoi? c'est que l'on n'est persuasif qu'autant qu'on est persuadé.

Pour m'arracher des pleurs, il faut que vous pleuriez,

a dit un grand maître, et M. de Jouy ne pleure pas; ce n'est point la sensibilité qui lui manque, c'est la conviction. Nous n'en chercherons point d'autre preuve que son inexcusable transition du sanglant récit de la mort d'un maréchal de France à la fade description de la fontaine de Vaucluse.

Il n'est pas besoin de dire que, dans ce prétendu tableau des mœurs françaises, la partie morale est absolument nulle. Rien de plus pauvre sous le rapport historique ou littéraire. Tout se borne à une froide nomenclature de morts plus ou moins célèbres, et de vivants qui semblent faire assaut d'obscurité. Heureux ceux d'entre ces derniers qui, sentant le besoin d'une réputation, en ont acheté une au rabais, par un abonnement à la Mi-nervel Leurs noms, simultanément inscrits sur le registre du caissier et sur lès tablettes de l'Ermite voyageur, resplendissent bientôt, entourés de l'auréole du libéralisme, aux yeux du public ébahi. C'est ainsi que le savant M. Bellugon s'est assuré l'immortalité, au moins sa vie durant, et nonobstant les clameurs de quelques incrédules qui s'obstinaient à ne voir en lui qu'un être de raison, ou l'un de ces grands hommes qui figurent merveilleusement dans l'Almanach de Rivarol, entre MM. Briquet et Braquet, et Thomas Minau de la Mirtringue.

Les opinions politiques de M. de Jouy ont influé

0

-5 o

5

40 i35

[62]

de la manière la plus fâcheuse sur le mérite de son ouvrage, mais non sur le jugement que nous en portons.

« Si le général Pascalis, dit dans son troisième » volume l'Ermite en Province, n'avait point été » prévôt, peut-être en croirais-je plus volontiers » ceux qui m'ont assuré que sa tragédie de Dion » est un chef-d'œuvre. »

Nous nous honorons de ne suivre jamais l'exemple d'une semblable partialité. Nous voudrions de grand cœur que M. de Jouy eût fait un meilleur livre. En déclarant combien il nous avait semblé indigne de son auteur, nous nous sommes imposé la loi d'oublier que nous devions à M. de Jouy l'opéra de Pélage, premier ouvrage royaliste destiné à célébrer la restauration; lorsqu'il nous donnera lieu de lui adresser de justes éloges, nous oublierons également qu'il était un des rédacteurs responsables de la défunte Minerve.

L. T. [Tézenas DE MONTBRISON,]

90

95

100

]05

MÉLANGES

BUG- jARGAL

(Extrait d'un ouvrage inédit intitulé :

Les contes sous la tente) — Suite.

On m'avait défendu toute communication avec Pierrot. J'avais dix-sept ans, quand je lui parlai pour la première fois. Voici à quelle occasion.

Je me promenais un jour avec mon oncle dans ses vastes possessions. Les esclaves, tremblant en sa présence, redoublaient d'efforts et d'activité. Irascible par habitude, mon oncle était prêt à se fâcher de n'en avoir pas sujet, quand il aperçoit tout à coup un noir, qui, accablé de lassitude, s'était endormi sous un bosquet de dattiers. Il court à ce malheureux, le réveille brusquement et lui ordonne de se remettre à l'ouvrage. Le nègre effrayé se lève, et découvre en se levant un jeune

Voy. la note de la p. 33.

4-37 Cette scène se retrouve dans l'édition définitive, beaucoup plus développée. Le rôle de Bug-Jargal est marqué avec plus de détails (voy. p. 62-66). Je ne puis relever toutes ces additions.

1631

plant de randia sur lequel il s'était couché par mégarde et que mon oncle se plaisait à élever. — L'arbuste était perdu. — Le maître, déjà irrité de ce qu'il appelait la paresse de l'esclave, devient furieux à cette vue. Hors de lui, il s'élance sur la hache que le nègre avait laissée à terre, et lève le bras pour l'en frapper. — La hache ne retomba pas. Je n'oublierai jamais ce moment. Une main puissante arrêta la main du colon. Un noir d'une stature colossale lui cria en français : tue-moi, car car je viens de t'offenser; mais respecte la vie de mon frère qui n'a touché qu'à ton randia, — Ces paroles, loin de faire rougir mon oncle, augmentèrent sa rage. Je ne sais ce qu'il aurait pu faire, si je n'eusse, dès le premier moment, jeté la hache à travers les haies. — Je le suppliai inutilement. Le noir négligent fut puni de la bastonnade, et son défenseur, plongé dans les cachots du fort Galifet comme coupable d'avoir porté la main sur un blanc.

Ce nègre était Pierrot : la scène dont j'avais été témoin excita tellement ma curiosité et mon intérêt, que je résolus de le voir et de le servir. — Je rêvai aux moyens de lui parler.

Quoique fort jeune, comme neveu de l'un des plus riches colons du Cap, j'étais capitaine des milices de la paroisse de l'Acul. Le fort Galifet était confié à leur garde, et à un détachement des dragons-jaunes, dont le chef, qui était pour l'ordinaire un sous-officier de cette compagnie, avait

38-140 Voy. Édit.; de 1826, p. 70-7$.

i5

20

25

30

35

40

64j

le commandement du fort. Il se trouvait justement à cette époque que ce commandant était le fils d'un pauvre colon, auquel j'avais eu le bonheur de rendre de très grands services, et qui m'était entièrement dévoué...

— Et qui s'appelait Thadée?

C'est cela même, mon cher lieutenant. Vous jugez sans peine qu'il ne me fut pas difficile d'obtenir de lui l'entrée du cachot du nègre. J'avais le droit de visiter le fort, comme capitaine des milices. Cependant, pour ne pas inspirer de soupçons à mon oncle, j'eus soin de ne m'y rendre qu'à l'heure où il faisait sa méridienne. — Tous les soldats, excepté ceux de garde, étaient endormis. Guidé par Thadée, j'arrivai à la porte du cachot: Thadée l'ouvrit et se retira. — J'entrai. — Le noir était assis, car il ne pouvait se tenir debout à cause de sa haute taille. — Il n'était pas seul : un dogue énorme se leva en grondant et s'avança vers moi. — Rask! cria le noir.'— Le jeune dogue se tut et revint se coucher aux pieds de son maître, où il acheva de dévorer quelques misérables aliments.

J'étais en uniforme : la lumière que répandait le soulpirail dans cet étroit cachot, était si faible, que Pierrot ne me reconnut pas.

— Je suis prêt, me dit-il d'un ton calme.

En achevant ces paroles, il se leva à demi. — Je suis prêt, répéta-t-il encore.

— Je croyais, lui dis-je, surpris de la liberté de ses mouvements, je croyais que vous aviez des fers.

Il poussa du pied quelques débris qui retentirent.

— Je les ai brisés.

C45

'5o

55

JI 60

< 65

\ 70

75

651

Il y avait dans le ton dont il prononça ces dernières paroles quelque chose qui semblait dire : Je ne suis pas fait pour porter des fers. Je repris :

— L'on ne m'avait pas dit qu'on vous eût laissé un chien.

— C'est moi qui l'ai fait entrer.

J'étais de plus en plus étonné. La porte du cachot était fermée en dehors d'un triple verrou. Le soupirail avait à peine six pouces de largeur, et était garni de deux barreaux de fer. 11 paraît qu'il comprit le sens de mes réflexions; il se leva, détacha sans effort une pierre énorme placée au-dessous du soupirail, enleva les deux barreaux scellés en dehors de cette pierre, et pratiqua ainsi une ouverture où deux hommes auraient facilement pu passer. Cette ouverture donnait de plain-pied sur le bois de dattiers et de cocotiers, qui couvre le morne auquel le fort était adossé.

Le chien, voyant l'issue ouverte, crut que son maître voulait qu'il sortît. Il se dressa prêt à partir; un geste du noir le renvoya à sa place.

La surprise me rendait muet. Le noir me reconnut au grand jour; mais il n'en fit rien paraître.

— Je puis encore vivre deux jours sans manger, dit-il...

Je fis un geste d'horreur. Je remarquai alors la maigreur de l'infortuné prisonnier. Il ajouta :

— Mon chien ne veut manger que dé ma main ; si je n'avais 1 pu élargir ce trou, le pauvre Rask serait mort de faim. Il vaut mieux que ce soit moi que lui, puisqu'il faut toujours que je meure.

— Non, m'écriai-je, non : vous ne mourrez pas de faim. Il ne me comprit pas.

80

85

90

95

100 io5

66

— Sans doute, reprit-il en souriant amèrement, j'aurais pu vivre encore deux jours sans manger : mais... — Je suis prêt, Monsieur l'officier; aujourd'hui vaut encore mieux que demain. — Ne faites pas de mal à Rask.

Je sentis alors ce que voulait dire son : Je suis prêt. Accusé d'un crime capital, il croyait que je venais pour le mener à la mort; et cet homme colossal, quand tous les moyens de fuir lui étaient ouverts, doux et tranquille, répétait à un enfant : Je suis prêt.

Henri ne put s'empêcher de murmurer : des phrases !

Delmar, qui s'était arrêté pour reprendre haleine, ne l'entendit point et continua.

— Ne faites pas de mal à Rask, répéta-t-il encore.

Je ne pus me contenir. — Quoi, lui dis-je! non seulement vous me prenez pour votre bourreau, mais vous doutez encore de mon humanité envers un pauvre animal qui ne m'a rien fait!

11 s'attendrit; sa voix s'altéra.

— Blanc, dit-il, en me tendant la main, blanc, pardonne; j'aime mon chien. — Et, ajouta-t-il après un court silence, et les tiens m'ont fait bien du mal.

Je l'embrassai, je lui serrai la main, je le détrompai. — Ne me connaissiez-vous pas, lui dis-je?

— Je savais que tu étais un blanc, et, pour les blancs, quelque bons qu'ils soient, un noir est si peu de chose! Je ne suis pourtant pas d'un rang- inférieur au tien, ajouta-t-il. ^

Ma curiosité était vivement excLt^'%e'lë;^essai

Of 10

' 115

M 20

125

3o

- 35 i .40

de me dire qui il était et ce qu'il avait souffert. Il garda un sombre silence.

Ma démarche l'avait touché; mes offres de service, mes prières vainquirent son indifférence pour la vie. Il sortit et rapporta quelques dattes et une énorme noix de coco. — Puis, il referma l'ouverture et se mit à manger. En conversant avec lui, je remarquai qu'il parlait avec facilité le français et l'espagnol, et ne paraissait pas dénué de connaissances. Cet homme était si étonnant sous tant d'autres rapports que jusqu'alors la pureté de son langage ne m'avait pas frappé. — J'essayai de nouveau d'en savoir la cause ; il se tut. Enfin je le quittai, ordonnant à mon fidèle Thadée d'avoir pour lui tous les égards et tous les soins possibles.

Je le voyais tous les jours à la même heure. Son affaire m'inquiétait; malgré mes prières, mon oncle s'obstinait à le poursuivre. —Je ne cachais pas mes craintes à Pierrot; il m'écoutait avec indifférence.

Souvent Rask arrivait tandis que nous étions. ensemble, portant une large feuille de palmier autour de son cou. Le noir la détachait, lisait des caractères inconnus qui y étaient tracés, puis la déchirait. J'étais habitué à ne pas lui faire de questions.

Un jour j'entrai sans qu'il parût prendre garde à moi. Il tournait le dos à la porte de son cachot et chantait, d'un ton mélancolique, l'air espagnol : Yo

45-i 85 V 0)'. p. 77-79.

145

]50

155

160 i65

170

[671

qtte soy contrabandista. — Quand il eut fini, il se tourna brusquement vers moi et me cria :

Frère, promets, si jamais tu doutes de moi, d'écarter tous tes soupçons quand tu m'entendras chanter cet air.

Son regard était imposant : je lui promis ce qu'il désirait. — Il prit l'écorce profonde de la noix qu'il avait cueillie le jour de ma première visite et conservée depuis, la remplit de vin, m'engagea à y porter les lèvres et la vida d'un trait. A compter de ce jour, il ne m'appela plus que son frère.

Cependant, je commençais à concevoir quelque espérance. Mon oncle n'était plus aussi irrité. Je lui représentais chaque jour que Pierrot était le plus vigoureux de ses esclaves, qu'il faisait à lui seul l'ouvrage de dix autres, et qu'enfin il n'avait voulu qu'empêcher son maître de commettre un crime. Il m'écoutait, et me faisait entendre qu'il ne donnerait pas suite à l'accusation ; je ne disais rien au noir du changement de mon oncle, voulant jouir du plaisir de lui annoncer sa liberté tout entière, si je l'obtenais. Ce qui m'étonnait, c'était de voir que, se croyant dévoué à la mort, il ne profitait d'aucun des moyens de fuir qui étaient en son pouvoir. Je lui en parlai. « Je dois rester, me répondit-il froidement, on penserait que j'ai eu peur. »

Mon oncle retira sa plainte. Je courus au fort pour l'annoncer à Pierrot. Thadée, le sachant libre, entra avec moi dans la prison. Il n'y était plus;

194-199 Voy, p. 81. 200214 Voy. p. 84-85.

175

180 i85

19o

195

200

[681

Rask, qui s'y trouvait seul, vint à moi d'un air caressant; à son cou était attachée une feuille de palmier; je la pris et j'y lus ces mots : Merci, lu mas sauvé la vie; ri oublie pas ta promesse.

Thadée était encore plus étonné que moi; il ignorait le secret du soupirail, et s'imaginait que le nègre s'était changé en chien. Je lui laissai croire ce qu'il voulut, me contentant d'exiger de lui le silence sur ce qu'il avait vu.

Je voulais emmener Rask. En sortant du fort, il s'enfonça dans les haies voisines et disparut.

Mon oncle fut outré de l'évasion de l'esclave; il ordonna des recherches que rendirent inutiles les événements que je vais raconter.

Trois jours après la- singulière fuite de Pierrot, c'était dans la fameuse nuit du 21 au 22 août 1791, je me promenais en rêvant près des batteries de la baie de l'Acul, dont j'étais venu visiter le poste, quand j'aperçus à l'horizon une lueur rougeâtre s'élever et s'étendre du côté des plaines du Limbé. Les soldats et moi l'attribuâmes à quelque incendie 1 accidentel, mais en un moment les flammes devinrent si apparentes, la fumée poussée par les vents grossit et s'épaissit à un tel point, que je repris promptement le chemin du fort pour donner l'alarme et envoyer des secours : en passant près des cases de nos noirs, je fus surpris de l'agitation extraordinaire qui y régnait; la plupart étaient encore éveillés et parlaient avec la plus grande vivacité. Je traversai un bosquet de mangliers où

219-281 V. p. 87-91.

205

210

215

220

225

230

; 691

se trouvait un amas de haches et de pioches. J'entendis des paroles, dont le sens me parut être que les esclaves des plaines du Limbé étaient en pleine révolte, et livraient aux flammes les habitations et les plantations situées de l'autre côté du Cap. Justement inquiet, je fis sur-le-champ mettre sous les armes les milices de l'Acul, et j'ordonnai de surveiller les esclaves. Tout rentra dans le calme.

Cependant les ravagés semblaient croître à chaque instant dans le Limbé. On croyait même distinguer le bruit lointain de l'artillerie et des fusillades. Vers les deux heures du matin, ne pouvant me contenir, je laissai à Acul une partie des milices sous les ordres du lieutenant, et, malgré les défenses de mon oncle et les prières de sa famille, je pris avec le reste le chemin du Cap..

Je n'oublierai jamais l'aspect de cette ville, quand j'en approchai. Les flammes qui dévoraient les plantations du Limbé y répandaient une sombre lumière obscurcie par les torrents de fumée que le vent chassait dans les rues. Des tourbillons d'étincelles, formés par les menus débris embrasés des cannes à sucre, et remportés avec violence, comme une neige abondante, sur les toits des maisons et sur les agrès des vaisseaux mouillés dans la rade, menaçaient à chaque instant la ville du Cap d'un incendie non moins déplorable que celui dont ses environs étaient la proie. C'était un spectacle affreux et imposant que de voir, d'un côté, les pâles habitants exposant encore leur vie pour disputer au 1 fléau terrible l'unique toit qui allait leur rester de tant de richesses; tandis que, de

:< 235

>i 240

245

» 250

255

j 260

; .65

[70]

l'autre, les navires, redoutant le même sort, et favorisés du moins par ce vent si funeste aux malheureux colons, s'éloignaient à pleines voiles sur une mer teinte des feux sanglants de l'incendie. Étourdi par le canon des forts, les clameurs des fuyards, et le fracas des écroulements, je ne savais de quel côté diriger mes soldats, quand je rencontrai sur la place d'armes le capitaine des dragons- jaunes qui nous servit de guide. Je ne m'arrêterai pas, Messieurs, à vous décrire le tableau que nous offrit la plaine incendiée. Assez d'autres ont dépeint les désastres du Cap, et le sourire de HenrÍ m'avertit de ne pas marcher sur leurs traces. Je me contenterai de vous dire que nous trouvâmes les rebelles maîtres du Dondon, du bourg d'Oua- naminte et des malheureuses plantations du Limbe. Tout ce que nous pûmes faire, aidés des milices du Quartier-Dauphin, de la compagnie des dra- gons-jaunes et de celle des dragons-rouges, se borna à les débusquer de la Petite-Anse, où ils commençaient à s'établir. Ils y laissèrent en partant des traces de leur cruauté; tous les blancs furent massacrés ou mutilés de la manière la plus barbare. — Nous jetâmes dans le fort de la Petite- Anse une garnison assez nombreuse, et sur les six heures du matin, nous rentrâmes au Cap, noircis par la fumée, accablés de chaleur et de lassitude. — Je m'étais étendu sur mon manteau, au milieu de la place d'armes, espérant y goûter quelque repos,

282 Le texte de 1826 intercala ici la longue réunion de l'Assemblée coloniale.

293-317 Voy. p. 109-113.

270

27 5

280

285

290

quand je vis un dragon-jaune, couvert de sueur et de poussière, accourir vers moi à toutes brides. Je me levai sur-le-champ, et au peu de paroles entrecoupées qui lui échappèrent, j'appris avec une nouvelle consternation que la révolte avait gagné les plaines de l'Acul et que les noirs assiégeaient le fort Galifet, où s'étaient renfermés les milices et les colons. — II n'y avait pas un moment à perdre. — Je fis donner des chevaux à ceux de mes soldats qui voulurent me suilvre; et, guidé par le dragon, j'arrivai en vue du fort sur les sept heures. — Les domaines de mon oncle étaient dévastés par les flammes comme ceux du Limbé; le drapeau blanc flottait encore sur le donjon du fort; un moment après, cet édifice fut enveloppé tout entier d'un tourbillon de fumée, qui, en s'éclaircissant, nous le laissa voir surmonté du drapeau rouge. Tout était fini. — Nous redoublÙmes de vitesse; nous fûmes bientôt sur le champ du carnage. Les noirs fuyaient à notre approche; mais nous les voyions distinctement à droite et à gauche, massacrant les blancs et incendiant les habitations. — Thadée, couvert de blessures, se présenta devant moi ; il me reconnut au milieu du tumulte. Mon capitaine, me dit-il, votre Pierrot est un sorcier ou au moins un diable ; il a pénétré dans le fort, je ne sais par où, et voyez !... Quant à Monsieur votre oncle et à sa famille... — En ce moment, un grand noir sortit de derrière une sucrerie enflammée, emportant un vieillard qui

322-336 Voy. p. n5.

(Kl o-~,

> ( 1 ( »

" f3

>2G

[711

criait et se débattait dans ses bras. Le vieillard était mon oncle, le noir était Pierrot. Perfide, lui criai-je!... je dirigeai un pistolet vers lui; un esclave se jeta au-devant de la balle, et tomba mort. Pierrot se retourna, et me parut proférer quelques paroles, puis il se perdit dans les touffes de cannes embrasées. Un instant après, un chien énorme passa à sa suite tenant dans sa gueule un berceau que je reconnus pour celui du dernier fils de mon oncle. Ce chien était Rask; transporté de rage, je déchargeai sur lui mon second pistolet; mais je le manquai.

(La suite au prochain numéro).

[Victor HVGo.]

325

33o

335

INSTITUT ROYAL DE FRANCE

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

DES QUATRE ACADÉMIES

(24 avril 1820).

Au temps où nous vivons, la séance de l'Académie n'est plus la nouvelle du jour; on ne s'arrache plus ses programmes, mais on lit avec avidité le bulletin des pairs ou l'ordre du jour des députés; Delille et Thomas verraient leurs vers et leur prose oubliés sous un rapport de M. Saulnier ou une motion de M. Manuel. Le baron de Grimm aurait. aujourd'hui, bien d'autres sujets pour alimenter sa correspondance, et les solennités de l'Académie seraient loin de tenir, dans ses lettres, la place importante qu'elles y remplissent. Je vais plus loin, et la gravité des circonstances actuelles rend mon assertion vraisemblable : je doute que le baron allemand s'occupât même beaucoup des séances de la Société Philotechnique, et, qu'au milieu

V. Hugo n'a rien retenu — et n'avait rien à retenir de ce compte rendu.

5 o

5

[72]

des intérêts politiques qui nous absorbent, il daignât apprendre à l'Europe que M. de la Chabaus- sière récite encore des fables, ou que M. Bouilly fait encore des contes. En vérité, si ce dégoût des lettres continue, je crois qu'avant deux ans, il sera impossible de se tirer de l'obscurité, en suivant la carrière littéraire, eût-on même autant de talent que M. Carrion de Nisas le dithyrambique.

Cependant il faut convenir que, cette fois, la séance des quatre Académies avait attiré une assemblée, sinon très nombreuse, du moins choisie et brillante, bien qu'il n'y eût, pour ranimer l'intérêt et éveiller l'attention, ni discours de réception, ni distribution de prix.

M. Laya, directeur de l'Académie française, présidait la séance. Il l'a ouverte par un discours plein de vues sages sur le danger des innovations en littérature. M. Biot (de 1 l'Académie des Sciences) qui lui a succédé, a lu un mémoire fort intéressant sur les causes et la nature de l'aurore boréale. Ce système, conçu en partie d'après les observations de M. Dalton et les propres expériences de M. Biot, aux îles Shetland, en 1817, explique, d'une manière ingénieuse, un phénomène sur lequel on ne connaissait guère que la théorie toute poétique de Mairan. Le système de M. Biot, assez spécieux pour tenir les savants en respect, aura toujours un grand mérite, celui d'empêcher qu'on n'en fasse d'autres de longtemps. Cette observation, que nous empruntons à IvI. Biot lui-même, parlant de Mairan, a fait sourire toute l'assemblée.

L? Ermitage de Candou, fragment du Brahma Pourana, poème sanskrit, a paru plaire à l'audi-

20

2S

34)

35

40

45

[7.

toire. Je regrette que l'organe peu élevé du lecteur (M. de Chézy, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) me prive de rendre un compte plus détaillé de cette traduction et des considérations préliminaires.

Le secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, M. Quatremère de Quincy, a lu ensuite un morceau, extrait de sa Théorie générale de F imitation dans les Beaux-Arts. Cette dissertation, où le public a applaudi des rapprochements spirituels et des idées fines, avait le défaut d'être un peu longue.

Enfin, les lectures ont été très agréablement terminées par une traduction, en vers, de divers fragments des poètes comiques grecs, qui fait partie de la Philosophie des Poètes, ouvrage auquel travaille M. le comte François de Neufchâteau. Ces morceaux, qui datent tous d'époques fort reculées, prouvent que la gaîté est de tous les temps comme les ridicules. L'un d'eux, comme l'observe M. de Neufchâteau, dans ses savantes remarques, a servi évidemment de type à la fameuse satire de l'flamme, On a entr'autres vivement applaudi quatre vers pour et contre 1 le mariage qui, ainsi que le prouve encore le traducteur, sont peut- être les premiers qui aient été récités sur un théâtre; ils finissent ainsi :

On a tort d'épouser et de n'épouser pas:

Ces différents passages, traduits avec une grâce et une facilité que l'auditoire a su apprécier, ont été parfaitement lus par M. Picard. La santé de

5o

55

60

65

70

75

174]

Ivl. le comte François de Neufchâteau ne lui permettait pas d'assister à cette séance. On y a remarqué M. le duc de Richelieu, M. le comte Ferrand, l'ambassadeur persan et une foule de personnages distingués.

M. [V. HUGo.]

80

SPECTACLES

SECOND THÉÂTRE;-FRANÇAIS

CONRADIN ET FRÉDÉRIC

Tragédie en cinq actes,

PAR M. LIADIÈRES.

[Frédéric, duc d'Autriche, ami et cousin de Conradin de Souabe, qu'il croit mort comme le bruit en est répandu, tandis que Conradin partage la même erreur à son égard, est, sous le nom de Roger, à la cour de Charles d'Anjou, usurpateur de Sicile, à qui il a deux fois sauvé la vie, dont il a commandé les armées, et dont il aime en secret la fille, recherchée par Philippe de Castille. Cependant Conradin reparaît dans l'Italie, prend Rome, chasse le pape, marche sur Naples, et, en vrai roi légitime, dément le bruit de sa mort par le bruit de ses victoires. Frédéric, à cette nouvelle, tourmenté par un fatal amour, se trouble et s'épouvante .de lui-même :

Jadis à ce récit, j'éusse expiré de joie.

Quelques phrases seulement ont été conservées dans Litté- rature, et Philosophie mêlées, Entre crochets, les parties de l'article sacrifiées.

5

10 i5

Les troupes royales sont aux portes. Le comte [71 d'Anjou, instruit de l'amour de Roger pour Constance, et irrité des retardements de Philippe, qui sait son danger, et dont la flotte reste en vue des côtes, promet (on ne sait trop pourquoi, puisqu'il ignore le véritable nom de Roger) la princesse à Frédéric, s'il veut prendre le commandement de ses soldats :

Juste ciel ! quel espoir vient déchirer mon cœur ! s'écrie le duc; et en effet la main de Constance est le prix de s'on triomphe sur Conradin. Il balance : mais cette horrible hésitation cesse bientôt : le prince de Castille débarque avec ses guerriers: Frédéric, qui ne se connaît plus vole au combat et enlève le trône à son ami lorsqu'il ne veut qu'arracher son amante à un rival. Il y a beaucoup d'art dans l'enchaînement de ces motifs : si Frédéric était devenu odieux, le lien tragique était rompu et la pièce tombait ; il y a peut-être eu plus de mérite à éviter avec bonheur un tel écueil, qu'il n'y a de talent dans tout le reste de la tragédie : nous insistons là-dessus. Cependant Conradin vaincu est fait prisonnier; mais on le croit en fuite, et l'habit d'un soldat le cache dans la foule des captifs. Le victorieux et désolé Roger se présente au milieu d'eux :

Est-ce toi, Frédéric? — Conradin, est-ce toi?

Cette reconnaissance est brusquée: il y avait lâ matière à une belle scène. Charles survient, qui

20

25

3o

35

40

promet leur grâce aux prisonniers, si l'un d'eux révèle la retraite de Conradin. Roger frémit : le fils de Conrad veut parler, un des captifs arrête son imprudente générosité; mais de nouvelles menaces du comte d'Anjou irritent Conradin; il éclate, et le tyran punirait de mort les fières paroles de ce soldat, si Frédéric alarmé ne réclamait sa grâce. Oblservons en passant que cette scène, qui n'est qu'ébauchée, pourrait être magnifique. Le dialogue nous en semble manqué : le comte d'Anjou et le roi de Sicile ne devaient point deviser par couplets de quatre ou six vers : il fallait ici des tours vifs, des phrases courtes, des mots énergiques, des vers fortement contrastés, enfin un discours pressant et coupé. Corneille a laissé des modèles de ce genre de dialogue, — Le duc d'Au- triche; désespéré de sa victoire, se décide à fuir avec Conradin, mais ses projets sont découverts. Charles, à qui il dévoile alors son nom, le fait plonger dans un cachot, et offre à Conradin la vie au prix de l'abdication; le jeune roi répond avec hauteur :

CHARLES

Respecte mon pouvoir.

CONRADIN

Respecte ma misère :

L'orgueil m'est bien permis au palais de mon père !

Ce dernier vers est peut-être le plus beau de toute la pièce. Cependant le comte menace Conradin de la mort de Frédéric. Le fils de Conrad, pour sau-

;5 o

>5

( )0 c >5

70

[761

ver son ami, est sur le point de signer l'acte de renonciation, lorsqu'on vient apprendre à Charles que le duc d'Autriche, délivré par le peuple, marche vers le palais pour briser les fers du jeune roi ; celui-ci rejette la plume qui lui est présentée :

Soldats, qu'on me mène à la mort !

Tyran, ta rage est inutile :

Je lègue à Frédéric le sceptre de Sicile.

Il sort en effet pour mourir : Charles triomphe des révoltés; et Frédéric, frappé par un traître, est apporté sanglant sur la scène. Il maudit le comte d'Anjou.

Tu règnes aujourd'hui par le droit des forfaits.

Alors il lui prédit les Vêpres de Sicile, dit adieu à Constance, et meurt.

De tes crimes, tyran, voilà les dignes fruits : Constance, oubliez-moi... Conradin, je te suis.

Ce plan, comme on voit, blesse souvent l'histoire et non moins souvent la vraisemblance; mais comme cette invraisemblance n'existe que dans la nature même des concessions que l'auteur s'est faites, et non dans la marche de l'action ou l'enchaînement des scènes, l'intérêt n'en est pas détruit.] Les défauts de cette tragédie ont cela d'in-

94-107 Développement conservé dans Littéral, et Philos, mêlées, sous la date 1823-1824. Idées au hasard (t. II, p. 99). Quelques variantes.

94-95 Quand les défauts d'une tragédie ont cela <4p particulier, qu'il faut —

75

80

8b

90

77'

génieux, qu'il faut pour en être choqué avoir lu l'histoire et connaître les règles; le grand nombre des spectateurs s'en aperçoit peu, parce qu'il ne sait que sentir; aussi le grand nombre juge-t-il toujours bien. Et, en effet, pourquoi trouver si mauvais qu'un auteur tragique viole quelquefois l'histoire? Si la licence n'est pas poussée trop loin, que m'importe la vérité historique, pourvu que la vérité morale soit observée ? Voulez-vous donc que l'on dise de l'histoire ce qu'on a dit de la poétique d'Aristote : elle Jaitjaii'e de bien mauvaises tragédies? Soyez peintre fidèle de la nature et des caractères et non copiste servile de l'histoire. [A la vérité, l'événement que M. Liadières a mis en scène, était assez tragique par lui-même pour se passer des nombreuses altérations que lui a fait subir l'auteur, que sous ce rapport le succès peut seul faire excuser; si sa pièce n'était point intéressante, on ne lui pardonnerait pas d'avoir gâté un beau sujet.

Il est dans cette tragédie une singularité remarquable. M. Liadières, qui a su imaginer des situations théâtrales, ne paraît point avoir pu les déve lopper; ses belles scènes ne sont pour la plupart qu'indiquées, on les applaudit avant de les entendre, on est déconcerté après les avoir entendues, comme s'il y avait dans le cœur des spectateurs quelque chose de plus que dans le sien, comme si l'auteur communiquait plus d'émotion qu'il n'en

101 si cette licence — 107 de l'histoire. Sur la scène, j'aime mieux l'homme vrai que le fait vrai.

î< 95

)( 100 c 1 o5 i 110

1 ib

J 120

[781

éprouve]. En un mot, il invente des ressorts dramatiques et semble manquer de vigueur pour les. faire jouer, semblable à cet artisan grec qui n'eut pas la force de tendre l'arc qu'il avait forgé.

[L'ouvrage brille plutôt parla succession rapide et naturelle des incidents, par le mouvement des scènes, que par les caractères. Les deux principaux, celui de Conradin et surtout celui de Frédéric, sont, il est vrai, bien conçus et habilement tracés; il n'en est pas de même de Charles d'Anjou ; ce personnage est terne et pâle auprès du portrait que nous en a laissé l'histoire; on prétend que l'auteur a agi ainsi par esprit national... Où diantre l'esprit national va-t-il se nicher? Quant à nous, nous ignorons si le cruel frère de Saint Louis doit son air de bonhomie à M. Liadières ou à la physionomie pacifique d'Eric-Bernard; mais [nous avouons qu'au milieu même de ses fureurs, nous avons été tentés de croire que Charles d'Anjou, s'il perdait son trône usurpé, serait tyran à se faire, comme le bon Denys, maître d'école à Co- rynthe,

Avant qu'on jouât la pièce, le titre semblait faire craindre qu'il n'y eût dans l'action division d'intérêt entre deux personnages principaux, défaut qui frappe de mort toute composition dramatique. L'auteur a évité cet inconvénient, en donnant en

124-127 Littérature et Philosophie mêlées. Théâtre III (t. I,

P- 95).

124-126 Il y a des poètes qui inventent des ressorts dramatiques, et ne savent pas ou ne peuvent pas les faire jouer, semblables à cet artisan grec —

125

130 i35

140

145

150

quelque sorte le premier rôle à Frédéric : il semble seulement qu'il aurait été plus naturel de choisir Conradin.

Quant au style, nous en dirons peu de chose.

On applaudit ces vers sur les papes dans la bouche du comte d'Anjou :

De la pourpre des rois ces prêtres revêtus

Pour être détrônés, ne sont pas abattus;

Tel est sur les mortels leur redoutable empire,

Que le malheur l'accroît au lieu de le détruire :

La foudre encor s'allume ou s'éteint à leur voix,

Et du fond des cachots ils font trembler les rois.

Une certaine portion du parterre admire leur couleur philosophique. Nous les croyons bien tournés. Nous en dirons autant des suivants, que prononce Conradin captif en entrant en scène' :

Sans doute au sein des fêtes,

Rome célèbre encor mes nouvelles conquêtes; Peut-être en ce moment un peuple, ivre d'amour. Par ses vœux abusés, croit hâter mon retour,

Et portant à mes pieds sa joie et ses hommages, D'un précoce laurier couronne mes images.

Ces vers, qui n'ont rien de fort extraordinaire, joints aux précédents et à quelques autres encore àssez clairsemés, sont peut-être ce que la tragédie nouvelle offre de plus remarquable en fait de

i. Citant à peu près de mémoire, nous croyons devoir prévenir le lecteur contre les inexactitudes que nous pourrions commettre dans nos citations (C. L ).

)5

<3o r:65 v 70

1. 75

1791

poésie, sauf les réminiscences qui sont fréquentes. La versification de M. Liadières a bien à peu près tout ce qui s'acquiert, savoir : la correction et la clarté; mais elle a bien peu de ces qualités qui ne s'acquièrent pas et qu'il serait dur de désigner ici. Le plan de Conradin, nous le disons avec plaisir, annonce dans M. Liadières un vrai talent tragique, il est malheureux que son style ne promette pas un grand talent poétique. Nous imputerions volontiers les défauts de son ouvrage à l'étude des sciences exactes auxquelles il s'est livré. Ce travail ingrat peut suffire à dessécher l'imagination la plus poétique : en ce cas, nous conseillons à M. Liadières de laisser promptement de côté Eu- clide et Newton, s'il veut continuer à travailler pour la scène, où de beaux succès l'attendent sans doute. S'il persévère dans ses études abstraites, nous souhaitons qu'il devienne aussi bon géomètre et reste meilleur poète que Malebranche.]

II. [V. HUGO.]

180

185

190

195

L80)

REVUE LITTÉRAIRE

MARIE JOBARD

Imitation burlesque, en six actes et en vers

PAR MM. EUGÈNE SCRIBE, DUPIN ET CARMOUCHE.

Le Journal de Paris, dans le compte qu'il a rendu de cette parodie, que notre conscience ne nous permet pas de qualifier de débauche d'esprit a paru singulièrement frappé de deux ou trois calembours qui semblaient en effet dérobés à la petite chronique, et n'a pas manqué de les livrer à l'admiration de ses lecteurs obligés (nous voulons dire son compositeur et son prote).

Nous croyons devoir nous borner aux citations suivantes :

Cependant à Marie on fait quelques reproches,

Vous savez... —Oui, je sais qu'elle a fait des bamboches ; Mais ne faut-il donc rien permettre à la douleur?

Et qui doit s'amuser si ce n'est le malheur?

Ce dernier vers nous semble un excellent trait de parodie. Ceux qui nous ont encore paru dignes

5

io

i5

de remarque sont rares, et ne sauraient guère produire d'effet qu'à la scène, où ils doivent beaucoup au jeu de Mlle Flore, de Lepeintre et d'Odry.

Nous aimons à croire à peu près nulle, la participation de M. Eugène Scribe à un ouvrage presque entièrement dénué d'esprit, de sel et de gaieté.

C. D.

20

TREIZIÈME LIVRAISON

(JUIN 1820.)

POÉSIE

VERS ADRESSÉS A LA PRINCESSE

ULRIQUE DE PRUSSE

Quand l'Amour forma votre corps, Il lui prodigua ses trésors Et se vanta de son ouvrage. Les Muses eurent du dépit, Elles formèrent votre esprit Et s'en vantèrent davantage. Vous êtes depuis ce beau jour, Pour le reste de votre vie, Le sujet de la jalousie Et des Muses et de l'Amour. Comment terminer cette affaire? Qui vous voit croit que les appas Sans l'esprit suffisent pour plaire; Qui vous entend ne pense pas Que la beauté soit nécessaire.

VOLTAIRE.

5

'0

5

[811

ÉLÉGIE SUR LA MORT DE S. A. R.

Mgr LE DUC DE BERRI

Mme la comtesse d'Hautpoul nous adresse, sur le fatal événement du i3 février, une Élégie que la royale famille a honorée du plus bienveillant accueil. Nous regrettons que la grande abondance des matières ne nous permette pas de donner à cette intéressante production toute la place que demanderaient la triste beauté du sujet et le mérite de l'exécution. Nous en extrairons toutefois une partie des passages les plus remarquables.

L'auteur, en prière devant des tombeaux, suppose que 1 plusieurs Français chrétiens et fidèles viennent apporter dans le sanctuaire le tribut de leurs plaintes et de leur douleur. Une femme paraît d'abord :

« Nuit! effroyable nuit! près du lit de douleur

Étaient un père, un frère, une épouse, une soeur : Barbare, de ton roi tu fais couler les larmes!

L'Enfer t'avait prêté ses fureurs et ses armes :

Jouis, nous pleurons tous, jouis, monstre cruel ;

Tu plonges ta patrie en un deuil éternel ;

Nous pleurons sur les maux d'une auguste famille;

Sur vous, du Roi-martyr pieuse et noble fille;

Sur vous, veuve éplorée, et qu'on vit tour à tour Sublime de courage et sublime d'amour...

Publ. intégralement dans le volume : Poésies diverses dédiées au Roi par Mme la comtesse d'Hautpoul. Paris, François Louis, 1822. — Quelques retouches.

5

10 i5

20

[82]

Grand Dieu! sur ce cercueil j'implore ton pouvoir. Jusques en ton courroux un père s'est fait voir :

Tu frappes, tu ravis un Bourbon à la France;

Par un miracle heureux de ta toute-puissance,

Tu ranimes sa vie à son dernier soupir,

Et tu dis : En chrétien un Bourbon doit mourir. Attends, pour te saisir de ton illustre proie,

O mort / qu'à l'univers son âme se déploie :

Attends qu'il ait gravé dans le cœur des Français Un exemple sublime et d'éternels regrets :

Et la mort t'obéit. » Mais à cette pensée,

Mourante, sans couleur, la poitrine oppressée,

D'une fidèle main, d'un cœur religieux

Elle répand l'eau sainte en invoquant les cieux.

Je partageais les maux de cette infortunée.

Une mère parut, d'enfants environnée;

Elle est jeune, elle est belle, et ce groupe innocent Prête à ses doux attraits un charme plus puissant.

De crêpe elle a couvert leur blonde chevelure ;

Son regard maternel les guide, les rassure;

Le plus jeune, effrayé des pompes du trépas,

Avec un faible cri se jette entre ses bras ;

Elle leur dit ces mots : « Enfants, mon espérance, Venez mêler vos pleurs aux larmes de la France; Pénétrez avec moi dans ce séjour de deuil ;

La candeur peut, sans crainte, approcher du cercueil; L'image de la mort n'a rien qui l'épouvante;

Elle offre le bonheur à son âme innocente,

Et l'éternel repos que l'on ne peut troubler.

Le méchant seul, mes fils, en ce lieu doit trembler : Pour vous, ce sont les cieux qu'un tombeau vour rappelle. Voyez, de Saint Louis c'est l'antique chapelle;

Je vous ai lu sa vie, et vous brûliez tous trois

25 Seigneur! Sur ce cercueil — 36 Muette, sans couleur, —

40 Une mère parait — 48 Venez joindre vos pleurs —

25

30

35

40

45

5o

55

[83]

De venger ses revers et de porter la croix :

Des pleurs à mes récits ont baigné vos paupières, Toujours vous invoquez son nom dans vos prières; Au pied de ce cercueil tombez tous à genoux,

C'est encore un Bourbon qui va prier pour nous. »

Je l'écoutais encor, mais l'aspect d'un vieillard

Vers les portes du temple attire mon regard.

A sa suite marchait une troupe soumise :

Il se prosterne, il prie en entrant dans l'église;

Le signe du chrétien s'est croisé sur son cœur.

Les pieux villageois imitent le pasteur;

Ils ont tressé de fleurs une pâle guirlande,

Et sur le lit funèbre en déposent l'offrande.

Cet hommage est sans faste et convient au malheur. Quoi! faut-il tant d'éclat, de parfums, de fraîcheur Pour couronner la mort ! Et sur la froide tombe, N'est-ce donc point assez quand une larme tombe?

« 0 vous, dit le pasteur, Prince, ô noble Berri ! Héritier des vertus de notre bon Henri,

Brave et franc comme lui, vous périssez de même ; Et telle est du Très-Haut la volonté suprême,

Il nous a, dès longtemps, à souffrir condamnés,

Mais il permet la plainte à des infortunés;

Il permet d'invoquer cette ombre magnanime,

Dont le dernier soupir fut un pardon sublime... »

Ces citations, où l'on distingue de très beaux vers, suffisent pour montrer au lecteur combien sont dignes d'estime les sentiments français et le talent poétique de Mm. la comtesse d'Hautpoul.

65 Il marche, environné d'une troupe — 66 et prie, apôtre de l'église; — 67 Le signe des chrétiens — 74 N'est-ce donc pas assez — 81 ce héros magnanime,

60

65

70

75

80

85

PROSE

BLANCHE ET WILHELM

ÉLÉGIE TRADUITE DE L'ALLEMAND

L'hiver retenait les eaux captives et couvrait de neige le vallon, la montagne et la forêt. La louve affamée instruisait au carnage ses petits, à qui son lait ne suffisait déjà plus.

Blanche, cachée tout le jour aux regards de ses compagnes, gagnait, avec l'ombre du soir, la pointe du roc d'où ses yeux avaient suivi au loin le jeune Wilhelm partant pour la guerre.

Wilhelm! reviendras-tu sur la montagne? disait Blanche. Et les vents glacés, emportant ses paroles, ne lui rendaient pour réponse que de vagues mugissements.

Alors Blanche s'en retournait désespérée. Une nuit qu'elle redescendait vers le hameau, une louve vagabonde la saisit, l'entraîne, et Blanche s'écrie sous la dent meurtrière : « C'est moi qu'on ne reverra plus sur la montagne ! »

Un voyageur, devancé par son chien qui le guide sur les traces de l'animal ravisseur, lànce à

5

10 i5

[84]

l'aventure un trait mortel, atteint Blanche, que la louve abandonne aussitôt.

Le chien s'arrête et, par ses hurlements plaintifs, attire vers ce spectacle déplorable son maître, le jeune Wilhelm, qui revenait de la guerre.

Wilhelm ne trouva pas de larmes; il saisit l'instrument de mort, creusa la terre, ensevelit le corps déchiré de son amante, puis, se dirigeant vers la forêt, il y pénétra avec son chien et ne reparut plus.

On sut qu'il y avait borné sa course; car des chasseurs, au retour de leurs jeux, rapportèrent au hameau ses armes chargées de rouille, quelques débris de ses vêtements ensanglantés, et le collier du chien fidèle que Blanche lui avait donné à son départ.

L.-Th. P. [L.-Th. PELICIER].

20

25

3o

35

[85]

LITTÉRATURE FRANÇAISE

L'ORLÉANIDE

POÈME NATIONAL EN VINGT-HUIT CHANTS

PAR M. LEBRUN DE CHARMETTES

(3e article.)

En choisissant la délivrance d'Orléans pour sujet d'une épopée, M. Lebrun de Charmettes avait une grande difficulté à surmonter, difficulté d'autant plus grande qu'elle est dans le sujet même. Il fallait peindre Charles VII digne du peuple qui se dévouait pour lui, et le poète ne devait pas être infidèle aux traditions de l'histoire, souvent bien sévère envers le monarque qui perdait un trône le plus gaîment qu'il fût possible. Sa mollesse, son goût pour les plaisirs, son amour pour la belle Agnès, lui ont été impitoyablement reprochés; mais, en même temps, les historiens n'ont pu s'empêcher de rendre un juste homlmage à ses vertus chevaleresques, à sa bravoure, à sa loyauté. Doué de toutes les brillantes qualités qui charment et attachent la multitude, ses fautes n'ont été causées que par sa fatale passion et, aux yeux des hommes,

5 o

5

[86]

un violent amour suffit pour excuser les crimes mêmes.

Employant avec habileté toutes les ressources que lui laissaient des récits en apparence contradictoires, M. Lebrun a su attirer l'attention de ses lecteurs vers le jeune monarque. Dunois le trouve à Chinon, sans gardes, sans cour, retiré avec sa femme dans un château dont la simplicité eût jadis semblé trop nue au dernier de ses barons ; il songe à mettre d'abord sa famille à l'abri des malheurs qu'il redoute, et veut ensuite aller sur les champs de bataille chercher une mort digne d'un roi français. La proposition que lui fait Dunois de venir combattre au milieu des fidèles Orléanais est acceptée avec enthousiasme; il part aussitôt. Cet empressement, ce courage qui eût mérité un meilleur sort, ce désespoir même préviennent en sa faveur, et l'intérêt s'attache tout à fait à lui, lorsque plus tard, par une ingénieuse conception, M. Lebrun de Charmettes dévoile les secrets sentiments du malheureux monarque. On sait que Jeanne d'Arc eut avec Charles une entrevue dans laquelle, disent les historiens, elle lui rappela un fait qui n'était su que de Dieu et de lui seul. Le mystère qui enveloppe cette conversation laissait un vaste champ à l'imagination du poète. Il suppose que la vierge inspirée redit au roi la prière qu'un jour il a adressée au Dieu, sa dernière espérance :

0 mon Dieu ! s'il est vrai qu'à la maison de France, Qu'au saint roi Charles Six je doive la naissance

Et qu'ainsi, par la loi que j'ai cru maintenir,

Le sceptre justement me doive appartenir,

Entre mes faibles mains, daigne encor le défendre!...

20

25

3o

35

40

45

5o

[871

Mais si je suis, ô Dieu ! né d'un sang adultère, Frappe-moi de ta foudre et me cache à la terre : Épargne à mon pays tant d'horribles combats,

Et donne-lui la paix au prix de mon trépas !

Noble prière, qui fut exàucée. Les enchantements de l'archange déchu empêchent Charles d'entrer dans Orléans ; égaré dans la forêt de Loches, il arrive au château de Sorel, où l'attend As- modée, le démon des voluptés. Épris de la jeune Agnès, il cède à sa passion, et oublie dans les bras d'une maîtresse les Orléanais qu'il devait défendre et les Anglais qu'il allait combattre; mais un arrêt de l'Éternel le punit cruellement de sa faiblesse; il ne partagera point la gloire de la délivrance de la patrie. M. Lebrun trouve encore dans cette défense un moyen de rendre Charles plus intéressant et plus digne des Français. Un chevalier inconnu, revêtu d'une armure noire, combat sous les murs d'Orléans : ses exploits le font remarquer parmi les braves; toujours au milieu des dangers, il contribue puissamment à sauver la cité fidèle, et pour dernière victoire, il tue de sa main le grand Talbot. On devine que cet inconnu n'est autre que Charles VII. Nous avons insisté sur le bonheur avec lequel M. Lebrun de Charmettes a fait ressortir le noble caractère du roi français, parce qu'il nous a semblé que c'était là une condition principale du mérite du poème. En effet, dans ces temps que nous appelons féodaux, alors qu'une ingénieuse distinction n'avait point encore séparé le roi de la patrie (considérée comme le sol), nos braves ancêtres croyaient défendre la patrie en défen-

55

(60

5 65

3 70

75

), #0

dant la légiltimité. Aujourd'hui, il eût peut-être été pénible de les voir se sacrifier pour un monarque indolent et ingrat, et cette foi gardée envers un souverain contempteur de ses devoirs (bien qu'elle n'eût servi qu'à rehausser le mérite des guerriers fidèles au roi qu'il avait plu à Dieu de leur donner), eût laissé un regret dans l'âme du lecteur. Une conduite généreuse semble commander la réciprocité comme le bienfait appelle la reconnaissance. M. Lebrun a donc fort habilement conçu cette partie de son poème, en nous montrant Charles digne de sujets d'autant plus dignes de lui qu'ils peuvent le croire moins digne d'eux.

Revenons à Orléans qui, depuis le retour de Du- nois, a soutenu plusieurs assauts avec une diverse fortune.

Enfin, prête à succomber sous le nombre, l'unique ressource qui reste à cette ville fidèle est d'offrir ses clefs au duc de Bourgogne, prince du sang royal de France, dont le désir de venger son père a fait l'allié des Anglais.

Ici, dans ce moment terrible :pour les Français, s'est encore déployée avec éclat l'imagination du poète. Un oracle rendu dans l'église de Saint-Martin de Tours, a déclaré que la colère de Dieu offensé ne s'apaiserait que lorsque le sang de l'innocent aura coulé. Nous avons eu occasion de parler à nos lecteurs de l'aventure d'Edelmonde et de Lancelot; comme ce tragique épisode sert de nœud à l'action et prépare la révolution opérée par l'arrivée de Jeanne d'Arc, qu'il nous soit permis d'entrer dans quelques détails.

Edelmonde, sœur de Lahire, amante de Fratame,

85 go

95

100 io5

110

Ils

[881

son frère d'armes, sur le faux bruit de la mort de son amant, et pour se sauver des fureurs de Glaci- das, a épousé le généreux Lancelot, chef des Bourguignons. A peine le prêtre a-t-il prononcé les paroles sacrées, qu'on apprend que Fratame est vivant; le malheureux Lancelot, trop délicat pour abuser de ses droits sur Edelmonde, la respecte comme sa sœur. Un glaive nu a séparé les époux la seule fois qu'ils sont entrés dans la couche nuptiale; Edelmonde a depuis suivi le chef des Bourguignons devant Orléans; elle y revoit Fratame qui, pénétré d'admiration pour la noble conduite de Lancelot, rend à Edelmonde tous les serments qu'elle lui a faits : mais Lancelot avait sollicité et obtenu du pape la permission de rompre un hymen qui faisait le malheur de trois personnes, Edelmonde refuse de profiter de la générosité de son époux et de son amant, et annonce qu'elle désire se consacrer à Dieu. Une mutuelle estime a fait deux frères d'armes des deux rivaux, quand Fratame est assassiné par le traître Glacidas. Ces événements sont antérieurs au dix-neuvième chant dont nous allons parler.

Il fait nuit. Edelmonde est réveillée par l'ombre de son amant dont le cadavre longtemps jouet des flots a été enfin jeté sur les bords de la Loire, où il attend qu'une main pieuse lui donne la sépulture. Guidée par cette ombre fugitive, elle arrive auprès du corps de son cher Fratame, et meurt en pressant dans ses bras ce cadavre glacé. Cependant le jour arrive, Lancelot, inquiet de l'absence d'Edel- monde, suit, après l'avoir longtemps cherchée, les empreintes légères que ses pas ont laissées sur la

20 ca5

>3o li 35

40

45

[89]

neige. Il la trouve parmi les roseaux qui bordent le fleuve, et accablé de douleur, il ne veut plus vivre que pour la venger. Il défie Glacidas à un combat singulier. Le jour est fixé. Avant d'aller combattre, le pieux Lancelot vient dans Orléans rendre à Lahire les restes de sa sœur et de son ami. Il assiste à leurs funérailles; et quand la tombe a été refermée sur eux, après avoir fait bénir son épée, il marche au comlbat, plein de confiance dans la justice divine. La mère de Glacidas, l'infâme Arabella, tremblante pour les jours de son fils, fait assassiner Lancelot lorsqu'il est loin des murs d'Orléans. Le sang de l'innocent coule.

Cependant les regards du souverain des mondes, Pénétrant de la nuit les ténébres profondes,

Ont vu le noble preux victime de l'Enfer,

Se débattre dans l'ombre et tomber sous le fer :

Le front resplendissant d'un éclat redoutable,

Dieu se lève; il étend son sceptre formidable;

Tout le ciel ébranlé s'incline avec terreur.

Qui soutiendrait, ô Dieu 1 l'aspect de ta fureur?

Ton fils même, ton fils, essence de toi-même,

Quand il subit pour nous ton jugement suprême,

Dans l'angoisse et l'effroi qui troublèrent son sein, D'une sueur de sang mouilla son front divin.

« La mesure est comblée : un crime affreux s'achève. La voix du sang du juste à mon trône s'élève, Archange des Français, saisis ta lance! et toi,

Ange dont au berceau mon fils reçut la foi ;

Toi, Marguerite aussi, vierge prédestinée;

Allez de ma justice avancer la journée 1

Conduisez vers son roi la fille des pasteurs :

Qu'elle arrache le sceptre à ses fiers oppresseurs...

250

155

160 i65

170 i?5

180

[901

Alors, pendant que les anges reçoivent au séjour des bienheureux l'âme du vertueux Lan- celot, Michaël, Marie et Marguerite, portés dans un char céleste, volent à Domremy. Jeanne d'Arc, déjà rebutée une fois par le sévère Baudricourt, retourne à Vaucouleurs, demande qu'on la conduise vers le roi, triomphe des doutes du vieux guerrier en lui annonçant la journée des Éperons et la défaite des Écossais; alors,

Dans un lieu retiré, par un avis céleste,

Elle quitte l'habit de son sexe modeste.

Un glaive étincelant s'agite à son côté.

Son escorte l'attend. Humble avec dignité,

Au milieu de la foule elle marche en silence,

De son coursier s'approche, et sur son dos s'élance. Baudricourt la contemple; il remet en sa main

Un écrit qu'il adresse au roi son souverain.

« Va, dit-il, le Hasard régit souvent la Terre... »

Il dit : la vierge part. Malheur à l'Angleterre!

Ce chant tout entier est conduit avec beaucoup d'art, et les heureux contrastes, les scènes dramatiques qu'il présente, prouvent assez l'imagination du poète.

Cependant Orléans court les plus grands dangers.

Gladuse, après avoir livré les clefs d'une des portes aux Anglais, est morte désespérée de sa trahison. Les Anglais sont entrés dans la ville; ils ont même pénétré jusqu'au palais de Dunois; le héros est parvenu à les repousser hors des murs; mais tout espoir est perdu. Les ambassadeurs envoyés au duc de Bourgogne sont de retour. Le

<5

10

..5 t'0

.5

o

[911

fier Bedfort, régent d'Angleterre, a refusé de ratifier le traité; il exige qu'Orléans subisse le joug. A cette nouvelle un noble désespoir saisit les habitants, qui se décident à quitter la ville après l'avoir livrée aux flammes; l'arrivée de Jeanne d'Arc fait changer cette courageuse résolution; elle accomplit les ordres de Dieu; après quelques jours de combat, les lignes ennemies sont forcées. Le pavillon aux fleurs de lis remplace sur les tourelles l'étendard des léopards; les Anglais, sans espérance de vaincre, n'opposent plus qu'une légère résistance.

Au sommet d'une tour Suffolck résiste encore : Vernade l'aperçoit, jusques à lui soudain

Une échelle lui livre un périlleux chemin;

Suspendu dans les airs, aux regards de l'armée,

Il monte, environné de flamme et de fumée,

Et l'épée à la main, loin de tous ses rivaux;

De la tour gigantesque aborde les créneaux.

Il allait les franchir : le comte anglais l'arrête.

Blessé deux fois, le sang ruisselle de sa tête;

Son armure est brisée et son pavois fendu;

Par son casque sans timbre il n'est plus défendu;

Mais son glaive fameux dans sa main brille encore, Dont l'éclat éblouit et le tranchant dévore,

Et même sans haubert, sans casque, sans écu,

Tant qu'il garde ce fer, Suffolck n'est pas vaincu. Cependant sans espoir de longtemps se défendre,

A quelque chef illustre il eût voulu se rendre;

De sa gloire jaloux, le héros malheureux,

A cette ombre d'honneur bornait enfin ses vœux. Cherchant en vain des yeux l'un des preux qu'on renomme': « Jeune inconnu, dit-il, parle : es-tu gentilhomme?

— Oui, je le suis », répond l'aventureux guerrier.

215

220

225

230

235

240

245

[92'1

Suffolck reprend soudain : c Mais es-tu chevalier? »

A ces mots, le héros qu'une prise si belle

Couvrirait aujourd'hui d'une gloire immortelle,

Sent dans son jeune cœur tout son honneur mourir :

Il voit vingt chevaliers à la hâte accourir;

Eux seuls recueilleront le prix de son courage ; N'importe : son honneur veut briller sans nuage.

« Sire, dit-il, le ciel ne veut point, je le vois,

Qu'un si beau lot de gloire aujourd'hui soit pour moi : Pauvre, encore inconnu, dans ma douleur profonde, Pour la rançon d'un roi, pour les trésors du monde,

Je ne mentirais pas : on ne m'a point encor

Au pied des saints autels chaussé l'éperon d'or. »

« Ta candeur, dit Suffolck, à ta haute vaillance

Ne dérobera point sa juste récompense,

Ta gloire et mon honneur vont se concilier : Rassure-toi, mon fils, je te fais chevalier. »

Surpris, reconnaissant, plein de trouble et de joie,

Sur la tour dont Suffolck lui livre enfin la voie, Renaud tombe à genoux; son illustre parrain

Le frappe tour à tour du glaive et de la main,

Selon l'usage antique; ensuite il le relève,

L'embrasse, et lui remet son redoutable glaive,

Ce glaive d'un héros cent fois victorieux,

De la cérémonie instrument glorieux.

La prise du général décide la fuite de l'armée et la délivrance d'Orléans qui assure le salut de la France et prépare l'expulsion des Anglais que l'héroïne de Vaucouleurs n'eut pas le bonheur de voir.

Le poète, aidé par l'histoire, a eu peu à inventer dans les derniers chants que nous trouvons encore, comme les précédents, beaucoup trop prolixes. Jaloux de conserver dans son poème jusqu'aux

:50

155

:6o t65

:70

275

280

[93]

moindres détails concernant Jeanne d'Arc, il n'a pas réfléchi qu'il était des particularités peu dignes d'une épopée. Ainsi, dans les septième et huitième chants, il a consacré plusieurs centaines de vers à décrire les premières années de Jeanne, son combat avec une louve furieuse, sa fuite de Domremy, enfin jusqu'à la passion qu'elle inspire au jeune Albert (épisode malheureusement inventé et qui ralentit encore une action dont la marche est déjà bien embarrassée). Si M. Lebrun de Charmettes avait l'intention de faire connaître les premières années de la Pucelle d'Orléans, il pouvait en mettre le récit dans la bouche d'un des personnages, le sire de Polengy par exemple, qui accompagne Jeanne à la cour de Charles VII. Ce moyen lui eût évité de fréquentes et inutiles digressions.

L'Orléanide, telle qu'elle est aujourd'hui, est peut-être un mauvais poème. Que lui faut-il pour devenir une bonne épopée ? Rien que de nombreuses coupures, moins de prosaïsme et surtout moins de mauvais goût.

Le style de ce poème est d'ailleurs assez remarquable pour que nous lui consacrions un dernier article, où, tout en rendant justice au talent de M. Lebrun, nous lui adreslserons quelques critiques sur sa manière d'écrire en vers. Puisse-t-il, par de sages corrections, rendre un jour son poème digne d'occuper un certain rang parmi les épopées du second ordre!

A. [Abel HUGo.]

285

290

295

300

3o5

310

[94]

L'H ERMITE DE LONDRES

ou Observations sur les mœurs et les usages des Anglais au commencement du XIXe siècle,

PAR M. DE JOUY, de l'Académie Française.

Ecce iterum... M. de Jouy, qui, fidèle à son vieux capuchon, nous présente, sous le titre de l'Hermite de Londres, le résultat de ses observations sur les mœurs anglaises. Le premier chapitre est et devait être nécessairement consacré à la description des principaux quartiers de la gigantesque capitale des trois royaumes, et à l'indication des souvenirs illustres qui s'y rattachent. L'auteur, à qui son style facile et léger a, dès longtemps, ouvert l'accès des boudoirs et des bibliothèques de nos Fashionables des deux sexes, ne néglige jamais l'occasion d'y faire pénétrer avec lui la science des dates et des noms historiques que la plupart de ses lecteurs n'iraient sans doute jamais puiser à d'autres sources.

En passant sur la place de Saint-James, M. de Jouy ne se borne pas à remarquer la statue équestre de Guillaume III; il s'arrête devant la maison où naquit, pour vivre près d'un siècle, le lord Ba- thurst, l'ami de Prior, de Howe, de Congrève, de Swift, de Gay, de Pope, d'Addison et de Sterne, et non moins fidèle au culte de Bacchus qu'à celui des lettres et de l'amitié.

« Lord Bathurst, dit M. de Jouy, eut, comme

e 5

0[0

!'u 5

>120

» Fonltenelle, le rare privilège de conserver tous » les agréments de son esprit jusqu'à sa mort. On » rapporte de lui le trait suivant, qui est d'autant » plus remarquable qu'il était alors dans sa quatre- » vingt-neuvième année.

« Son fils, le chancelier Bathurst, trouvant un » soir que l'heure était venue de se retirer, crut » devoir en donner l'exemple, en représentant » l'âge de son père, qu'il craignait d'incommoder; » il ajouta même que rien n'était plus favorable au » maintien de la santé que la régularité dans la » manière de vivre. Lorsqu'il eut quitté la table, » l'aimable Amphytrion dit : Mes bons amis, puis- » que le vieux gentleman est parti, faisons encore » sauter un bouchon. »

La description de la place de Tower-Hill, arrosée du sang de plusieurs gentilshommes écossais, arrêtés après la bataille de Culloden, comme partisans déclarés des Stuarts, se recommande surtout par le récit de la mort des lords Kilmarnock et Balmerino.

Nous en citerons quelques passages.

« Lord Balmerino montra une énergie de carac- » tère et même une tranquillité d'âme qui lui ont » mérité l'admiration de la postérité. Plus grand » que sa mauvaise fortune, sa résolution fut imper- » turbable jusqu'au dernier instant de sa vie. Si » les deux nobles lords étaient mes amis, répondit-il » à ceux qui lui offraient de solliciter sa grâce, ils » ri auraient pas joint mon nom aux leurs dans leurs » suppliques.

« Lord Kilmarnock cria en sortant de la tour :

» Vive le roi Georges! mais fidèle à ses principes,

25

3o

35

40

45

5o

55

[95,

» le lord Balmerino fit, au contraire, retentir le » seul cri qui convînt à la cause pour laquelle il » avait combattu : Vive le roi 1 Jacques! s'écria-t-il. » Pendant qu'il allait à l'échafaud, quelqu'un d'en- » tre le peuple demanda assez haut pour être » entendu, lequel des deux était le lord Balme- » rino : c'est moi, Monsieur, repartit-il ; à votre » service.

« 11 serait difficile de peindre le calme avec le- » quel il quitta sa cravate et sa veste, et son sang- » froid en les posant sur son cercueil. A près avoir » remplacé la dernière par un gilet de flanelle, il » tira son bonnet de nuit de sa poche, le mit » sur sa tête, et dit : Je mourrai comme un Écos- » sais.

« Après s'être mis à genoux dans la position où » il devait être frappé, il fit à haute voix cette » prière : Seigneur, récompense mes amis, pardonne » à mes ennemis, et veuille recevoir mon âme.

« Ayant ensuite posé sa tête sur le billot, il » donna le signal à l'exécuteur. Malheureusement » son héroïque fermeté avait produit sur celui-ci » une impression si-profonde qu'il ne frappa que » d'une main mal assurée; la tête ne tomba qu'au » troisième coup... »

Il y a quelques portraits finement esquissés dans le chapitre qui traite de l'Entrée dans un salon. Mais nous nous permettrons de douter que l'auteur ait été chercher ses modèles à Londres. Il en est de même du chapitre d'Hyde-Park qui semble avoir été écrit au retour de Longchamp, et où l'on voit figurer jusqu'à nos Messieurs Calicots dont les moustaches et les éperons ont été si burlesquement

60

65

70

75

80

85

90

[961

défendus par M. Benjamin Constant, alors qu'il aspirait à entrer, par la voie des patentes, dans la députation de la Seine.

Nous avons lu deux fois l'épisode de l'Inconnu, et, en nous-mêmes, nous avons dit à l'auteur : Hermite! Hermite! 1 vous qui n'avez d'Anglais que le nom, pour trouver de ces misères qui saisissent le cœur, il était inutile de passer le détroit. En promenant vos rêveries près de la demeure du dernier des Condés, vous auriez'pu rencontrer des vétérans non moins à plaindre que l'Inconnu de Busky-Park. Ils ont aussi longtemps que lui porté les armes et comme les portent des Français. Ils n'ont, comme lui, suivi qu'un seul sentier, celui du devoir, de l'honneur : sentier aride, étroit, dont les buissons ont mis leurs vêtements en lambeaux. Demi-nus, frustrés du prix de leur sang, ils ont aussi quelquefois écrit aux ministres et aux gens en place, et, comme votre inconnu, ils attendent encore de tardives réponses. Enfin ils ont, comme lui, heurté le seuil du palais du prince qui les avait guidés dans les combats... Là seulement commence la différence. Le palais s'est ouvert, et les vétérans en sont sortis un moment consolés.

Nous ne cacherons d'ailleurs point à M. de Jouy que nous avons cru reconnaître quelque charlatanisme dans sa sensibilité. Certes, il pouvait ôter ses lunettes pour essuyer ses yeux humides, s'il était vrai qu'ils le fussent, sans en demander la permission à ses lecteurs; et lorsqu'il forme le vœu de voir sa tabatière d'or, convertie en lingot, passer dans la poche de son inconnu, nous osons penser que la circonstance du verre de vin

95

100

105

110

115

120

[97]

bu, des noisettes cassées, du vieux chien couché, le tout au, coin du jeu, loin d'ajouter à la vérité d expression d'un sentiment si naturel, détruit l'illusion et par conséquent l'intérêt, en décelant l'écrivain qui se torture pour faire du Sterne, comme s'il n'y avait que des minuties de cette sorte qui l'eussent frappé dans l'histoire du lieutenant Le- febvre.

Ce n'est pas sans quelque surprise que nous avons trouvé 1 dans l'Hermite de Londres une peinture des mœurs écossaises. Si Walter Scott était gascon, ne pourrait-il pas dire avec le poète de Toulouse à qui l'on annonçait qu'un littérateur, fort peu découragé par le succès de sa Jérusalem délivrée, s'occupait d'une nouvelle traduction du Tasse : « Cet homme aurait tenté de refaire l'univers après le créateur. »

L'officier aux gardes se faisant apporter, pour alléger la fatigue et l'ennui d'une première veillée militaire, une robe de chambre et un violoncelle, des essences et un trictrac, des pantoufles brodées et un chien barbet, est sans contredit une plate caricature dont le modèle ne saurait exister nulle part. L'exagération est évidente, et la plaisanterie trop prolongée. On ne croit point, et l'on rit moins encore. Oh! qu'il était plus véridique, et par cela même bien autrement bouffon, ce chevalier Cadet de Gassicourt, pharmacien voyageur à la suite des armées françaises en Autriche et en Moravie, qui semble n'avoir publié la relation de sa campagne que pour dénoncer au mépris public, avec une mâle indignation, les officiers de l'état-major du prince de Neuchâtel, convaincus, pour la plupart,

ia5

)1. 3o

&35

1 bl40

M 45

: 150 155

[981

d'avoir poussé le raffinement du luxe et de la mollesse jusqu'à emporter en campagne des éponges et des brosses à dents!

Au total, le nouvel ouvrage de M. de Jouy n'est nullement indigne de la plume de l'Her- mite de la Chaussée d'Antin, où le plus grand nombre des chapitres de l'Hermite de Londres pourraient prendre place, sans que la différence des localités s'y fît sentir. C'en est à la fois l'éloge et la critique. Il y aurait trop de mécompte à chercher dans ce livre tout ce que son titre promet. Bornons-nous à y reconnaître, à défaut d'observations neuves et profondes sur les mœurs anglaises en particulier, la facilité à saisir le ridicule, le 1 talent de narration, la correction et l'élégance de style, qu'on sera toujours sûr de trouver dans les productions de M. de Jouy, tant qu'il aura le bon esprit d'en bannir la politique.

L. T. [Tézenas DE MONBRISON.]

160 i65

170

[99]

MÉLANGES

BUG-JARGAL

(Extrait d'un ouvrage inédit intitulé :

Les Contes sous la tente.) — Suite.

Cependant l'incendie continuait ses ravages; les noirs, dont la fumée nous empêchait de distinguer le nombre, paraissaient s'être retirés : nous fûmes forcés de retourner au Cap.

Je fus agréablement surpris d'y retrouver la famille de mon oncle, qui devait son salut à l'escorte qu'un nègre lui avait donnée au milieu du carnage. Mon oncle seul, et son plus jeune fils, manquaient : je ne doutai pas que Pierrot ne les eût sacrifiés à sa vengeance. Je me ressouvins de mille circonstances dont le mystère me semblait expliqué, et j'oubliai totalement ma promesse.

On fortifia le Cap à la hâte. — L'insurrection faisait des progrès effrayants; les nègres de Port-

Voy. la note de la p. 33.

13-8 1. Voy. p. 121-125.

5

10

au-Prince commençaient à s'agiter; Biassou commandait ceux du Limbé, du Dondon et de l'Acul; Jean-François s'était fait proclamer généralissime des révoltés de la plaine de Maribarou; Bouckmant, célèbre depuis par sa fin tragique, parcourait avec ses brigands les bords de la Limonade; et enfin les bandes du Morne-Rouge avaient reconnu pour chef un nègre nommé Bug-Jargal.

Le caractère de ce dernier, si l'on en croyait les relations, contrastait d'une manière singulière avec la férocité des autres. Tandis que Bouckmant et Biassou inventaient mille genres de mort pour les prisonniers qui tombaient entre leurs mains, Bug- Jargal s'empressait de leur fournir les moyens de quitter l'île. Les premiers contractaient des marchés avec les lanches espagnoles qui croisaient autour des côtes pour les laisser s'enrichir des dépouilles des malheureux qu'ils forçaient à fuir; Bug-Jargal coula à fond plusieurs de ces corsaires. M. Colas de Maigné et huit autres colons distingués furent détachés par ses ordres de la roue où Bouckmant les avait fait lier. — On citait de lui mille autres traits de générosité qu'il serait trop long de vous rapporter.

Je n'entendais plus parler de Pierrot. — Les rebelles, commandés par Biassou, continuaient d'inquiéter le Cap ; le gouverneur résolut de les repousser dans l'intérieur de l'île. Les milices de l'Acul, du Limbé, d'Ouanaminte, et de Maribarou, réunies au régiment du Cap et aux redoutables compagnies jaune et rouge, constituaient notre armée active. Les milices du Dondon et du Quartier- Dauphin, renforcées d'un corps de volontaires,

l5

20\*

25

3o

35

40

4b

[1001

,,ous les ordres du négociant Poncignon, formaient la garnison de la ville. Le général voulut d'abord se délivrer de Bug-Jargal, dont la diversion l'alarmait; il envoya contre lui les milices d'Ouanaminte et un bataillon du Cap. Ce corps rentra deux jours après complètement battu. Le général s'obstina à vouloir vaincre Bug-Jargal; il fit repartir le même corps avec un renfort de cinquante dragons jaunes et de quatre cents miliciens de Maribarou. Cette seconde armée fut encore plus maltraitée que la première. Thadée, qui était de cette expédition, en conçut un violent dépit, et me jura à son tour qu'il s'en vengerait sur Bug- Jargal.

Une larme roula dans les yeux de Delmar; il croisa 1 les bras sur sa poitrine et parut, durant quelques minutes, plongé dans une rêverie douloureuse; enfin il reprit :

La nouvelle arriva que Bug-Jargal avait quitté le Morne-Rouge, et dirigeait sa troupe par les montagnes pour se joindre à Biassou. — Le général sauta de joie : Nous les tenons, dit-il en se frottant les mains! — Le lendemain, l'armée coloniale était à une lieue en avant du Cap; les insurgés, à notre approche, abandonnèrent précipitamment Port-Margot et le fort Galifet. Toutes les bandes se replièrent vers les montagnes. — Le général était triomphant. Nous poursuivîmes notre marche. Chacun de nous, en passant dans des plaines arides et désolées, cherchait à saluer encore d'un triste regard le lieu où étaient ses champs, ses habitations, ses richesses. Souvent il n'en pouvait reconnaître la place. — Je vous ferai grâce

5o

55

60

65

70

75

80

[1011

des réflexions. — Le soir du troisième jour, nous entrâmes dans les gorges de la Grande-Rivière. — L'on estimait que les noirs étaient à vingt lieues dans les montagnes. Nous assîmes notre camp sur un mornet qui paraissait leur avoir servi au même usage, à la manière dont il était dépouillé. Cette position n'était pas heureuse : il est vrai que nous étions tranquilles. Le mornet était dominé de tous côtés par des rochers à pic, couverts d'épaisses forêts. La Grande-Rivière coulait derrière le camp; resserrée entre deux côtes, elle était dans cet endroit étroite et profonde. Ses bords, brusquement inclinés, se hérissaient de touffes de buissons impénétrables à la vue. Souvent même son cours était caché par des guirlandes de lianes qui, s'accrochant aux branches des érables à fleurs rouges semés parmi les buissons, mariaient leurs jets d'une rive à l'autre, et se croisant de mille manières, formaient sur le fleuve de larges tentes de verdure. L'œil qui les contemplait du haut des roches voisines, croyait voir des prairies humides encore de rosée. Un bruit sourd ou quelquefois une 1 sarcelle sauvage, perçant tout à coup ce rideau fleuri, décelaient seuls la présence de l'eau. — Le soleil cessa bientôt de dorer la cime aiguë des monts lointains de la Treille. — Peu à peu l'ombre s'étendit sur le camp, et le silence ne fut plus troublé que par les cris de la grue et les pas mesurés des sentinelles. — Tout à coup le redoutable chant d'Oua-Nassé se fit entendre sur nos têtes; les palmiers et les cèdres qui couronnaient

81.313. Voy. p. 127-140.

85

90

95

100

105

110

1102]

les rocs s'embrasèrent, et les clartés livides de l'incendie nous montrèrent sur les sommets voisins de nombreuses bandes de mulâtres dont le teint cuivré paraissait rouge à la lueur des flammes. — C'étaient ceux de Biassou. — Le danger était imminent. Les chefs s'éveillant en sursaut, coururent rassembler leurs soldats, la trompette sonna l'alarme, nos lignes se formèrent en tumulte, et les noirs, au lieu de profiter du désordre où nous étions, immobiles, nous regardaient, en chantant Oua-Nassé. — Un noir gigantesque parut seul sur le pic le plus élevé au-dessus de la Grande-Rivière; une plume couleur de feu flottait sur son front; une hache était dans sa main droite, un drapeau rouge dans sa gauche. — Je reconnus Pierrot : si une carabine se fût trouvée à ma portée, la rage m'aurait peut-être fait commettre une lâcheté. — Le noir répéta le refrain d'Oua-Nassé, planta son drapeau sur le pic, lança sa hache au milieu de nous, et s'engloutit dans les flots du fleuve. — Un regret s'éleva en moi; car je crus qu'il ne mourrait plus de ma main. — Alors les noirs commencèrent à rouler sur nos colonnes d'énormes quartiers de rochers; une grêle de balles et de flèches tomba sur le mornet. Nos soldats, furieux de ne pouvoir atteindre les assaillants, expiraient en désespérés, écrasés par les rochers ou percés de flèches. Une horrible confusion régnait dans l'armée. Soudain un bruit affreux parut sortir du milieu de la Grande-Rivière; une scène extraordinaire s'y passait. — Les dragons-jaunes, extrêmement maltraités par les 1 masses que les mulâtres poussaient du haut

5

10

'25

3o

: 35

140

[103]

des montagnes, avaient conçu l'idée de se réfugier, pour y échapper, sous les voûtes flexibles de lianes dont le fleuve était couvert. Thadée avait le premier mis en avant ce moyen, d'ailleurs ingénieux...

— Vous êtes bien bon, mon capitaine...

Il y avait plus d'un quart d'heure que le sergent Thadée, le bras droit en écharpe, s'était glissé, sans être vu de personne, dans un coin de la tente, où ses gestes avaient seuls exprimé la part qu'il prenait aux récits de son maître, jusqu'au moment ou, ne croyant pas que le respect lui permît de laisser passer un éloge aussi direct sans en remercier le capitaine, il balbutia d'un ton confus : Vous êtes bien bon, mon capitaine.

Un éclat de rire général s'éleva. — Delmar se retourna et lui cria d'un ton sévère :

Comment! vous ici, Thadée!... Et votre bras?... A ce langage si nouveau pour lui, les traits du vieux soldat se rembrunirent ; il chancela et leva la tête en arrière, comme pour arrêter les larmes qui roulaient dans ses yeux.

Je ne croyais pas, dit-il enfin à voix basse, je n'aurais jamais cru que mon capitaine manquât de respect à son vieux sergent jusqu'à lui dire vous.

Delmar se leva précipitamment.

Pardonne, mon vieil ami, pardonne, cria-t-il. Je ne sais ce que j'ai dit. — Tiens, Thad., me pardonnes-tu? •••'

Les larmes jaillirent des yeux du sergent, malgré lui.

Voilà la troisième fois, balbutia-t-il, mais celles-ci sont de joie. -... 11

145 i5o i55

160 i65

170

175

La paix était faite. — Un court silence s'ensuivit.

Mais, dis-moi, Thadée. demanda le capitaine doucement, pourquoi as-tu quitté l'ambulance pour venir ici ?

— C'est que, avec votre permission, Monsieur.., j'étais 1 venu pour vous demander, mon capitaine, s'il faudrait mettre demain la housse galonnée à votre cheval de bataille.

Henri se mit à rire. — Vous auriez mieux fait, Thadée, de demander au chirurgien-major s'il faudrait mettre demain deux onces de charpie sur votre bras malade.

Ou de vous informer, reprit Philibert, si vous pourriez boire un peu de vin pour vous rafraîchir. — En attendant, voici de l'eau-de-vie qui ne peut que vous faire du bien : goûtez-en, mon brave sergent.

Thadée s'avança, fit une révérence respectueuse, s'excusa de prendre le verre de la main gauche, et le vida à la santé de la compagnie. Il s'anima.

— Vous en étiez, mon capitaine, au moment, au moment où... Eh bien, oui! ce fut moi qui proposai d'entrer sous les lianes pour empêcher des chrétiens d'être tués par des pierres. Notre officier, qui, ne sachant pas nager, craignait de se noyer, et cela était bien naturel, s'y opposait de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'il vit, avec votre permission, Monsieur, un gros caillou, qui manqua de l'écraser, tomber sur la rivière, sans pouvoir s'y enfoncer, à cause des herbes. — On me proposa donc de se rendre à mon avis, à condition que j'essaierais le premier de l'exécuter. Je vais; je descends

o

5 o

5 o oS o

[1041

le long du bord, je saute sous le berceau en me tenant aux branches d'en haut, et, dites, mon capitaine, je me sens tirer par la jambe : je me débats. — Je crie au secours. — Je reçois plusieurs coups de sabre. — Et voilà tous les dragons, qui étaient des diables, qui se précipitent pêle-mêle sous les lianes. — C'étaient les noirs du Morne- Rouge, qui s'étaient cachés là, sans qu'on s'en doutât, probablement pour nous tomber sur le dos, comme un sac trop chargé, le moment d'après. — Cela n'aurait pas été un bon moment pour pêcher. — On se battait, on jurait, on criait. — Étant tout nus, ils étaient plus alertes que nous; mais nos coups portaient mieux que les leurs. — Nous nagions d'un bras, et nous nous battions de l'autre, comme cela se pratique toujours dans ce cas-là. — Ceux qui ne savaient pas nager, dites, mon capitaine, se suspendaient d'une main aux lianes, et les noirs les tiraient par les jambes. — Au milieu du tumulte, je vis un grand nègre qui se défendait comme un Belzébuth contre huit ou dix de mes camarades; je nageai là, et je reconnus Pierrot, autrement dit Bug... Mais cela ne doit se découvrir qu'après, n'est-ce pas, Monsieur? Je reconnus Pierrot. — Depuis la prise du fort, nous étions brouillés ensemble; je le saisis à la gorge; il allait se délivrer de moi d'un coup de poignard, quand il me regarda, et se rendit au lieu de me tuer. — Ce qui fut très malheureux, mon capitaine, car s'il ne s'était pas rendu... Enfin, bref! sitôt que les nègres le virent pris, ils sautèrent sur nous pour le délivrer. — Si bien que les milices allaient aussi entrer dans l'eau pour nous secourir, quand

215

220

225

230

230

235

1105j

Pierrot, voyant sans doute que les nègres allaient tous être massacrés, dit quelques mots d'un vrai grimoire, puisqu'il les mit tous en fuite. Ils plongèrent et disparurent en un clin d'oeil. — Cette bataille sous l'eau aurait eu quelque chose d'agréable, si je n'y avais pas perdu un doigt et mouillé dix cartouches, et si... pauvre homme! mais cela était écrit, mon capitaine. — Et le sergent, après avoir respectueusement appuyé le revers de sa main gauche sur la grenade de son bonnet de police, l'éleva vers le ciel d'un air inspiré.

Delmar paraissait violemment agité.

Oui, dit-il, oui, tu as raison, mon vieux Thadée, cette nuit-là fut une nuit fatale.

Il serait tombé dans une profonde rêverie, si l'assemblée ne l'eût vivement pressé de continuer. Il poursuivit :

Tandis que la scène que Thadée vient de décrire

Thadée triomphant vint se placer derrière le capitaine.

Tandis que la scène que Thadée vient de décrire se 1 passait derrière le mornet, j'étais parvenu, avec quelques-uns des miens, à grimper, de broussaille en broussaille, sur un pic nommé le Pic du Paon, de niveau avec les positions des noirs. Le chemin une fois frayé, le sommet fut bientôt couvert de milices; nous commençâmes une vive fusillade. — Les nègres, moins bien armés que nous, ne purent nous riposter aussi chaudement; ils se mirent à se décourager : nous redoublâmes d'acharnement, et bientôt les rocs les plus voisins furent évacués par les rebelles, qui

040

- 45

)è!50

C255

;260

■"265

270

[1061

cependant eurent d'abord soin de faire rouler les cadavres de leurs morts sur le reste de l'armée, encore rangé sur le mornet. A l'aide de plusieurs troncs de palmiers que nous abattîmes et liâmes ensemble, nous passâmes sur les pics abandonnés, et une partie de l'armée se trouva ainsi avantageusement postée. Cet aspect ébranla le courage des insurgés. — Notre feu se soutenait. — Des clameurs lamentables, auxquelles se mêlait le nom de Bug-Jargal, retentirent soudain dans l'armée de Biassou. Une grande épouvante s'y manifesta. — Plusieurs noirs du Morne-Rouge parurent sur le roc où flottait le drapeau écarlate; ils se prosternèrent, enlevèrent l'étendard, et se précipitèrent avec lui dans les gouffres de la Grande-Rivière. — Cela signifiait clairement que leur chef était mort ou pris. — Notre audace s'en accrut à un tel point, que je résolus de chasser à l'arme blanche les rebelles des rochers qu'ils couvraient encore. Je fis jeter un pont de troncs d'arbres entre notre pic et le roc le plus voisin. — Je m'élançai le premier au milieu des nègres. — Les miens allaient me suivre, quand l'un des rebelles, d'un coup de hache, fit voler le pont en éclats. Les débris tombèrent dans l'abîme, en battant les rocs avec un bruit épouvantable. — Je tournai la tête : en ce moment, je me sentis saisir par six ou sept noirs qui me désarmèrent. — Je me débattais comme un lion; ils me lièrent avec des cordes d'écorce, sans s'inquiéter des balles que mes gens faisaient pleuvoir autour d'eux. — Mon désespoir ne fut adouci que par les cris de victoire, que j'entendis pousser autour de moi un moment après; je vis bientôt les

27b

280

285

290

295

300

[1071

noirs et les mulâtres gravir pêle-mêle les sommets les plus escarpés, en jetant des clameurs de détresse. Mes gardiens les imitèrent; le plus vigoureux d'entre eux me chargea sur ses épaules, et m'emporta vers les forêts, en sautant de roche en roche avec l'agilité d'un chamois. La lueur des flammes cessa bientôt de le guider; la faible lumière de la lune lui suffit. Il se mit seulement à marcher avec moins de rapidité.

(La suite au prochain numéro).

[VICTOR HUGO.]

ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX

(3 MAI l820).

L'Académie des Jeux Floraux a célébré, le 3 mai 1820, la Fête des Fleurs, avec la solennité ordinaire.

Voici la liste des ouvrages couronnés :

Le Siècle de Louis XIV, ode, par M. Dieulafoi, a obtenu une amaranthe d'or, réservée.

Une autre amaranthe d'or, réservée, a été adjugée à l'ode de M. Victor-Marie Hugo, intitulée : Moïse sur le Nil.

L'épître sur le Suicide, par M. Charles de Saint-

Maurice, a obtenu un souci d'argent, réservé.

Le lis d'argent, qui est le prix du sonnet ou de l'hymne à la Vierge, a été remporté par Mœ\* Tastu, auteur de l'hymne intitulé : La Veille de Noël.

Cette dernière fleur est la seule qui ait été adjugée comme prix de l'année : les autres prix de l'année ont été réservés.

L'Académie a, tous les ans, cinq fleurs à distribuer 1 comme prix de l'année; savoir : l'amaran- the, la violette, le souci, le lis et l'églantine.

L'amaranthe d'or vaut quatre cent francs. Il n'y a que les odes qui concourent pour cette fleur.

La violette d'argent vaut deux cents cinquante francs. Elle est destinée à un poème qui n'excède pas deux ou trois cents vers, à une épître, ou à un discours en vers.

Le souci d'argent, qui vaut deux cents francs,

5

10 i5

20

25

ti<M

est le prix de l'églogue ou de l'idylle, et de l'élégie.

Le lis d'argent, qui vaut soixante francs, est destiné à un sonnet en l'honneur de la Vierge, ou à un hymne sur le même sujet. C'est le seul prix de poésie pour lequel les auteurs ne soient pas libres de traiter un sujet à leur choix.

L'Églantine d'or vaut quatre cents cinquante francs. C'est le prix du discours, dont l'Académie donne toujours le sujet.

Pour sujet de discours, en 1821, l'Académie propose de nouveau la question suivante : Qîiels sont les caractères distinctifs de la littérature à laquelle on a donné le nom de romantique, et quelles ressources pourrait-elle offrir à la littérature classique ?

Afin d'attirer de plus en plus l'attention des écrivains sur cette question intéressante, l'Académie a délibéré que la valeur ordinaire du prix serait doublée, et l'a portée à neuf cents francs.

L'Académie a aussi délibéré qu'outre le prix annuel de l'ode, il serait décerné, l'année prochaine, comme prix extraordinaire, une amaranthe d'or à l'auteur de la meilleure Ode à la mémoire de M. de Malesherbes.

Enfin, l'Académie aura, de plus, à distribuer, pour la même année, comme prix réservés des concours précédents, deux amaranthes, une violette, un souci, trois lis et quatre 1 églantines. Ainsi, un ouvrage qui, après avoir été distingué dans le concours, ne parviendrait pas néanmoins à remporter le prix de l'année, pourra recevoir, suivant son mérite, ou un prix réservé du même

c3o

-35

40

\* 45 ï 5o

55

60

(1091

genre, ou une fleur réservée d'un genre inférieul.

Le concours sera ouvert jusqu'au i5 février 1821, inclusivement.

Les auteurs feront remettre, par une personne domiciliée à Toulouse, trois exemplaires de chaque ouvrage à M. Pinaud, conseiller à la Cour royale, secrétaire perpétuel de l'Académie, qui en fournira un récépissé. Ces trois exemplaires sont nécessaires pour le premier examen, qui se fait à la fois et séparément dans trois bureaux. Il est inutile d'y joindre un billet cacheté contenant le nom de l'auteur. Chaque exemplaire sera désigné non seulement par le titre de l'ouvrage, mais encore par une devise, que le secrétaire perpétuel inscrira sur son registre, ainsi que le nom et la demeure du correspondant de l'auteur.

Les fonctionnaires publics de Toulouse se font un plaisir de remettre au secrétariat de l'Académie les ouvrages qui leur sont adressés, francs de port, par leurs collègues des autres villes.

Tout ouvrage qui attaquerait la religion ou le gouvernement, qui blesserait les mœurs ou les bienséances, est rejeté du concours. L'Académie exclut aussi les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations, ceux qui seraient écrits en style marotique ou sur un ton burlesque, satirique et familier, ceux qu'on aurait déjà présentés aux Jeux Floraux ou à d'autres Académies, et ceux qui auraient été précédemment publiés. Enfin, le prix ne serait pas délivré à l'auteur qui l'aurait obtenu, s'il le réclamait sous un nom supposé, ou s'il publiait son ouvrage avant la séance solennelle. (Extrait du Programme.)

65

70

75

80

85

90

Nous extrairons de l'ode de M. Dieulafoi, les' strophes suivantes, remarquables, à la fois, par le double mérite de la pensée et de la versification.

Je reconnais tes traits perfides,

Esprit de révolte et d'orgueil ;

Ta voix sème les parricides,

Ton trône est un vaste cercueil ;

C'est toi, novateur sanguinaire,

Qui d'un bonheur imaginaire

Éblouissant de faux esprits,

Nous imposais dans ta démence

Les nœuds fraternels de Mézence,

L'affreux niveau de Busiris.

Source de gloire et de prodiges,

Foyer de vaillance et d'honneur,

Beau siècle, par quels vains prestiges

Croit-on rabaisser ta grandeur?

Et c'est toi, lumière des âges,

C'est toi que d'impuissants nuages

Voudraient obscurcir aujourd'hui !

Ainsi, dans son jaloux délire,

Le faible Titan veut détruire

Les vastes cieux fermés pour lui.

Déjà les nobles sentiments et le talent de M. Dieulafoi avaient obtenu, l'année dernière, un honorable succès : l'Académie des Jeux Floraux avait couronné son Épître à un Athée, dont S. A. R. Madame a bien voulu depuis accepter la dédicace.

Couronné, l'année précédente, par la Société des Arts et des Lettres d'Arras, pour une ode sur la

5 o

"5

C()

, r5

'1'"20

1,~ 25

[HOI

délivrance de cette ville par Turenne, M. Charles de Saint-Maurice a obtenu, cette année, à Toulouse, un souci d'argent. Nous citerons les vers suivants de son Épître sur le Suicide :

Vois l'homme à son berceau : gémissant et plaintif, Dans le cercle des maux il est déjà captif;

Victime dévouée aux peines, aux alarmes,

Ouvrant les yeux au jour pour répandre des larmes,

Il s'élève, il grandit pour des tourments nouveaux ;

Sa vie est un combat, tous ses jours sont des maux. Juge à quel prix le Ciel t'a donné l'existence,

Et dans tous ses décrets bénis la Providence :

N'accuse plus du Ciel l'immuable rigueur

Contemple l'univers et pardonne au malheur.

Partout sur les mortels pèse la même chaîne : L'homme sait la porter, l'esclave seul la traine.

Enfin, M. F. Durand, jeune poète de Marseille, déjà couronné, en 18ig, par l'Académie de cette ville, a envoyé aux concours des Jeux Floraux, une ode, le Génie, qui n'a point obtenu de prix, mais que l'Académie a jugée digne d'une mention particulière.

Cette pièce, qui annonce du talent, contient plusieurs strophes vraiment remarquables; nous nous contenterons de citer la dernière et la première.

Du haut de ce trône invisible

Dont il posa les fondements,

Dieu voit au loin d'un front paisible

Flotter les destins inconstants.

Rien n'a devancé son empire ;

Ame de tout ce qui respire,

Seul il remplit l'immensité.

i3o

135

140

145

150

155

[titi

Les siècles pressés l'environnent;

Des milliers de cieux le couronnent,

Et son âge est l'éternité.

Génie, ah! si ma voix naissante

Osa célébrer ton pouvoir,

Donne-moi la palme brillante

Que tu promis à mon espoir.

C'est toi qui m'ouvris la barrière ;

Par toi j'ai vu dans la carrière

Voler mon char audacieux;

Et dans ma course vagabonde

Franchissant les bornes du monde,

J'ai fini mes chants dans les cieux.

Nous désirons qu'aux prochains concours de l'Académie, M. Durand justifie les espérances que ses premiers essais font concevoir aux amis des lettres.

L'Hymne à la Vierge, de M"" Tastu, respire une douce mélancolie. On y retrouve cette grâce qui répand tant de charme sur les ouvrages de nos muses modernes.

Par la pompe de ses concours et la sagesse de ses jugements, l'Académie des Jeux Floraux, qui donne, à la fois, aux jeunes talents, d'utiles encouragements et des conseils salutaires, se montre digne du titre de seconde Académie de France et de plus ancien corps littéraire de l'Europe.

J. [ABEL HUGO.]

Ï<

14

1

15

D

5

[112]

REVUE LITTÉRAIRE

BUDGET DE LA LITTÉRATURE

POUR L'AN 1819,

avec solde d'une partie de l'arriéré,

SATIRE ANONYME.

Le mal qu'on dit d'autrui, disait Boileau, ne produit que du mat; vers sans doute très vrai, appliqué à quelques écrivains privilégiés, mais dont nous contestons la vérité à l'égard du commun des satiriques, pour lesquels le métier de médire, loin d'être fatal, n'est souvent rien moins qu'un mauvais métier. Témoin notre anonyme, qui, bien que libéral, jusqu'à la prodigalité, d'injures et de calomnies, a eu l'adresse, du moins nous aimons à le croire, de se faire beaucoup d'amis et pas un ennemi.

Et quelles haines pouvait amonceler sur sa tête l'auteur du Budget de la Littérature? Il ne prétend pas à coup sûr à l'honneur d'encourir l'inimitié des auteurs qu'il a si 1 généreusement sacrifiés : si le mépris est le premier sentiment qu'inspire une diatribe, la reconnaissance est le second qu'elle fait naître, et celui-ci reste quand

5

10 i5

1113)

l'autre s'est effacé. Notre Juvénal anonyme peut donc, de ce côté, rester parfaitement tranquille. S'il avait quelque chose à craindre, ce serait tout au plus de la part de quelques écrivains mieux traités, qui, irrités d'une injuste préférence, pourraient bien lui demander compte de, ses admirations; mais, heureusement pour lui, la louange la plus plate n'a jamais fâché personne.

L'auteur paraît s'être proposé dans sa satire de peser toutes les réputations et d'évaluer toutes les gloires littéraires du jour. Ses jugements sont pour la plupart si ridicules, ils annoncent tant d'ineptie et de présomption, que nous ne nous donnerons pas la peine de les réfuter. Nous en citerons seulement quelques-uns pour offrir aux lecteurs un ,échantillon de son esprit et 4Se son style. M. Aignan sera le premier que nous exhumerons : les vers, qui ont trait à cet académicien, ont le mérite, rare chez notre anonyme, de frapper juste. Le traducteur d'Homère, cité devant Apollon, lui fait l'aveu naïf d'une de ses faiblesses, et se confesse, avec une humilité toute chrétienne, de n'avoir pas toujours religieusement observé le septième commandement :

Moi, j'ai traduit Homère en vers pompeux et riches, J'empruntai pour chacun au plus deux hémistiches; J'envahis l'Institut par ce sublime effort ;

Vainement en gémit l'ombre de Rochefort.

Voulez-vous savoir maintenant quel est le régénérateur de la prose française, le coryphée des écrivains modernes? Lisez :

20

25

30

35

40

45

Un jeune auteur, son Cromwell à la main,

Cultive avec succès et défend ce terrain ;

Aux sources d'Hélicon ses armes sont trempées;

Les palmes qu'il obtint ne sont pas usurpées.

C'est ce qu'on appelle complimenter Varron après sa défaite :

Le modèle idéal des prosateurs demandait un pendant, M. d'Avrigny était là; car autant que chacun a pu juger son style,

Il est élégant, noble, et de la bonne école.

De pareils éloges sont comme le pavé officieux de l'ours du bon La Fontaine; ils tuent leur homme. Je .ne sais si M, Delavigne sera content des vers suivants :

C'est là qu'un jeune auteur, dans ses nobles élans, Plein d'esprit et de verve, et de défauts brillants,

Fait retentir sans cesse à l'oreille attendrie,

Les mots de liberté, de gloire et de patrie.

Ainsi l'auteur porte en ligne de compte sur son budget, comme des valeurs de bon aloi, tous ces mots solennels où, nous autres ultrà, ne voyons depuis longtemps qu'un tribut payé à la niaiserie libérale.

Le jeu de mots n'a point paru indigne de cette satire. Toutefois, l'auteur aurait dû sentir que, même en parlant de l'auteur des Femmes politiques, on doit se renfermer dans les bornes de la bienséance. Que penser d'un satirique, qui critique

0

5

(tO r 'S

1 70

75

[1141

jusqu'à des défauts corporels, croit avoir éclipsé Bobèche, lorsqu'il a dit d'un auteur :

Fuyons : en trébuchant je le vois s'approcher ;

Eh quoi ! de son esprit se sert-il pour marcher ?

L'auteur de pareils vers nous parait plutôt digne de pitié que de blâme; vainement veut-on s'irriter de la bizarrerie au moins indécente de ses jugements littéraires, on se sent forcé, comme malgré soi, de les lui pardonner, peut-être à cause de leur naïveté. Le moyen en effet d'en vouloir à un homme qui fait le bien et le mal toujours par hasard et 1 jamais à son escient, et qui, s'il lui arrive de dire la vérité, le fait tout juste comme maître Jacques, sans le vouloir et sans y penser.

F.

80

85

90

[USj

LES PLAISIRS DE CLICHY,

ou Histoire de la Souscription, etc., avec cette épigraphe : Et victrix resurget.

En exceptant quelques articles extraits des journaux royalistes (et notamment du spirituel Drapeau Blanc) que l'on revoit avec plaisir, malgré les lourdes réfutations des rédacteurs du Recueil, il est impossible de lire deux pages de ce plat ouvrage, attribué à l'auteur du Conservateur déchiré. On rit de pitié à la première ligne, on bâille de dégoût à la seconde. Cette compilation est si ridicule, qu'elle en est nauséabonde. Si le libraire a cru faire une bonne spéculation, il s'est grandement trompé, car les acheteurs ne se disputeront probablement pas un livre où les niais mêmes qui ont souscrit rougiront de voir leurs noms. On ne peut mieux qualifier les Plaisirs de Clichy qu'en leur appliquant l'expression de Cailhava : C'est un vrai chaos de bêtises.

U. [V. HUGO.]

e 5

( o

'■ i b

LITHOGRAPHIE MORALE ET POLITIQUE de MM. les membres de la Chambre des Députés, ou Résultat des votes pour et contre la liberté individuelle.

Si vous voulez apprendre que M. Manuel est un Mirabeau, que la fameuse Ode d'Horace commence par Fortis et tenacem, et que M. le marquis de La Fayette est un homme fortis et tenacem; si vous désirez savoir de plus que le nom de M. Aurran de Pterre/eM a de l'analogie avec la loi exceptionnelle; que tous les ultrà portent des chapeaux à trois cornes ressuscités du XV. siècle, etc., etc. 1 ouvrez cette nouvelle brochure. Il est fâcheux que l'idée n'en soit pas neuve, et que le Tarif des consciences, etc., soit là depuis deux ans pour nous apprendre qu'on ne saurait avoir plus de conscience que M. Étienne, ni plus de talent que M. Evariste Dumoulin.

U. [V. HUGo.]

5

10

VARIÉTÉS,

NOUVELLES LITTÉRAIRES, ETC...

La mort de M. le comte Volney laisse une place vacante à l'Académie Française. On nomme déjà, au nombre des candidats au fauteuil, MM. d'Avrigny, Villemain et A. Jay.

M. d'Avrigny, auteur de la tragédie de Jeanne d'Arc, a publié, il y a longtemps, un poème sur le Départ de La Peyrouse, et un recueil de poésies. qu'il appela Nationales à cette époque, mais qu'il serait sans doute bien embarrassé de qualifier aujourd'hui.

M. Villemain, couronné trois fois aux concours de l'Académie Française, est l'auteur de l'Histoire de Cromwell, imprimée l'année dernière.

Enfin M. A. Jay, connu par ses succès académiques, l'est davantage par son ardente coopération à la Minerve, dite jrançaise. Il l'est moins par son Histoire du cardinal de Richelieu.

Si l'Académie avait un choix à faire entre ces trois concurrents, il se fixerait sans doute sur M. Villemain. Mais il n'en sera peut-être pas ainsi; on parle d'une demande qui doit être faite à S. M., de permettre la rentrée, au sein de l'Institut,

5

10 i5

20

de quelques membres expulsés par l'ordonnance de réformation. Alors MM. Garat ou Arnault pourraient bien remplacer, à l'Académie, leur ancien confrère, M. Volney.

M. Volney, dont la réputation littéraire est faite depuis longtemps, laisse pour ouvrages principaux : le Voyage en Syrie, les Ruines de Palmyre, qui faisaient originairement partie du premier ouvrage, et le Catéchisme du citoyen jrançais. Nous nous félicitons que le plan de ce recueil, en nous fournissant l'occasion de rendre hommage au talent littéraire de M. le comte Volney, nous permette de passer sous silence ses opinions politiques et religieuses.

M. Delrieu, auteur d'Artaxerce et de Démé- trius, se met aussi sur les rangs. Il vient même, pour se rappeler au souvenir du public, et, parla, sans doute, à celui de l'Académie, de refaire sa tragédie de Démétrius, que le premier Théâtre Français va représenter sous peu de jours. Un succès auprès du parterre ne nuirait pas à ses prétentions au fauteuil, et nous le lui désirons sincèrement.

M. de Lachabaussière, secrétaire perpétuel de la SociétécPhilotechnique, et M. Fantin-Desodoards, auteur d'une volumineuse Histoire de France, sont également inscrits parmi les candidats. Ils ont déjà commencé leurs visites. On parle aussi de M. Bouvet de Cressé; nous ignorons si M. Butet (de la Sarthe) qui, l'année dernière, obtint une voix, se représentera cette année.

Dans sa séance du 10 avril dernier, l'Académie royale des Sciences a nommé M. Aubert du

25

3o

35

40

45

5o

55

im

Petit-Thouars, pour remplir la place vacante, dans la section de botanique, par la mort de M. le chevalier Palissot de Beauvois. S. M. vient de confirmer le choix de l'Académie.

Dans la séance du 28 avril dernier, l'Académie des Belles-lettres de Caen a décidé qu'une médaille en or, de la valeur de 3oo francs, serait décernée, par elle, à l'auteur 1 du meilleur poème sur la mort funeste de Monseigneur le Duc de Berri.

L'Académie de Dijon avait déjà mis au concours l'éloge de S. A. R.

Le roi de Sardaigne a fait remettre une médaille d'honneur, et une somme égale au prix décerné par l'Institut de France, à MM. Plana et Carlini qui ont, par leurs efforts réunis, donné la meilleure solution d'un problème très important proposé au concours.

Par lettres du 28 avril 1820, M. V.-M. Hugo, que nous nous plaisons à compter au nombre des rédacteurs du Conservateur, a été nommé maître- ès-Jeux Floraux. Cette nomination porte le nombre des maîtres à onze, savoir : MM. G. Martel, doyen de l'Académie, P. L. Carré, Alex. Soumet, tous les trois mainteneurs de l'Académie des Jeux Floraux, et MM. le marquis de Fontanes Pilhes, l'abbé Sicard, le comte Daru, Mm. Ballard née Alby, le comte de Rochegude, Raynouard et V.-M. Hugo, proclamé sous ce titre dans la séance publique du 3 mai.

Nous lisons, dans la 7\* livraison du Salon de 1819, publié par M. C. P. Landon, peintre de S. A. R. Mgr le Duc de Berri, une anecdote tou-

100

165

70

75

80

85

[1181

chante sur ce prince, enlevé sitôt à l'amour des Français, et aux arts qu'il cultivait avec succès et protégeait si efficacement :

« Lorsqu'en 1789, pour se soustraire au massacre dont la famille royale était menacée, les Enfants de France allèrent chercher un asile chez leur auguste aïeul maternel, S. M. le roi de Sar- daigne, leur éducation continua d'être dirigée, sur le même plan et avec le même succès, par leur digne gouverneur, M. le duc de Sérent. Mir le Duc de Berri trouvait dans l'étude du dessin le délassement des études sérieuses. Palmieri, dessinateur célèbre, dont les ouvralges sont répandus dans les premiers cabinets de l'Europe, eut l'honneur de lui donner des leçons. Pendant son séjour à Turin, le jeune prince, alors dans sa treizième année, copia au lavis un tableau capital de Philippe Wouwermaens, de la galerie du roi de Sardaigne; il en fit don à son gouverneur, et y traça de sa main l'inscription suivante :

Quod, Juvenili adhuc et incertã Ducis Bituricensium manu

Inchoatum,

Virilis! ac solers Palmerii dextera

Perfecit,

Hoc qualecumque munusculum

Grati animi pignus, Amantissimo custodi suo Dux ipse Bituricensium Offerebat.

III nonas Aprilis, anno M. DCC. XCI.

Ce dessin, précieusement conservé dans le cabi-

go

95

100

105

110

115

120

fil

net de M. le duc de Sérent, est un monument fait pour perpétuer de bien chers et bien funestes souvenirs. »

L'Académie royale des Sciences de Munich remet au concours le Tableau historique de la littérature allemande au XVII, siècle. Le prix sera de deux cents ducats; les mémoires seront reçus jusqu'au 20 octobre 1822.

M. le comte de Rocheplatte, maire d'Orléans, vient d'adresser à M. Lebrun de Charmettes, au nom de cette ville, une médaille représentant, d'un côté, le monument élevé, dans son sein, à la libératrice de la France, et au revers, une couronne de chêne et de laurier, avec cette inscription : La ville d'Orléans à M. Lebrun de Charmettes, auteur de l'Histoire de Jeanne d'Arc et de l'Orléanide, 1820.

Un habitant de la Haute-Garonne a écrit au Journal 1 des Deux-Sèvres, pour le prier de publier un projet qu'il a déjà communiqué à plusieurs savants, et par lequel il invite tous les amis des lettres latines à concourir, soit de leur personne, soit de leur bourse, pour fonder une ville où il ne serait permis de parler que la langue de Virgile. Le Journal des Deux-Sèvres applaudit beaucoup à cette pensée, qu'il trouve grande, belle et heureuse; il ajoute qu'il espère que les particuliers, et les gouvernements eux-mêmes, se hâteront de la mettre à exécution. Nous pensons qu'il serait plus urgent de fonder une ville où la langue des Racine et des Massillon serait seule usitée; car la révolution a créé une nouvelle langue française, qui finira par rendre l'autre inintelligible, et nous

!' 125

130

135

140

145

150

f 120]

aurons, un jour, comme les Espagnols, notre ancien et notre nouveau style, tous deux classiques.

On a remarqué que trois de nos jeunes poètes distingués quittaient la France presqu'en même temps. M. Lebrun va parcourir la Grèce, M. de la Martine, attaché à l'ambassade de Naples, part pour l'Italie, où M. Casimir Delavigne compte aussi faire un voyage.

Nous croyons devoir une mention particulière à la librairie de Mm. Huet, rue de Rohan, n\* 21. Son grand magasin de pièces de théâtre, anciennes et modernes, est un des plus complets que nous connaissions, et mérite d'être recommandé aux amateurs de la littérature dramatique.

\*\*\* Les Mémoires de M. de Chateaubriand sur M''le Duc de Berri ont paru. La première édition, tirée à 8.000 exemplaires, a été épuisée en deux jours. La seconde vient d'être mise en vente. Ce succès n'est pas plus prodigieux que l'ouvrage n'est admirable. Nous rendrons compte, dans notre prochaine livraison, de cette nouvelle production de l'illustre Pair.

155

160

165

170

175

QUATORZIEME LIVRAISON

(JUIN 1820.)

POÉSIE

MOYSE SUR LE NIL

ODE

Couronnée en 1820 par l'Académie des Jeux Floraux.

En ce même temps, la fille de Pharaon vint au fleuve pour se baigner, accompagnée de ses filles, qui marchaient le long du bord de l'eau.

(Ex., .ch. II, v. 5.)

« Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du » Venez : le moissonneur repose en son séjour; [jour;

» La rive est solitaire encore;

» Memphis élève à peine un murmure confus;

» Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,

» N'ont d'autre témoin que l'aurore.

» Au palais de mon père on voit briller les arts; fgards » Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes re-

Recueil des Jeux Floraux, 1820 (texte identique). V. Hugo, dans une lettre à M. Pinaud du 18 avril 1820, avait proposé deux corrections qui n'ont pas été faites (vers 5 : Et nos jeux innocents — vers 46 : éveillent mon amour).

Odes et Poésies diverses de 1822, ode xn : une seule correction (A). — Édition de 1829, livre IV, ode 111 (D). En D, les notes ont été supprimées.

5

[1211

» Qu'un bassin d'or ou de porphyre :

» Ces chants aériens sont mes concerts chéris ;

» Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris

» Le souffle embaumé du zéphyre.

» Venez ; l'onde est si calme et le ciel est si pur !

» Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur

» De vos ceintures transparentes;

» Détachez ma couronne et ces voiles jaloux;

» Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous

» Au sein des vagues murmurantes.

» Hâtons-nous... Mais parmi les brouillards du matin,

» Que vois-je?... Regardez à l'horizon lointain...

» Ne craignez rien, filles timides :

» C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,

» Le tronc d'un vieux palmier, qui, du fond des déserts,

» Vient visiter les Pyramides.

JI Que dis-je? si j'en crois mes regards indécis

» C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis,

M Que pousse une brise légère.

M Mais non : c'est un esquif, où, dans un doux repos,

» J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots

» Comme on dort au sein de sa mère.

JI Il sommeille; et de loin, à voir son lit flottant,

» On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant

» Le nid d'une blanche colombe.

» Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent;

» L'eau le balance, il dort; et le gouffre mouvant

» Semble le bercer dans sa tombe.

» Il s'éveille... Accourez, ô vierges de Memphis!

» Il crie... Ah 1 quelle mère a pu livrer son fils

» Au caprice des flots mobiles?

» Il tend les bras; les eaux grondent de toute part,

» Hélas ! contre la mort il n'a d'autre rempart

» Qu'un berceau de roseaux fragiles.

10 i5

20

25

30

35

40

[1221

» Sauvons-le... C'est peut-être un enfant d'Israël.

» Mon père les proscrit : mon père est bien cruel

» De proscrire ainsi l'innocence.

» Faible enfant! Ses malheurs ont ému mon amour.

» Je veux être sa mère : il me devra le jour,

» S'il ne me doit pas la naissance. »

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,

Alors qu'aux bords du Nil son cortège innocent

Suivait sa course vagabonde ;

Et ces jeunes beautés qu'elle effaçait encor,

Quand la Fille des Rois quittait ses voiles d'or,

Croyaient voir la Fille de l'Onde\*.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.

Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit

La guide en sa marche craintive;

Elle a saisi l'esquif; fière de ce doux poids,

L'orgueil sur son beau front pour la première fois

Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt, divisant l'onde et brisant les roseaux,

Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux

Sur le bord de l'arène humide ;

Et ses sœurs tour à tour au front du nouveau-né, Offrant leur doux sourire à son œil étonné,

Déposaient un baiser timide.

Accours, toi qui de loin, dans un doute cruel,

Suivais des yeux ton fils', sur qui veillait le ciel;

1. Les Egyptiens, comme les Grecs et les Tyriens, croyaient la déesse de la beauté née de l'écume des mers. (C. L.)

2. La Bible dit que la mère de Moïse laissa sa fille au bord du fleuve pour veiller sur le berceau; l'auteur a cru pouvoir supposer, pour rendre l'action plus rapide, que la mère était restée elle-même pour remplir ce triste devoir. (C. L.)

d J- F. j'ai cru pouvoir — A on a cru pouvoir.

t 45

5o

55

~ 60

65 a e

[1231

Viens ici comme une étrangère ;

Ne crains rien : en prenant Moïse entre tes bras, Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas;

Car Iphis n'est pas encor mère.

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant La vierge au roi farouche amenait l'humble enfant

Baigné des larmes maternelles,

On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,

Des Anges, devant Dieu de leurs ailes voilés,

Monter les lyres éternelles.

« Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil ;

» Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil :

» Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.

» Le jour enfin approche où vers les Champs Promis » Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,

» Les tribus, si longtemps captives.

» Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,

» C'est l'élu du Sina, c'est le roi des Fléaux,

» Qu'une vierge sauve de l'onde.

» Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Éternel,

» Fléchissez : un berceau va sauver Israël ;

» Un berceau doit sauver le monde. »

V.-M. HUGO.

74 A. La vierge, orgueil du trône, amenait — 78 A, D Chanter les lyres

70

75

80

85

90

[1241

PROSE

LA MORT DU VENDÉEN

Où vas-tu, jeune pasteur? — A la gloire, bonne vieille. — Tu es bien faible? — Un enfant a suffi pour renverser Goliath. — Tu es sans armes? — Mes aînés n'ont d'abord combattu qu'avec des bâtons. — Dieu te conduise et te ramène! Prends ce chapelet, mon fils, en souvenir de moi.

Alors apparaît sur la colline la fiancée du pasteur. Muette de douleur, elle détache en silence une boucle de ses cheveux, la remet à son ami en lui pressant la main pour la première fois... pour la dernière peut-être.

Attendri, mais non ébranlé, le Breton suivit son chemin en dévorant ses larmes.

0 Vendéen, que ton pas est rapide! — Lui, sans s'arrêter : c'est que je cherche l'ennemi : me suis- tu ? - Hélas! je le voudrais, mais je suis mutilé. — Le Breton s'arrête, et s'incline vers le vieux soldat. — Celui-ci : sois heureux à la guerre, et reçois en gage d'estime cette cocarde qui décorait mon casque à Fontenoi.

Et le pasteur s'éloigne avide de dangers. Il

,- 1 5

> 10 i5

~' 20

[125}

s'égare au milieu des bois. Surpris par la nuit, il erre longtemps dans l'ombre, puis se trouve entouré de plusieurs cavaliers. Leur chef lui demande d'un ton sinistre quel motif lui a fait quitter son village. — Le Breton en était trop glorieux pour le cacher. — Celui qui l'interrogeait était un bleu. — A genoux, lui cria-t-il, ignorant sans doute qu'un Vendéen ne se prosterne que devant la croix.

Je n'étais hier qu'un pauvre pasteur, dit le Breton, aujourd'hui je suis un soldat. Je demande à mourir debout. Et il presse contre son sein le chapelet de la vieille, les cheveux de son amie, la cocarde du vétéran. Puis, les yeux fixés sur ses bourreaux, il fait un vœu pour la patrie et pour le roi, provoque et reçoit le coup mortel.

L. Th. P. [L. Th. PELICIER.]

25

30

35

LITTÉRATURE FRANÇAISE

MÉMOIRES,

LETTRES ET PIÈCES AUTHENTIQUES touchant la Vie et la Mort

de S. A. 'R.... Mir Charles-Ferdinand d'Artois, fils de France, duc de Berri,

PAR M. le Vicomte DE CHATEAUBRIAND.

Il est en Afrique une hydre1 qui s'endort après avoir dévoré sa proie : on lui abandonne une victime, et l'on profite de son engourdissement pour la tuer. Nous avons acheté bien cher le droit d'écraser l'hydre révolutionnaire : 1 mais celle-là ne s'endort pas. Le treize février nous l'a prouvé.

Il faut donc l'attaquer à force ouverte. Il faut anéantir la faction régicide. Sans doute le gouvernement remplira la noble tâche qui lui est aujourd'hui confiée; mais c'est aux royalistes, c'est surtout aux écrivains monarchiques à le seconder. Jeunes ou vieux, obscurs ou célèbres, qu'ils accou-

i. Le Tenné. (C. L.)

Cet article n'a pas été reproduit.

5

10

[126]

rent; on en est aux assassinats, le péril presse; qu'ils se rangent, qu'ils se serrent autour de ce trône que la révolution s'attend tous les jours à voir crouler, parce qu'elle vient de lui donner pour base un tombeau.

Elle a été longtemps à méditer ce crime : le dogme sacré de la légitimité l'embarrassait; la protection céleste, si évidemment étendue sur la maison royale de France, lui semblait inexplicable. Qu'a-t-elle fait? Elle a tranché ce nouveau nœud gordien d'un coup de poignard. La violence et la trahison, voilà tout le secret des succès révolutionnaires.

La France s'est un moment crue perdue. Cependant tout espoir de perpétuité dans la race royale ne lui a pas été enlevé, et elle se rassure chaque jour davantage; car il reste encore dans son sein de ces hommes qui sont des puissances contre les révolutions, et dont le génie peut suffire quelquefois pour arrêter la décomposition des empires. A la tête de ces Français privilégiés, nous aimons à placer M. le vicomte de Chateaubriand. Dans cette époque de stérilité littéraire et de monstruosités politiques, chaque ouvrage du noble pair est un bienfait pour les lettres, et, ce qui est bien plus encore, un service pour la monarchie. On peut lui appliquer ce que Virgile a dit du sage jeté au milieu des agitations populaires :

Iste regit dictis animos et pectora mulcet.

Ce magnifique triomphe est surtout réservé à l'admirable ouvrage qu'il vient de publier sur la

15

20

2b

30

35

40

[tU]

vie et la mort de Mgr le duc de Berri. Ce livre a été une consolation publique : la France entière l'a lu et s'est sentie soulagée, quoiqu'il fût peut- être de nature à rendre sa perte plus amère en lui en faisant mieux connaître toute l'étendue. Cepen-r dant on éprouve tant de plaisir à voir un si beau monument élevé à la royale victime, que l'admiration, inspirée à la fois par le héros et par l'historien, efface presque tout sentiment pénible. M. de Chateaubriand réveille, à la vérité, un bien cruel souvenir; mais ce souvenir a-t-il besoin d'être réveillé? et doit-on se plaindre d'une main qui ne rouvre la blessure que pour verser du baume sur la plaie?

Tel est le pouvoir du génie : l'apparition de ces Mémoires a été un événement entre tous les événements qui nous agitent. Depuis longtemps attendus, ils ont été en un moment enlevés et répandus par toute la France. A la gloire de l'auteur, l'enthousiasme, après les avoir lus, n'a pas été moins grand que l'impatience avant de les lire : l'ouvrage du plus illustre de nos écrivains s'est trouvé encore au-dessus de l'idée qu'on s'en était formée.

Nous voudrions pouvoir louer dignement celui qui a si dignement loué notre infortuné duc de Berri; nous ferions ressortir cette richesse d'imagination, cette profondeur de sentiment, cette variété de style, cette prodigieuse propriété d'expressions, cette facilité, cette harmonie, cette négligence si gracieuse, cette naïveté de génie (si l'on peut s'exprimer ainsi) dans les particularités sur l'enfance et la: vie privée du Prince, et cette

: 45

), 50

: 55 î 60

65

70

75

énergie d'une âme fortement indignée dans les détails sur son exil et sur sa mort. Nous nous plairions, aujourd'hui que M. de Chateaubriand s'est 1 placé si haut dans la sphère littéraire et politique, aujourd'hui que la calomnie même et l'esprit de parti se taisent devant sa gloire sous peine de ridicule, à revenir sur les obstacles que ce grand écrivain a rencontrés en entrant dans la carrière; nous aimerions à triompher pour lui des outrages qu'il a dus à la beauté de son génie et des persécutions que lui a suscitées la noblesse de son caractère : mais l'auteur des Martyrs n'a pas besoin de nos éloges; et si d'ineptes critiques l'ont abreuvé de dégoûts dans ses premiers efforts, il a reçu pour dédommagement l'admiration contemporaine, qui lui répond de celle de la postérité. Nous remplirons donc ces feuillets par de nombreux passages de la production extraordinaire que nous avons sous les yeux : elle a été lue de tout le monde; n'importe! ce sera une occasion de la relire : et qui s'en plaindra? Nous serons forcés de mêler de temps en temps notre prose à ces citations; mais elle servira seulement à joindre les diverses parties de notre extrait, comme l'alliage dans l'or.

Ces Mémoires sont divisés en deux parties : Vie de MIr le duc de Berri hors de France et Vie et Mort de MIr le duc de Berri en France; puis en livres et en chapitres. Ces tlassements mettent beaucoup d'ordre et de clarté dans l'ouvrage. Le début de la première partie est majestueux et rapide : l'auteur retrace en quelques pages l'histoire de plusieurs siècles. Il remonte à l'origine de la maison de Bourbon, et rappelle ses vieux titres à l'amour des Français :

80

85

90

95

100

105

[1281

« Sujets avant d'être rois, les Bourbons moururent pour les Français avant que les Français mourussent pour eux : Pierre de Bourbon fut tué à la journée de Poitiers, Louis de Bourbon à celle d'Azincourt, François de Bourbon à celle de Sainte-Brigide, Antoine de Bourbon au siège de Rouen. Les femmes de cette famille donnèrent de grands monarques à la France en attendant le règne de la lignée masculine : Marguerite de Bourbon, duchesse de Savoie, fut l'aïeule de François I". Lorsque les Bourbons, alliés à plus de huit cents familles militaires, eurent reçu tout ce qu'il y avait d'héroïque dans le sang français, la Providence fit paraître Henri IV et les Condé. »

Puis l'historien raconte la naissance du Prince, son enfance et les premiers malheurs qui le forcèrent à s'exiler avec la famille royale du sol de la patrie.

C'était en 1789. On cacha aux jeunes princes le motif de leur fuite, et le prétexte qu'on leur présenta servit à la colorer aux yeux des malveillants qui agitaient la France.

« Lorsqu'il (M. le duc de Sérent) fut prêt à passer la frontière, il apprit aux princes, toujours enchantés du voyage, le but réel de ce voyage, et la proscription dont ils étaient l'objet; ils jetèrent alors autour d'eux un regard attendri et étonné. Mgr le duc de Berri dit vivement à son gouverneur : « Nous reviendrons. » Malheureux Prince, vous êtes revenu ! »

En 1792, la guerre se déclare; en 1794, on permet au jeune duc de se rendre à l'armée de Coudé.

o

( 5

020

5

! 3o

.35

[129]

Écoutons celui qui peignit les phalanges vendéennes et les combats dans le Bocage :

« A la fin de la monarchie, les gentilshommes français redevinrent ce qu'ils avaient été au commencement de cette monarchie, et tels que les anciennes ordonnances de nos rois nous les représentent : « Nobles hommes à pied, armés d'une tunique, d'une gambière et d'un bassinet. » Ils rajeunirent leur noblesse dans ses sources, c'est-à-dire dans les combats : tout soldat français a ses lettres de noblesse 1 écrites sur sa cartouche. L'armée de Condé, souvent contrainte de se replier avec les grandes armées dont elle subissait les fautes, ne fut jamais défaite. Hors de la portée du canon, elle marchait sans discipline; généraux, officiers, soldats, tous égaux, n'obéissaient presque plus : au feu, elle serrait les rangs, et s'alignait sous le boulet ennemi. Pendant neuf campagnes, elle n'eut pas une nuit de sommeil ; cent mille guerriers dormaient en paix derrière elle. Qu'avaient-ils à craindre? Trois Condés étaient à leurs avant- postes ».

Cependant Louis XVII a rejoint son père et sa mère, Louis XVIII lui a succédé, et Msr le duc de Berri a proclamé le premier le monarque qui devait lui jermer les yeux.

« Ce monarque était attendu à l'armée. Il y vint en effet, n'ayant plus d'asile (comme il le dit lui- même dans son ordre du jour), hors celui de l'honneur. Son arrivée excita une grande joie. A la sollicitation de Nigr le duc de Berri, tous les militai- res retenus en prison ou aux arrêts pour quelques fautes, furent mis en liberté. On étala pour l'en-

140

145 ibo

155

160

165

170

13C

trée du roi, dans son nouveau Louvre, toutes les pompes de l'armée : on fit tirer le canon, battre les tambours et sonner les trompettes; on n'avait pas d'autre musique. On rangea en bataille des soldats à peine vêtus, le visage noirci par la fumée de la poudre, par le soleil et les frimas; on déploya des drapeaux blancs déchirés, percés de boulets, criblés de balles, et semblables à cette oriflamme usée par la gloire que l'on voyait dans le trésor de Saint-Denis.

» Le monarque banni voulut se montrer à son autre armée, à l'armée républicaine qui bordait la rive gauche du Rhin. Il alla aux gardes avancées : des paroles furent échangées entre lui et les postes français. Cette périlleuse 1 conversation établie par le roi avec ses sujets égarés, remplit les républicains d'admiration etd'étonnement.

» Malheureusement la joie causée par la présence du roi fut de courte durée. La grande ombre de la vieille monarchie effrayait les ministres des puissances : Charlemagne, avec sa peau de loutre, et Louis XIV, avec son manteau royal, leur apparaissaient. Un roi de France proscrit, à la tête de quelques exilés, leur semblait menacer le monde. La politique crut revoir un maître, et le força de se retirer. Circonspection inutile : le génie et le temps ont placé le pouvoir dans cette famille de France; sans trône, elle serait encore souveraine, et n'a besoin que de son nom pour régner. »

Ces lignes, et surtout ces dernières réflexions sont admirables; elles ne le cèdent en beauté qu'à la peinture du licenciement de l'armée de Condé, suite fatale de cette même jalousie des souverains

-vi75

180

■ii i85

! I90

195

200

l t3t J,

tout-puissants envers la famille de France, proscrite et abandonnée.

« La paix de l'Allemagne amena la dissolution du corps de Condé. Quand on licencie une armée, elle retourne dans ses foyers ; mais les soldats de l'armée de Condé avaient-ils des foyers? Où les devait guider le bâton qu'on leur permettait à peine de couper dans les bois de l'Allemagne, après avoir déposé le mousquet qu'ils avaient pris pour la défense de leur roi ? Les chasser de leur camp, c'était les condamner à un second exil. Ce camp était devenu pour eux une petite France; ils y avaient transporté leurs pénates, l'épée héréditaire, le drapeau blanc, l'autel de l'honneur. Ils ne pouvaient s'arracher à leur dernière patrie : ceux-ci s'arrêtaient tristement devant les faisceaux d'armes ; ceux-là pleuraient assis sur des canons ; d'autres erraient dans les 1 rues du camp, auxquelles ils avaient donné des noms empruntés de leur cher pays. Quel prix tant de braves gentilshommes recevaient-ils de tant de loyauté ? Leur sang versé pour une cause sacrée, tous les genres de sacrifices faits à leur devoir; rien n'était compté : le résultat de leur vertu était l'abandon et la misère. On leur disputait jusqu'au chétif secours qu'une certaine pudeur ne permettait pas de leur refuser; on les obligeait de montrer leurs blessures à des commissaires étrangers, afin de rabattre quelques deniers sur celles qui ne paraissaient pas trop graves et de faire un petit profit sur le sang de la fidélité. Le cœur navré du coup qui frappait ses compagnons d'infortune, Mgr le duc de Berri surmontait sa douleur pour les con-

ao5

210

215

220

225

230

235

[1321

soler : on le voyait courir de tous côtés, encourageant les uns, embrassant les autres, partageant. avec tous le peu d'argent qui lui restait. Il ordonna de distribuer aux soldats du régiment noble à cheval le produit de la vente des chevaux; mais les escadrons le supplièrent de faire remettre cette somme aux cent vétérans gardes-du-corps placés près du roi à Mittau. Il fallut enfin se séparer. Les frères d'armes se dirent un dernier adieu, et prirent divers chemins sur la terre, sans savoir où ils reposeraient leur tête. Tous allèrent, avant de partir, saluer leur père et leur capitaine, le vieux Condé en cheveux blancs : le patriarche de la gloire donna sa bénédiction à ses enfants, pleura sur sa tribu dispersée, et vit tomber les tentes de son camp avec la douleur d'un homme qui voit s'écrouler les toits paternels. »

Ce tableau, comme celui du passage deMa Loire dans la célèbre Notice sur la Vendée, arrache les larmes : c'est le propre des hommes fortement émus d'émouvoir fortement les autres. Au reste, il n'est pas une page dans cet écrit qui 1 ne décèle dans son auteur l'âme la plus noble et la plus élevée, cette âme passionnée pour tous les genres de gloire qui s'est peinte en ce seul mot : J'aurais voulu vivre avec Périclés et mourir avec Léonidas t .

M. de Chateaubriand suit Mil" le duc de Berri en Allemagne, en Écosse, en Angleterre, et nous raconte les divers plans que S. A. R. adopta successivement pour descendre en France :

i. Itinéraire de Paris à Jérusalem. (C. L.)

'l

- f- 245

'c25 o

c 255 l' 260

>:• 265

[1331

« Une fois Mer le duc de Berri fut prêt à passer en France. Il avait formé le projet de rejoindre avec deux personnes seulement les royalistes de l'intérieur. « Il me suffira, disait-il, de trouver » cinquante braves pour me recevoir. » Au moment de s'embarquer, il écrivit ces mots à M. de Mesnard : « L'entreprise est audacieuse : je suis » bien sûr que cela ne vous arrêtera pas ; mais » songez que vous êtes père. » Ainsi le Prince, qui recherchait pour lui les périls, craignait de les faire partager à ses amis. Cette entreprise n'eut pas lieu, ou du moins elle ne fut exécutée que par un soldat1 qui y perdit la vie. La fortune refusa à Mir le duc de Berri la mort de Charette pour lui réserver celle de Henri IV : elle voulait le traiter en roi. »

On est profondément attendri quand on songe à ce qu'était ce soldat dont le narrateur parle avec tant de dignité et de modestie. Cependant « la barrière d'airain qui fermait la France fut forcée : l'heure de la restauration approchait »; MIr le duc de Berri descendit à Jersey, d'où il écrivit une lettre pleine de grâce et d'amabilité à la veuve du 1 premier capitaine de l'Europe, Mma la maréchale Moreau. Enfin il put revoir la France, et fit son entrée dans Cherbourg.

« Les quais étaient couverts d'une foule immense qui faisait retentir l'air des plus vives acclamations. Le duc de Berri sauta à terre en criant : France! La révolution vient de répondre à ce cri.

» Me le duc de Berri était accompagné des com-

i. Armand de Chateaubriand. (C. L.)

270

275

280

285

290

295

[1341

tes de la Ferronnays, de Nantouillet, de Mesnard et de Clermont-Lodève. Le soir, la ville fut illuminée : Louis XVI avait été reçu dans ce même port créé par lui avec les mêmes témoignages d'allégresse. Pour répondre aux transports de la joie publique, Mgr le duc de Berri fit relâcher six cents conscrits réfractaires et remettre au capitaine de la frégateS des prisonniers de sa nation. C'est ainsi qu'il délivra à Caen d'autres prisonniers français et espagnols : tout devenait libre sur le passage d'un Bourbon.

» Parti de Cherbourg, le Prince s'arrêta quelques instants à Valognes et à Saint-Lô. Il fut complimenté auprès de Bayeux par le préfet du Calvados. Ces villes croyaient revoir le bon connétable qui les fit rentrer autrefois sous l'autorité paternelle du sage Charles V. A Bayeux, un militaire se présente au Prince et lui dit : « Monseigneur me » reconnaît-il? » C'était un soldat de l'armée de Condé. « Si je vous reconnais, répondit vivement » le Prince en s'approchant de lui et écartant ses » cheveux, vous devez avoir au front la cicatrice » d'une blessure que je vous ai vu recevoir à Val- » den. » Honneur au Prince qui lit si bien sur leur front le nom de ses serviteurs!

» Un régiment dont l'esprit n'était pas encore changé passait dans les environs. On conseillait à Mgr le duc de Berri de l'éviter. Ce fut au contraire pour le prince une raison de marcher au-devant de ces troupes. Il se présente aux soldats. « Vous » êtes, leur dit-il, le premier régiment français que

i. L'ElIrolas, qui avait amené le prince. (C. J..)

3t 9 1 l f

\* j. r

l

»?,

:5

10

[135

» je rencontre. Je viens au nom du Roi recevoir » votre serment de fidélité. » Les soldats crient : Vive l'Empereur! « Ce n'est rien, dit le Prince » avec un sang-froid admirable; c'est le reste d'une » vieille habitude. » Il tire son épée et crie : Vive le roi! Les soldats français aiment le courage; ils répètent aussitôt : Vive le Roi!

» Le prince fut reçu à Caen avec des démonstrations de joie extraordinaires. Il assista au spectacle; on lui présenta sur le théâtre, après la pièce, les prisonniers qu'il avait fait mettre en liberté. Ainsi la première fois que Mgr le duc de Berri parut dans nos jeux publics, ce fut pour essuyer les larmes de quelques Français, et la dernière fois, pour y répandre son sang.

» Le Prince rencontra à Lisieux le brave général Bordesoult à la tête de la cavalerie du premier corps de l'armée. A Rouen, il eut encore l'occasion d'admirer les débris de ces vieilles troupes échappées à tant de combats, et qui semblaient plutôt succomber sous le poids des victoires que sous celui des revers. Mgr le duc de Berri s'avançait vers Paris entre deux haies de drapeaux blancs flottant sur les remparts et sur les clochers, aux portes des villes, aux fenêtres des châteaux, des maisons et des chaumières. Partout les rues étaient sablées, les murs ornés de tapisseries, de guirlandes et de fleurs de lis d'or; partout les cloches sonnaient, les canons tiraient, les Te Deum étaient chantés, les cris de Vive le Roi! Vivent les Bourbons! se faisaient entendre. Le Prince, objet de tant d'amour, traversait avec ravissement ces riches campagnes, ce beau pays de France, cette terre

335

340

345

350

355

36o

f«

natale qui lui était plus inconnue que la terre de l'exil. Environné, pressé, porté par la foule, il disait, les larmes d'attendrissement dans les yeux : « Je n'en puis plus; j'en mourrai peut-être; mais je » mourrai de joie. » Est-ce de joie qu'il est mort?

» Un détachement des gardes à cheval attendait Mgr le duc de Berri au delà de Saint-Denis. Hélas! nous l'avons vu dernièrement passer sur ce chemin dans une tout autre pompe! Le corps municipal, les maréchaux et les généraux le complimentèrent à la barrière. Monsieur attendait son fils au château des Tuileries, et le reçut dans ses bras. Tout était nouveau pour le jeune prince : Paris, ses jardins, ses monuments; et parmi tant de Français, cet étranger de notre façon ne connaissait que son père. »

Nous avons cité ce morceau d'une certaine étendue pour montrer avec quel talent le noble vicomte sait donner un intérêt nouveau à des détails anec- dotiques déjà connus, par des saillies inattendues qui raniment l'attention ou des réflexions soudaines qui serrent le cœur. C'est avec le même charme de style qu'est décrite la vie privée du duc de Berri pendant 1814 et le commencement de 1815. Alors arrivent les Cent-jours, peints avec une énergie effrayante :

« Les Cent-jours ne furent qu'une orgie de la fortune. La république et l'empire se trouvèrent en présence; également surpris d'être évoqués, également incapables de revivre. Tous ces hommes de terreur et de conquêtes, si puissants dans les jours qui leur étaient propres, furent étonnés d'être si peu de chose. En vain l'anarchie et le des-

ZJ65 àu370

1375

380

385

390

395

pôtisme 1 s'unirent pour régner : épuisée par ses excès avec le crime, la révolution était devenue stérile.

» La vieille France, qui se retirait, conservait encore ses forces, après douze siècles, tandis que la nouvelle France se trouvait déjà caduque au bout de trente ans. »

Après le 8 juillet, M8' le duc de Berri présida le collège électoral de Lille, et c'est au commencement de l'année suivante que s'ouvrirent les négociations pour son mariage avec la petite-fille du roi des Deux-Siciles. Ici se trouve placée la correspondance des augustes époux, où se peignent dans toute leur pureté ces deux belles âmes, ces deux nobles cœurs si tôt et si cruellement séparés. On lit ces lettres charmantes avec une sorte de plaisir religieux, et ce n'est pas sans une certaine crainte respectueuse que l'on viole, pour ainsi dire, le secret de tant de vertus. Cette publication est un vrai service rendu à la cause royale. Aux siècles antiques, dans les temps de calamités publiques, on déchirait dans les temples le voile qui cachait le sanctuaire, afin que le peuple pût voir de plus près ses dieux.

Nous approchons de la catastrophe; Mgr le duc de Berri, au milieu des douceurs de sa vie privée, se sentait, comme Henri IV, obsédé de tristes pressentiments. Ce chapitre est d'une grande beauté, nous en citerons le passage suivant relatif à ces infâmes lettres anonymes que des brigands, dans le genre de l'infernal Gravier, adressaient au Prince.

« Il existe en France une certaine classe d'hom-

400

405

410

415

420

425

[1371

mes ou d'avortons révolutionnaires qu'on ne saurait définir; c'est, si l'on veut, la bassesse vivante et personnifiée ayant pour âme le crime. Ces hommes, ensevelis dans le mépris sous un gouvernement régulier, étouffent; et pour donner paslsage à la voix de leur conscience, ils ont recours aux lettres anonymes : ces lettres ne sont pour ainsi dire que la copie des pages de ce livre éternel où les forfaits de la pensée sont écrits. De pareilles lettres avaient souvent été adressées à Mgr le duc de Berri : dans les derniers temps, elles s'étaient multipliées, et leur style devenait de plus en plus atroce. Le Prince en était assez frappé, soit qu'il eût des pressentiments secrets, soit qu'il ne pût s'empêcher de reconnaître les symptômes d'une décomposition sociale ».

Il faudrait transcrire en entier le livre II de la seconde partie : Mort et Funérailles du Prince, pour rendre justice égale aux innombrables beautés qu'il renferme. Le défaut d'espace nous contraint de nous borner à quelques fragments que nous prendrons au hasard, car le choix serait trop embarrassant. Les circonstances qui précédèrent l'assassinat sont décrites avec une exactitude qui transporte le lecteur au lieu de la scène. Le moment où se consomma le crime est surtout rendu avec cette énergie de pinceau qui décèle le maître et n'appartient qu'à M. de Chateaubriand :

« Alors un homme, venant du côté de la rue de Richelieu, passe rapidement entre le factionnaire et un valet de pied, qui relevait le marchepied du carrosse. Il heurte ce dernier, se jette sur le Prince au moment où celui-ci, se retournant pour entrer

.6J

A5

.0

15

)0

55

60

[1381

à l'Opéra, disait à MUIO la duchesse de Berri : « Adieu, nous nous reverrons bientôt. » L'assassin, appuyant la main sur l'épaule gauche du Prince, le frappe de la main droite ai^côté droit, un peu au-dessus du sein. M. le comte de Choi- seul, prenant ce misérable pour un homme qui en rencontre un autre en courant, le repousse en lui disant : « Prenez donc garde à ce que vous faites ». Ce qu'il avait fait était fait! »

Le Prince défaillant tombe dans les bras de sa femme; il est transporté dans le salon de sa loge; les gens de l'art sont appelés; ses nobles parents, ses fidèles serviteurs accourent : tous ces détails sont retracés d'une manière déchirante; il semble, à la nouveauté du coloris, qu'on les lit pour la première fois.

« Nuit d'épouvante et de plaisir, s'écrie l'éloquent historien ! nuit de vertus et de crimes ! lorsque le fils de France blessé avait été porté dans le cabinet de sa loge, le spectacle durait encore. D'un côté on entendait les sons de la musique, de l'autre les soupirs du Prince expirant; un rideau séparait les folies du monde de la destruction d'un empire. Le prêtre qui apporta les saintes huiles traversa une troupe de masques. Soldat du Christ, armé pour ainsi dire de Dieu, il emporta d'assaut l'asile dont l'église lui interdisait l'entrée, et vint, le crucifix à la main, délivrer un captif dans la prison de l'ennemi.

» Une autre scène se passait près de là : on interrogeait l'assassin. Il déclarait son nom, s'applaudissait de son crime; il déclarait qu'il avait frappé Mgr le duc de Berri pour tuer en lui toute sa

465

470

475

480

485

490

495

1139)

race ; que si lui, meurtrier, s'était échappé, il serait allé se coucher, et que le lendemain, il eût renouvelé son attentat sur la personne de MIr le duc d'Angoulême. Se coucher! Pour dormir! malheureux 1 votre bienveillante victime avait-elle jamais troublé votre sommeil ? Dans la suite de son interrogatoire, cette brute féroce, sans attachement même sur la terre, a déclaré que Dieu n'était qu'un mot, qu'elle n'avait d'autre regret que de n'avoir pas sacrifié toute la famille royale. Et le Prince expirant, plein de tendresse et d'amour, n'a d'autre regret que de ne pouvoir sauver la vie de son meurtrier; et il n'accuse personne, 1 et sa rigueur ne tombe que sur lui-même. Ce Prince, qui sait que Dieu n'est pas un mot, tremble de comparaître au tribunal suprême ; le martyre lui ouvre les portes du ciel, et il ne se croit pas assez pur pour rejoindre le saint roi et le roi martyr : il ne peut trouver dans son innocence l'assurance que l'assassin trouve dans son crime. Voilà les hommes tels que la révolution les a faits, et tels que la religion les faisait autrefois. »

Plus loin, M. le vicomte de Chateaubriand nous raconte une de ces réflexions amères qui se présentèrent sans doute à son esprit lorsqu'il vint assister à cette mort, qui devait être une si grande désolation pour la monarchie :

« Si dans quelque partie de l'Europe civilisée, on eût demandé à un homme un peu accoutumé aux choses de la vie, ce que faisait à cette heure la famille royale de France, il eût répondu sans doute qu'elle était plongée dans le sommeil au fond de-ses palais, ou q ue, surprise par une révo-

1

\*

45 1

.1

0

.:5

JO e5i

(140 1

lution, elle était entraînée au milieu d'un peuple ému. Non : tout ce peuple dormait sous la garde de son Roi, et le Roi veillait seul avec sa famille! Après tant de scènes produites par la révolution, nul n'aurait imaginé d'aller chercher tous les Bourbons réunis, au lever de l'aube, dans une salle de spectacle déserte, autour du lit de leur dernier fils assassiné. Heureux l'homme ignoré du monde, qui se réveille dans une chaumière, au milieu de ses enfants que ne poursuit point la haine, et dont aucun ne manque aux embrasse- ments paternels ! A quel prix faut-il maintenant acheter les couronnes, et qu'est-ce aujourd'hui qu'un empire ? »

Cependant le neveu de Louis XVI est expiré.

« Chacun s'éloigne en silence comme s'il eût craint de réveiller le 1 fils de France endormi. » Nous regrettons bien vivement que l'espace nous manque pour citer les pages sublimes qui terminent ce chapitre, et où l'auteur résume les mérites de la mort héroïque de ce dernier héritier des Rois. Nous allons transcrire la peinture de la consternation publique; nous avons été partie, quoique bien imperceptible, de ce grand tableau, et nous en sommes fier.

« Fatigué de danses et de joie, Paris était plongé dans le sommeil. A mesure que ses habitants se réveillent, ils apprennent la nouvelle fatale. Le peuple fut instruit d'abord : sorti de sa demeure au lever du jour pour recommencer le cercle de ses misères, le premier malheur qu'il rencontra fut la mort d'un Prince., père des pauvres, soutien des infortunés. On ne peut comparer la consternation

53o

535

540

545

550

555

56o

[141

qui se répandit dans Paris, et de là dans toute la France, qu'à celle que l'on remarqua le jour de l'assassinat du duc d'Enghien ; avec cette différence qu'à la première époque la douleur publique était comprimée. Le corps de Mgr le duc de Berri, porté chez M. le marquis d'Autichamp, gouverneur du Louvre, fut ensuite transféré dans une chapelle ardente sous les murs de la même salle où le corps de Henri IV avait jadis été déposé. C'était aussi dans cette même salle que l'industrie française offrait naguère à l'admiration publique ses chefs-d'œuvre, et c'est là que la révolution venait à son tour étaler un de ses plus brillants ouvrages.

» Plusieurs personnes moururent subitement, en apprenant l'assassinat de Mir le duc de Berri : des prêtres tombèrent à l'autel ; et jusque dans les pays étrangers ces morts surnaturelles se renouvelèrent aux services funèbres du Prince. Les rois pleurèrent sur leurs trônes et se crurent eux- mêmes frappés. De grandes princesses, connues 1 par leur bienfaisance inépuisable, exprimèrent des regrets que l'histoire consacrera.

» Dans Paris, l'affliction du peuple ne se calmait pas : il racontait mille traits de la bonté de Monseigneur; il adressait au ciel des vœux pour lui : une pauvre femme mit en gage sa robe, afin de faire dire une messe pour le repos de l'âme du fils des Rois. La foule ne cessait d'assiéger le Louvre, de prier, de jeter de l'eau bénite sur le cercueil, de se plaindre qu'on eût sitôt recouvert le visage du Prince : elle aurait surtout voulu voir la blessure. L'assassin seul la regarda sans émotion : lorsqu'on

Ô65

"570

: :'75

5 8o

585

590

[142]

le confronta aux restes sanglants de la victime, il ne fit aucune réponse, ni par les yeux, ni par la bouche, au cadavre qui l'interrogeait. L'athée, sachant qu'il allait mourir, espérait dormir en paix avec son crime : le néant est quelque chose à celui pour qui Dieu n'est rien.

» La dépouille mortelle de l'héritier de nos monarques étant portée à Saint-Denis, les classes du peuple les plus pauvres, des hommes et des femmes dans les lambeaux de la misère se mêlèrent au cortège. La confrérie des charbonniers marchait au milieu des officiers et des soldats, ce qui mérita à ces représentants de la douleur populaire l'honneur d'une place marquée aux funérailles. Dans les villages où passa le convoi, les chemins avaient été balayés, les murs des chaumières tapissés de ce que les habitants possédaient de plus précieux. Tout le temps que dura la chapelle ardente à Saint-Denis, on vit accourir des députés des villes et des hameaux voisins, pour rendre hommage au fils de France décédé. L'église était incessamment remplie de paysans et de gens du peuple; des enfants y vinrent avec leur maître; on y vit même de grands criminels : autour de ce cercueil, 1 l'innocence pleurait comme le repentir. Toutes les provinces du royaume exprimèrent leurs regrets dans des adresses. Il n'y avait rien de prévu, rien de préparé, rien de concerté dans ce deuil général, c'était la France entière qui gémissait. »

L'illustre auteur termine son livre, suivant l'usage ancien, par le portrait du prince dont il vient de dire la vie. On peut affirmer hardiment

595

600

60S

610

615

620

625

[1431

qu'aucun écrivain, vieux ou moderne, ne présente dans ce genre rien de supérieur à ce morceau.

« Ici finit l'histoire de la vie et de la mort de Charles-Ferdinand d'Artois, fils de France, duc de Berri : il ne nous reste plus rien à dire de ce prince, si ce n'est quelque chose de sa personne. Il avait la tête grosse comme le chef des Capets; la chevelure mêlée, le front ouvert, le visage coloré, les yeux bleus et à fleur de tête, les lèvres épaisses et vermeilles. Son cou était court; ses épaules un peu élevées, ainsi que dans toutes les grandes races militaires. Sa poitrine, où son cœur battait sans défiance et sans peur, offrait une large place au poignard. Mgr le duc de Berri était de taille moyenne, de même que Louis XIV, car c'est une erreur de croire que Louis XIV était d une haute stature : une cuirasse qui nous reste de lui et les exhumations de Saint-Denis n ont laissé sur ce point aucun doute. Le prince, dont nous venons d'écrire la vie, avait la mine brave, l'air de visage franc et spirituel; sa démarche était vive, son geste prompt, son regard assuré, intelligent et bon, son sourire charmant. Il s'exprimait avec élé. gance dans le commun discours, avec clarté dans les affaires, avec éloquence dans les passions. On retrouvait dans le duc de Berri le prince, le soldat, l'homme qui avait souffert, et l'on se sentait entraîné vers lui par une certaine bonne grâce mêlée de brusquerie, attachée à toute sa personne. » Quant à son caractère, il se trouve peint, par ses actions, à chaque page de cet écrit. MI' le duc de Berri avait passé une vie noble, mais oubliée ; il ne lui a fallu que quelques heures à la fin de sa der-

6)

Ci iO

5

'0

55

160

[1441

nière journée pour acquérir une gloire-'qoe cent triomphes ne lui auraient pas obtenue : récompense à la fois sur la terre et dans le ciel de ses vertus humaines et de ses vertus chrétiennes, le même moment lui a donné l'immortalité et l'éternité. »

L'historien continue :

' « Tirons, au moins, de notre malheur une leçon utile, et qu'elle soit comme la morale de cet écrit.

» Il s'élève derrière nous une génération impatiente de tous les jougs, ennemie de tous les rois; elle rêve la république, et est incapable, par ses mœurs, des vertus républicaines. Elle s'avance; elle nous presse; elle nous pousse; bientôt elle va prendre notre place. Bonaparte l'aurait pu dompter en l'écrasant, en l'envoyant mourir sur les champs de bataille, en présentant à son ardeur le fantôme de la gloire, afin de l'empêcher de poursuivre celui de la liberté; mais nous, nous n'avons que deux choses à opposer aux folies de cette jeunesse : la légitimité escortée de tous ses souvenirs, environnée de la majesté des siècles ; la monarchie représentative assise sur les bases de la grande propriété, défendue par une vigoureuse aristocratie, fortifiée de toutes les puissances morales et religieuses. Quiconque ne voit pas cette vérité, ne voit rien, et court à l'abime : hors de cette vérité, tout est théorie, chimère, illusion. »

Arrêtons-nous ici : car aussi bien il n'y aurait pas de motif pour terminer nos citations. Dans cet écrit, l'homme 1 d'État et l'écrivain brillent avec une égale supériorité, et c'est une chose consolante, dans ce temps de sophismes, que la politique

665

670

675

680

685

690

11451

de M. de Chateaubriand, toute généreuse, soit en même temps si juste et si forte de raison. M. de Chateaubriand parle, pense et écrit avec son âme : voilà pourquoi il n'y a pas dans ses Mémoires une seule ligne qu'un lecteur français voulût retrancher. Pour nous, nous avouerons naïvement qu'après la première émotion causée par cette lecture, nous avons cherché si l'ouvrage ne pourrait pas donner matière à quelques critiques, espérant par là donner même plus de poids à nos éloges. La critique est aisée, et l'art est difficile, a-t-on dit ; nous avons reconnu que cette maxime tant de fois citée était ici en défaut; car si l'art qui a dicté ces Mémoires est certes difficile, il nous est démontré qu'une critique fondée de ce bel ouvrage ne le serait pas moins.

V. [V. HUGO].

<5

""'0

.5

BEAUX-ARTS

SUR LES LITHOGRAPHIES NOUVELLES

L'attentat effroyable du i3 février n'est pas devenu seulement pour nos jeunes poètes une source féconde de douloureuses inspirations; des dessinateurs, connus à la fois par un talent distingué et des sentiments éminemment français, se sont empressés à l'envi de multiplier l'image de S. A. R. Mgr le duc de Berri, soit en retraçant quelques-unes des nobles actions qui ont marqué tant de jours de sa vie, soit en offrant le tableau des derniers moments d'une carrière de peu d'années, mais si pleine de gloire, de malheurs et de bienfaits.

Au premier rang des artistes que les suffrages unanimes ont déjà payés de leurs intéressants travaux, il faut placer M. Vigneron, dont l'ingénieux tableau du Convoi du Pauvre, exposé au dernier salon, a rendu la réputation populaire.

On lui doit une suite de lithographies remarquables par la pureté du trait, la variété des poses, l'expression des figures, et la fidélité avec laquelle sont reproduites les circonstances principales de l'agonie du héros chrétien ; de véritables tableaux enfin où le mérite de l'exécution ne le cède peut- être qu'à celui de la composition.

5

o

;15

20

[ t46 ]

M. Pernot, jeune artiste que recommande déjà à la bienveillance générale son dessin des Fossés de Vincennes et le Tombeau de Bonchamp, a payé son tribut aux mânes du Prince que nous pleurons, avec son talent accoutumé.

Vient ensuite M. Marlet, qui n'a pas été toujours aussi bien inspiré dans le choix de ses sujets. Il a présenté à la douleur publique les portraits de LL. A A. RR. Mgr le duc et Mme la duchesse de Berri. Une touchante composition augmente encore le mérite de ces lithographies, remarquables déjà par la fidélité de la ressemblance; au-dessous de chaque portrait, dans une gloire de nuages est placée une des scènes déchirantes de la vie des deux nobles et infortunés époux, l' Entrevue du Prince avec S. lU., et la Princesse coupant elle-même les beaux cheveux que son Charles avait admirés tant de fois.

Enfin dans une ingénieuse allégorie, M. Joly, artiste du Vaudeville, a retracé tous les droits que Mir le duc de Berri conserve aux regrets des amis des arts. Nous ne parlerons pas des autres lithographies sur le même sujet; nous respectons l'œuvre d'un mauvais peintre, en supposant qu'elle est celle d'un Français désespéré.

Certes il ne fallait rien moins que les heureux efforts de M. Vigneron et de ses dignes émules pour réhabiliter la lithographie, dont, comme de la plupart des inventions modernes, l'usage a été, parmi nous, si voisin de l'abus.

A ce sujet nous croyons pouvoir citer une lettre que nous recevons d'un de nos abonnés. Elle présente, sur cette matière, quelques idées que

25

3o

35

40

45

5o

55

fl4'

nous livrons au jugement de nos lecteurs, persuadés, s'ils en trouvent l'exécution impraticable, qu'ils ne pourront s'empêcher d'y voir du moins le rêve d'un homme de bien :

« Tandis que les partis se font une guerre active par les journaux, dans les cabinets littéraires, ils se livrent de rudes combats sur les quais et les boulevards, au moyen des caricatures : ce qui contribue, avec le cours de la rivière et le thermomètre de Chevalier, à varier prodigieusement les innocents plaisirs des gobe-mouches. Grâce à la lithographie, le crayon est devenu pour nos polémistes une arme aussi prompte et aussi redoutable que la plume. La seule différence, c'est qu'on peut assister gratis aux escarmouches en plein air, et qu'il faut payer pour s'immiscer dans les querelles en champs clos. Les caricatures ont un autre avantage, elles parlent pour ainsi dire à l'instinct, et les journaux ne s'adressent qu'à l'intelligence. Tel musard illettré saisit très bien l'intention de ces grotesques tableaux, et reconnaît de prime abord les personnages de chaque parti qui y figurent. Mais comme il n'est pas toujours versé dans la connaissance des allégories, il s'expose souvent à de cruelles méprises. A force de voir des hommes en soutane armés de poignards et de torches, il s'accoutume à regarder tous les ecclésiastiques comme des assassins ou des incendiaires. Il confond par exemple le moine fanatique avec le curé de sa paroisse qui l'assista dans sa misère, et la nonne sanglante avec la sœur de la charité qui le soigna dans ses maladies.

» La lithographie semblait avoir d'abord pour

5

" 4-0

<'5 jSo

':,:85

i 9°

objet spécial de rappeler à nos souvenirs les prodiges de la valeur française. Pour être grossièrement enluminés, de rouge surtout, ces traits d'héroïsme et d'humanité, si communs parmi nos militaires, n'en sont pas moins admirables. Mais, lorsqu'au lieu de retracer avec fidélité des triomphes si éclatants, l'esprit de faction s'attache, par une feinte pitié pour la valeur malheureuse, à rappeler des désastres qui les ont si cruellement expiés, lorsqu'il prodigue dans ses peintures des soldats à l'air féroce, aux yeux fixes, méditant profondément au milieu des ruines et des cadavres, ou proférant d'horribles serments sur des tombeaux, comment espère-t-il qu'on reconnaisse des soldats français dont les plus cruelles privations, les plus terribles revers n'altérèrent jamais l'heureuse insouciance? N'a-t-on pas bien mieux saisi le caractère national dans ces scènes si habilement retracées par quelques-uns de nos artistes modernes ? L'enrôlement, le départ, la bienvenue, le duel, le bivouac, la cuisine militaire sont de jolis dessins : ils sont vrais surtout. Il reste encore d'autres sujets à traiter. A la place de ces généraux, chamarrés d'or et de croix, et labourant en habits brodés le champ d'Asile et les bords du Texas, ne serait-ce pas un tableau plus vrai et plus consolant à offrir aux regards français que ce soldat à moustache grise dirigeant la charrue d'une main robuste, et, sous des habits grossiers, conservant un air de noble fierté qui trahirait ses anciennes habitudes. La fin de la journée l'appelle au repos; il regagne en chantant son asile; ce n'est plus ce guerrier voyageur habitué à porter dans un sac de

95

100

105

110 n5

120

1148

peau ses biens et ses dieux pénates, à ne voir d'autres foyers que le feu des bivouacs, d'autres toits, que ceux que sa main élevait la nuit et brûlait le jour : c'est un citoyen, un père de famille. Le soir, assis à la porte de sa chaumière, entouré de ses enfants, de ses voisins, il leur raconte à sa manière les mœurs de l'Égypte, de la Castille et du Nord ; il leur dit ses incroyables fatigues et ses nombreux dangers déjà si loin de lui. Il parle, et les figures mobiles de ses auditeurs reproduisent successivement les impressions variées que son langage, tantôt simple, tantôt énergique, mais toujours naturel, fait passer tour-à-tour dans leur âme attentive et charmée.

» Mais la lithographie pourrait ne pas s'attacher à représenter exclusivement des sujets militaires ; je voudrais que la condition civile qui a aussi sa gloire et ses dangers, inspirât également le crayon de nos artistes. N'ont-ils pas de justes droits à notre admiration, ces hommes de toutes les classes qui se précipitent à travers les flammes ou au milieu des ondes, pour leur arracher des victimes? Ne sont-elles pas dignes de tous nos hommages, ces femmes de diverses conditions qui abandonnent les jouissances du luxe ou se privent même quelquefois du nécessaire pour secourir les malheureux ? Pourrions-nous refuser notre reconnaissance à ces fonctionnaires dont la prudence et le sang-froid calment les séditions et assurent le repos public? Voilà des sujets de composition qui plairont à tous les partis et seront de toutes les époques. Que la lithographie se hâte de s'en emparer! Le Gouvernement y trouvera un sûr moyen de

C25

> 3o h35

140

145 i5o

155

(1491

diriger l'esprit national vers les plus nobles spéculations. Chaque belle action, chaque trait de courage et de dévouement pourrait faire le sujet d'un tableau qui serait ensuite lithographié, aux frais de l'Etat, par d'habiles dessinateurs. On en ferait parvenir deux ou trois exemplaires dans chaque chef-lieu de département pour former collection. Une certaine quantité de ces estampes serait distribuée dans la commune où la scène aurait eu lieu, et à la famille du citoyen qui en aurait été le héros. On pourrait en outre établir dans le palais du souverain une galerie où le tableau original resterait exposé : on y placerait aussi les portraits des hommes qui se distingueraient par leur savoir, leurs talents et leur 1 industrie. Cette galerie, qui ne tarderait pas à être richement garnie, pourrait s'ouvrir au public. Ainsi ce que la vertu, le génie et le courage produiraient de plus précieux en France, serait continuellement sous les yeux du monarque : quoi de plus encourageant ! qui n'ambitionnerait la gloire d'obtenir une place dans ce sanctuaire des vertus? Quel est celui qui, déjà auteur d'une belle action dont son Roi resterait toujours témoin, ne brûlerait sans cesse du désir de se surpasser lui-même? Je m'abuse peut- être; mais une pareille institution me semble autant dans l'intérêt de la morale et de l'art, que dans celui de la nation et du gouvernement, et je serai trop récompensé d'en avoir conçu le projet, s'il m'est permis d'espérer qu'il ne sera pas regardé comme inexécutable. » A. M.

160 i65

170

175

180

1.85

[1501

MÉLANGES

BUG-JARGAL

(Extrait d'un ouvrage inédit intitulé :

les Contes sous la tente.) — Suite.

Après avoir traversé des halliers et franchi des torrents, nous arrivâmes dans une vallée située au milieu des montagnes; ce lieu m'était absolument inconnu. — Une grande partie des rebelles s'y était déjà rassemblée ; c'est là qu'était leur camp. — Le noir qui m'avait apporté me délia les pieds et me remit à la garde de quelques-uns de ses camarades qui m'entourèrent. — Le jour commença bientôt à paraître. Le noir revint avec des soldats nègres, assez bien armés, qui s'emparèrent de moi. — Je crus qu'ils me menaient à la mort, et je me préparai à la subir avec courage. Ils me conduisirent vers une grotte éclairée 1 des premiers feux du soleil levant. — Nous entrâmes. — Entre deux haies de soldats mulâtres, j'aperçus un noir assis

Voy. note de la p. 33.

5. Intercale ici les danses et les incantations des négresses Griotes, l'entrée en scène de l'Obi (p. 144-158).

12-52. Voy. p. 158-164.

5

10 i5

[151]

sur un tronc de baobab, couvert d'un tapis de plumes de perroquet. Son costume était bizarre. Une ceinture magnifique, à laquelle pendait une croix de Saint-Louis, servait à retenir un caleçon rayé, de toile grossière, qui formait son seul vêtement. Il portait des bottes grises, un chapeau rond et des épaulettes, dont l'une était d'or et l'autre de laine bleue. Un sabre et des pistolets d'une grande richesse étaient auprès de lui. — Cet homme était d'une taille moyenne; sa figure ignoble offrait un singulier mélange de finesse et de cruauté. — Il me fit approcher, et me considéra quelque temps en silence. Enfin il se mit à ricaner.

— Je suis Biassou, me dit-il.

A ce nom, je frémis intérieurement; mais mon visage resta calme et fier. Je ne répondis rien; il prit un air moqueur.

— Tu me parais un homme de cœur, dit-il en mauvais français ; eh bien ! écoute ce que je vais te dire : Es-tu créole?

— Non, je suis Français.

Mon assurance lui fit froncer le sourcil. II reprit en ricanant :

— Tant mieux, je vois à ton uniforme que tu es officier. Quel âge as-tu ?

— Dix-sept ans.

— Quand les as-tu atteints ?

— Le jour où ton compagnon Léogri fut pendu. La colère contracta ses traits : il se contint.

— Il y a vingt jours que Léogri fut pendu, me dit-il; Français, tu lui diras ce soir, de ma part, que tu as vécu vingt et un jours de plus que lui. En attendant, choisis, ou d'être gardé à vue, ou de

20

2b

3o

35

40

45

me donner ta parole que tu te trouveras ce soir, ici, deux heures avant le coucher 1 du soleil, pour porter mon message à Léogri. — Tu es Français, n'est-ce pas?

Je fus presque reconnaissant de la liberté qu'il ne me laissait que quelques heures encore que par un raffinement de cruauté, pour mieux me faire regretter la vie. Je lui donnai ma parole de faire ce qu'il demandait. Il ordonna de me délier, et de me laisser entièrement libre.

J'errai d'abord dans le camp. — Quoique mes réflexions ne fussent pas gaies, je ne pus m'empê- cher de rire de la sotte vanité des noirs, qui étaient presque tous chargés d'ornements militaires et sacerdotaux, dépouilles de leurs victimes. — Il n'était pas rare de voir un hausse-col sous un rabat ou une épaulette sur une chasuble. — Ils étaient dans une inaction inconnue à nos soldats, même retirés sous leurs tentes; la plupart dormaient au grand soleil, la tête près d'un feu ardent; d'autres, encore pleins de leurs anciennes superstitions, appliquaient, sur leurs plaies récentes, des pierres fétiches enveloppées dans des compresses. Leurs cabronets, chargés de butin et de provisions, étaient leurs seuls retranchements en cas d'attaque. — Tous me regardaient d'un air menaçant.

Dévoué à une mort certaine, je conçus l'idée de monter sur quelque roche élevée, pour essayer de revoir encore les cimes bleuâtres des mornes voi-

64-74. Quelques traits conservés p. 154.

75. Intercale la messe sacrilège célébrée par l'obi, le sermon de Biassou, les opérations de sorcellerie, le massacre des prisonniers, la revue des troupes nègres (p. 167-251).

>5g

55

60

65

70

75

[1521

sins des lieux où j'avais passé mon enfance. — Je sortis du vallon, et je gravis la première montagne qui s'offrit à moi ; bientôt des massifs de verdure me dérobèrent entièrement la vue du camp. Je m'assis, et mille idées pénibles se succédèrent tumultueusement dans mon esprit. Je ressemblais au voyageur qui, entraîné par une pente irrésistible vers le précipice qui doit l'engloutir, jette encore un dernier regard sur les champs qu'il a parcourus et ceux qu'il espérait parcourir.

Henri sourit, mais n'osa interrompre Delmar par son épiphonème ordinaire.

Une mort, sans doute cruelle, m'attendait, je n'avais plus d'espoir; l'horizon de cette vie que, dans mes rêves, je m'étais tant plu à reculer, se bornait aujourd'hui à quelques heures. Il n'était plus pour moi de présent ni d'avenir; je cherchai une distraction dans les souvenirs d'un temps plus heureux. Je songeai à Pierrot, à ces jours de jeunesse et d'innocence, où mon cœur s'ouvrait à la douce chaleur de l'amitié; mais l'idée de la trahison de l'esclave fit saigner ce cœur flétri ; aigri par le malheur, je maudis l'ingrat que j'accusais d'en être la cause : la certitude même qu'il était mort ne me calmait pas.

En ce moment, un air connu vint frapper mes oreilles; je tressaillis en entendant une voix mâle chanter : yo que sor contrabandista. Cette voix, c'était celle de Pierrot. Un dogue vint se rouler à

90-182. Voy. p. 265-276 (Texte entièrement remanié. Dans toute cette fin, Marie, absente de la première version, tient, dans la seconde, un rôle important).

80

85

90

95

100 io5

[153

mes pieds, c'était Rask. Je croyais rêver. L'ardeur de la vengeance me transporta : la surprise me rendit immobile. — Un taillis épais s'entr'ouvrit, Pierrot parut : son visage était joyeux, il me tendit les bras. — Je me détournai avec horreur. — A cette vue, sa tête tomba sur sa poitrine.

— Frère, murmura-t-il à voix basse, frère, dis, as-tu oublié ta promesse?

La colère me rendit la parole.

— Monstre! m'écriai-je, bourreau, assassin de mon oncle, oses-tu m'appeler ton frère? tiens, ne m'approche pas.

Je portai involontairement la main à: mon côté pour y chercher mon épée. — Ce mouvement le frappa. — Il prit un air ému, mais doux :

— Non, dit-il, non, je n'approcherai pas. — Tu es malheureux, je te plains; toi, tu ne me plains pas, quoique je le sois plus que toi.

Un geste de ma main lui indiqua le lieu où étaient nos propriétés, nos plantations incendiées. — Il comprit ce reproche muet. Il me regarda d'un air rêveur.

— Oui, tu as beaucoup perdu; mais, crois-moi, j'ai perdu plus que toi.

Je repris avec indignation :

— Oui, j'ai beaucoup perdu; mais, dis-moi, qui me l'a fait perdre ? Qui a saccagé nos maisons, qui a brûlé nos récoltes, qui a massacré nos amis, nos compatriotes... ?

— Ce n'est pas moi, ce sont les miens. — Écoute, je t'ai dit un jour que les tiens m'avaient fait bien du mal, tu m'as dit que ce n'était pas toi ; qu'ai-je fait alors ?

;0 r,

00

5

io

35

11541

Son visage s'éclaircit; il s'attendait à me voir tomber dans ses bras. Je me taisais : puis-je t'ap- peler frère, demanda-t-il d'un ton ému?

Ma colère reprit toute sa violence.

— Ingrat, m'écriai-je ! oses-tu bien rappeler ce temps... ?

De grosses larmes roulèrent dans ses yeux ; il m'interrompit :

— Ce n'est pas moi qui suis ingrat.

— Eh bien! parle, repris-je avec fureur, qu'as-tu fait de mon oncle ? Où est son fils ?

Il garda un moment le silence.

— Oui, tu doutes de moi, dit-il enfin en secouant la tête. - J'avais peine à le croire. — Tu me prends pour un brigand, pour un assassin, pôur un ingrat. — Ton oncle est vivant, son enfant aussi. — Tu ne sais pas pourquoi je venais. — Adieu; viens, Rask.

Rask se leva : le noir, avant de me quitter, s'arrêta, et jeta sur moi un regard de douleur et de regret. Cet homme extraordinaire venait, par ses dernières paroles, d'opérer en moi une révolution ; je tremblai de l'avoir jugé trop légèrement; je ne le comprenais pas encore, tout en lui m'étonnait : je l'avais cru mort, et il était devant moi, brillant de vigueur et de santé. Si mon oncle et son fils étaient vivants, je sentais la force de ces mots : ce ri est pas moi qui suis ingrat. — Je levai les yeux, il était encore là; son 1 chien nous regardait tous deux d'un air inquiet. — Pierrot poussa un long soupir, et fit enfin quelques pas vers le taillis.

— Reste, lui criai-je avec effort, reste.

140

145

150

155

160 i65

170

151

il s'arrêta, en me regardant d'un air indécis. — Reverrai-je mon oncle, lui demandai-je d'une voix faible ?

Sa physionomie devint sombre.

— Tu doutes de moi, dit-il, en faisant un mouvement pour se retirer.

— Non, m'écriai-je alors, subjugué par l'ascendant de cet homme bizarre, non, tu es toujours mon frère, mon ami. — Jeune homme, je ne doute pas de toi, je te remercie d'avoir laissé vivre mon oncle.

Sa figure conserva une expression de rudesse qui me surprit : il paraissait éprouver de violents combats : il avança d'un pas vers moi et recula; il ouvrit la bouche et se tut. — Ce moment fut de courte durée, il se jeta dans mes bras.

— Frère, je me fie à toi.

Il ajouta après une légère pause :

— Tu es bon; mais le malheur t'avait rendu injuste.

— J'ai retrouvé mon ami, lui dis-je, je ne suis plus malheureux.

— Frère, tu l'es encore, bientôt, peut-être, tu ne le seras plus, je te dois la vie. — Ivloi, je le serai toujours.

La joie que les premiers transports de l'amitié avaient fait briller sur son visage s'évanouit. — Ses traits prirent une expression de tristesse singulière et énergique.

— Écoute, me dit-il d'un ton froid, mon père était roi au pays de Gamboa : des Européens vinrent, qui me donnèrent ces connaissances futiles

183-358. Voy. p. 305-320. (Entièrement refondu.)

' 15

3

5 o

5

90

qui t'ont frappé. Leur chef était un capitaine espagnol : il promit à mon père des états plus vastes que les siens, et des femmes blanches; 1 mon père ( le suivit avec sa famille; Frère, ils nous vendirent.

La poitrine du noir se gonfla, ses yeux étince- laient; il brisa machinalement un jeune papayer qui se trouvait près de lui, puis il continua sans paraître s'adresser à moi.

— Le maître du pays de Gamboa eut un maître, et son fils se courba en esclave sur les sillons de Santo-Domingo. — On sépara le jeune lion de son vieux père pour les dompter plus aisément. — On enleva la jeune épouse à son époux pour en tirer plus de profit, en les unissant à d'autres. — Les petits enfants cherchèrent la mère qui les avait nourris, le père qui les baignait dans les torrents; ils ne trouvèrent que des tyrans barbares, et couchèrent parmi les chiens.

Il se tut : ses lèvres remuaient sans qu'il parlât, son regard était fixe et égaré. — Il me saisit enfin . le bras brusquement.

— Frère, entends-tu ? J'ai été vendu à différents maîtres comme une pièce de bétail. — Tu te souviens du supplice d'Ogé; ce jour-là j'ai revu mon père; écoute. — C'était sur la roue.

Je frémis ; il ajouta :

— Ma femme a été prostituée à des blancs ; écoute, frère : elle est morte, et m'a demandé vengeance.

Tous les miens me pressaient de les délivrer et de me venger. Rask m'apportait leurs messages. Je ne pouvais les satisfaire, j'étais moi-même dans les prisons de ton oncle. — Le jour où tu obtins ma grâce, je partis pour arracher mes enfants des

205

2 IO

215

22 O

225

:230

235

mains d'un être féroce; j'arrivai. — Frère, le dernier des petits-fils du roi de Gamboa venait d'expirer sous les coups d'un blanc. Les autres l'avaient précédé.

Il s'interrompit, et me demanda froidement :

Frère, qu'aurais-tu fait?

Ce déplorable récit m'avait glacé d'horreur: je répondis à sa question par un geste menaçant. 11 me comprit, et se mit à sourire tristement ; il poursuivit :

— Les esclaves se révoltèrent contre leur maître, et le punirent du meurtre de mes enfants. — Ils m'élurent pour chef. Tu sais les malheurs qu'entraîna cette rébellion. — J'appris que ceux de ton oncle se préparaient à suivre le même exemple. J'arrivai dans l'Acul la nuit même de l'insurrection. — Tu étais absent. — Les noirs incendiaient déjà les plantations. Ne pouvant calmer leur fureur, parce qu'ils croyaient me venger en brûlant les propriétés de ton oncle, je dus sauver ta famille. — Je pénétrai dans le fort par l'issue que j'y avais pratiquée, et je confiai tes parents à quelques nègres fidèles, chargés de les escorter jusqu'au Cap. — Ton oncle ne put les suivre; il avait couru vers sa maison embrasée pour en tirer le plus jeune de ses fils. — Des noirs l'entouraient : ils allaient le tuer; je me présentai et leur ordonnai de me laisser me venger moi-même : ils se retirèrent; je pris ton oncle dans mes bras, je confiai l'enfant à Rasl^, et je les déposai tous deux dans une caverne isolée et connue de moi seul. — Frère, voilà mon crime.

Pénétré de remords et de reconnaissance, je

0

15

5o

55

6o

365

[1571

voulus me jeter aux pieds de Pierrot; il m'arrêta d'un air offensé.

— Allons, viens, dit-il un moment après, en me prenant la main.

Je lui demandai avec surprise où il voulait me conduire.

— Au camp des blancs, me répondit-il. Nous n'avons pas un moment à perdre : dix têtes répondent de la mienne. Nous pouvons nous hâter, car tu es libre; nous le devons, car je ne le suis pas.

Ces paroles accrurent mon étonnement; je lui en demandai l'explication.

— N'as-tu pas entendu dire que Bug-Jargal était prisonnier, demanda-t-il avec impatience?

— Oui, mais qu'as-tu de commun avec Bug-

Jargal?

Il parut à son tour étonné.

— Je suis Bug-Jargal, dit-il gravement.

J'étais habitué, pour ainsi dire, à la surprise avec cet homme. Ce n'était pas sans étonnement que je venais de voir un instant auparavant l'esclave Pierrot se transformer en fils du roi de Gam- boa; mon admiration était au comble d'avoir maintenant à reconnaître en lui le redoutable et généreux Bug-Jargal, chef des révoltés du Morne- Rouge.

Il parut ne pas s'apercevoir de l'impression qu'avaient produite sur moi ses dernières paroles.

— L'on m'avait dit, reprit-il, que tu étais prisonnier au camp de Biassou; j'étais venu pour te délivrer.

270

275

280

285

290

295

300

[15

— Pourquoi me disais-tu donc tout-à-l'heure que tu n'étais pas libre ?

Il me regarda comme cherchant à deviner ce qui amenait cette question toute naturelle.

— Ecoute, me dit-il. Ce matin j'étais prisonnier parmi les tiens. J'entendis annoncer dans le camp. que Biassou avait déclaré son intention de faire mourir, avant le coucher du soleil, un jeune captif nommé Delmar. On renforça les gardes autour de moi. J'appris que mon exécution suivrait la tienne, et qu'en cas d'évasion, dix de mes camarades répondraient de moi. — Tu vois que je suis pressé.

Je le retins encore. — Tu t'es donc échappé, lui dis-je?

— Et comment serais-je ici ? Ne fallait-il pas te sauver? Ne te dois-je pas la vie?

— As-tu parlé à Biassou, lui demandai-je?

Il me montra son chien couché à ses pieds.

— Non. Rask m'a conduit ici. J'ai vu avec joie que tu n'étais pas prisonnier : suis-moi, maintenant.— Biassou est perfide; si je lui avais parlé, il t'aurait fait saisir et m'aurait contraint de rester. Ce n'est pas un noir, c'est un mulâtre. — Frère, le temps presse.

— Bug-Jargal, lui dis-je en étendant la main vers lui, retourne seul au camp, car je ne puis te suivre.

Il s'arrêta : un étonnement douloureux se peignit sur ses traits.

— Frère, que dis-tu ?

— Je suis captif. J'ai juré à Biassou de ne pas fuir : j'ai promis de mourir.

:5 F

:î

•; 0

5

10

25

3o

:35

! 1591

— Tu as promis, dit-il, d'un ton sombre. — Tu as promis, répéta-t-il en hochant la tête d'un air de doute ?

Je le lui assurai de nouveau. Il était pensif, et ne semblait pas m'entendre; il me montra un pic dont le sommet dominait sur toute la contrée environnante.

— Frère, vois ce rocher. Quand le signe de ta mort y apparaîtra, le bruit de la mienne ne tardera pas à se faire entendre. — Adieu.

Il s'enfonça dans le taillis et disparut avec son chien. — Je restai seul. Le sens de ses dernières paroles me semblait inexplicable : cette entrevue m'avait profondément attendri. — Mes sensations étaient singulières comme l'homme qui venait de me quitter pour toujours. — La vie m'était à présent aussi indifférente qu'à lui-même ; et l'idée que ma mort entraînerait la sienne m'était insupportable. — J'avais un sujet de désespoir de plus, et pourtant je me sentais en quelque sorte consolé. — Je demeurai longtemps assis au même endroit, abîmé dans mes réflexions, et confondu de l'originale générosité de l'esclave.

(La fin au prochain numéro. )

[VICTOR HUGO.]

340

345

350

355

SPECTACLES

THÉÂTRE FRANÇAIS

DÉMÉTRIUS •

Tragédie en cinq actes, par M. DELRIEU.

Cette tragédie, représentée, pour la première fois, en octobre 1815, eut sept ou huit représentations. Les circonstances du temps la favorisèrent sans doute : un roi légitime offrait alors trop d'allusions au parterre pour que l'ouvrage n'obtînt pas, au moins, quelques bravos, et cette espèce de succès, qu'on est convenu d'appeler succès d 'estime, comme on nomme estimables les ouvrages dont on n'a pas d'autre éloge à faire.

Le succès n'aveugla point M. Delrieu ; il remit son ouvrage sur le métier pour le rendre plus digne du public, qui l'avait accueilli avec une véritable indulgence.

Contre l'ordinaire des auteurs qui corrigent en abrégeant, c'est en ajoutant un rôle à sa pièce qu'il a tâché de la rendre meilleure, et ce rôle n'est

Demetrius, représenté le 31 oct. 1815, repris le 18 mai 1820.

V. Hugo n'a jamais reproduit cet article.

) j

5

[1601

point un rôle secondaire : Nicanor, sujet fidèle, proclamant son souverain légitime devant l'usurpatrice même, ne pouvait rester sur le second plan. M. Delrieu l'a assez habilement rattaché au sujet, pour que cette noble fidélité parût dans tout son éclat, sans cependant détourner l'intérêt de celui qui devait l'attirer tout entier, le jeune Démé- trius. Néanmoins, cette intercalation d'un rôle important dans une tragédie déjà représentée suffirait pour prouver contre la pièce, et nous ne croyons pas qu'on puisse en citer une seule restée au théâtre après de pareilles corrections.

Peu d'ouvrages renferment autant de reconnaissances 1 que la tragédie nouvelle; ce moyen, vraiment tragique, quand il est habilement employé, y devient presque ridicule par l'abus qui en a été fait.

Les Romains, vainqueurs d'Antiochus-le-Grand, avaient imposé la condition au roi vaincu d'envoyer à Rome l'héritier de son trône; Démétrius, fils de Séleucus, après avoir épousé, à douze ans, sa cousine Stratonice, fille de Nicanor, avait donc été remis en otage chez les Romains. Cependant, trahi par Héliodore, général de ses armées et favori de la reine Laodice, le roi Séleucus a été empoisonné. Laodice, belle-mère de Démétrius (dans l'espoir de replacer son fils Antiochus sur le trône de Syrie), a gagné le consul Valérius, qui se charge de faire assassiner l'héritier de Séleucus.

La tragédie commence au moment où Laodice, avertie de la mort de Démétrius, consent à délivrer Stratonice, qu'elle retient prisonnière; mais cette liberté doit être achetée, en épousant Antiochus.

20

25

30

35

40

45

Í i :

L'épouse de Démétrius est amenée à Antioche par Antiochus lui-même, qui lui fait connaître à la fois ce que veut la reine et ce qu'il est. Cette première reconnaissance, aussi invraisemblable qu 'inutile, choque d'autant plus, qu'elle a lieu au septième vers de la pièce, et qu'elle semble n'être là que pour donner à Antiochus l'occasion de faire l 'exposition de la tragédie. Au reste, il rassure Strato- nice et lui promet de respecter toujours l épouse de son frère. Bientôt il déclare à sa mère qu'il ne veut point épouser Stratonice, et il lui parle de rendre le sceptre à son frère.

Ses droits...

— Il n'en a plus, il est proscrit par moi, répond l'ambitieuse Laodice :

Il est esclave à Rome.

ANTIOCHUS

En Syrie, il est Roi !

Noble pensée, heureusement et vivement exprimée. Un prince Sarmate, Pharasmin, a apporté la nouvelle de la mort de Démétrius ; il est chargé de l'annoncer à Stratonice pour la décider à épouser Antiochus. Mais Pharasmin n'est autre que Démétrius, échappé au fer des assassins par le dévouement de Tigrane, frère de sa femme. Il se fait reconnaître de Stratonice qui ne l'a pas vu depuis quinze ans, et qui, sitôt qu'il s'est nommé, se jette dans ses bras (seconde reconnaissance). Nous

o

5

110

B5

".'70 j

1 75

11621

n'avons pu nous empêcher de trouver la conduite de Stratonice bien singulière. Elle ne connaît pas son époux, elle ne l'a vu qu'à l'autel, alors qu'il avait douze ans; quinze années se sont écoulées depuis; un inconnu se présente, il passe pour l'assassin de son mari, elle fuit avec horreur; il dit que Démétrius vit encore, elle s'arrête; il se nomme, et la voilà qui l'embrasse.

Pharasmin a remis à Laodice un écrit de Valé- rius (qu'il a dans les mains on ne sait comment) ; cet écrit annonce la mort de Démétrius, et soudain Laodice, la défiante Laodice, qui dit plus tard à Pharasmin :

Si je vous soupçonnais, vous n'existeriez pas,

lui accorde toute sa confiance, et lui permet, pour lui plaire, de parler à Nicanor, ennemi juré, et qu'un mot de lui doit rendre sujet fidèle. Cette Laodice, si confiante pour un inconnu, va ensuite jusqu'à soupçonner Antiochus son fils de conspirer contre elle, et elle n'est détrompée qu'avec peine. Alors, elle s'en remet à son conseil du soin de découvrir une conspiration, dont Héliodore lui a annoncé l'existence.

Démétrius se fait reconnaître de Nicanor (3e reconnaissance), et tous deux se concertent sur les moyens de triompher de leurs ennemis qui leur laissent si bénévolement la liberté de se parler. En effet, quand le conseil 1 s'est assemblé pour tâcher de découvrir le traître, ennemi de la reine, il semblerait naturel que Pharasmin, si dévoué à Laodice, y fût appelé. Mais non, la sécurité et l'impré-

80

85

90

95

100

105

1163j

voyance de la reine doivent être portées à l'extrême, cela était nécessaire pour que toutes ces reconnaissances eussent le temps d'être effectuées.

Pharasmin annonce à la reine que Nicanor est prêt à combattre pour elle, et que Stratonice ne fait plus de difficulté de s'unir à Antiochus. Cependant le bruit de l'arrivée de Démétrius s'est répandu. Anténor, revenu de Rome avec lui et chargé de soulever l'armée, y est parvenu. Le chef de la conjuration est encore inconnu. Laodice n'hésite pas à accuser Nicanor et ordonne de le massacrer quand il conduira sa fille à l'autel. Bientôt elle annonce elle-même à Démétrius que la conjuration est étouffée, qu'Anténor a été mis à mort, et enfin qu'elle l'a choisi pour défendre son trône et punir les factieux.

Nous voici arrivés au quatrième acte; jusqu'à présent l'action a été languissante, elle se ranime et devient plus intéressante. Tandis que Nicanor devenu libre remplace Anténor et va chercher à soulever l'armée en faveur de Démétrius, celui-ci se trouve en présence avec Antiochus, qui croit voir en lui l'assassin de son frère. La scène entre les deux frères est belle ; Stratonice apaise la fureur d'Antiochus, en lui apprenant que Démétrius est vivant; on s'attend à une reconnaissance, surtout après ce beau mouvement d'Antiochus :

DÉMÉTRIUS.

Depuis quinze ans, seigneur, songez qu'il est proscrit.

ANTIOCHUS.

Je songe qu'il est roi ; ce titre me suffit.

1

1 t

D

O

>5

DÉMÉTRIUS.

Il veut vous arracher le sceptre d'une mère :

Il est votre rival. — ANT. Il est toujours mon frère!

Bientôt Laodice parait sur la scène pour annoncer à Straltonice qu'elle renonce à lui faire épouser son fils et qu'elle lui rend ses fers. Prévenue du soulèvement que Nicanor a tenté dans l'armée, elle commence à soupçonner quelque perfidie et reproche à Pharasmin de l'avoir abusée, en lui promettant la fidélité de Nicanor.

Cette scène devient tragique quand, tout à coup, Laodice se plaignant de ne pas connaître l'auteur de ce complot, Antiochus s'écrie devant Démétrius :

Il est dans ce palais... — Quel est-il? — Un perfide Qui, prompt à vous prêter sa main de sang avide, Vous cache le tombeau sous vos pas entr'ouvert.

Il paraît vous défendre, et c'est lui qui vous perd!

— Quel mystère! achevez! son nom? — Héliodore? — C'est peu de le haïr; vous l'accusez encore!

— Oui, reine, je le dois...

Par sa fausse vertu trop longtemps abusé.

J'ignorais les horreurs dont il est accusé.

On dit qu'il a dans Rome assassiné mon frère ;

Qu'il a dans ce palais empoisonné mon père;

On dit même que, fier d'oublier vos bienfaits,

D'un voile révéré couvrant tous ses forfaits,

Voulant, par son audace, échapper au supplice,

Pour se justifier il vous fait sa complice 1

Avec lui dans sa chute il veut vous entraîner!

— Moi 1... — S'il est seul coupable, osez l'abandonner!

Laodice confondue répond d'une manière éva-

"140

145

150

155

160 i65

lie

sive : Antiochus sort pour aller combattre et Pha- rasmin le suit, en assurant la reine de son dévouement; au même instant arrive Héliodore, avec un billet du consul Valérius, annonçant que Démé- trius respire : la reine, désabusée sur la fidélité de Pharasmin, ordonne qu'on l'arrête. Pharasmin est dans les fers, sa mort est décidée, quand Héliodore soupçonne la vérité et parle de Démétrius; il demande qu'on 1 le fasse reconnaître par le Romain qui a apporté la lettre de Valérius.

On le reconnaîtra quand il ne sera plus;

Allez...

repart Laodice, et Héliodore sort pour exécuter ses ordres. Soudain arrive Nicanor vainqueur, Démétrius a été délivré, le peuple seul l'a salué de ses acclamations, la reine furieuse se tue et Démétrius remonte sur le trône paternel.

Quelques situations tragiques et plusieurs vers, dignes d'un meilleur ouvrage, ne peuvent racheter les défauts d'un pareil plan. Les caractères, plutôt esquissés que peints, sont de pâles copies d'originaux fameux. Laodice rappelle Cléopâtre, dans Rôdogune; Stratonice ressemble à Zénobie; Antiochus, au frère de Nicomède; Héliodore, à Egisthe dans Oreste. Le seul caractère de Nicanor, dont la conception appartient à M. Delrieu, est bien tracé et bien soutenu.

Le style de Démétrius a de la noblesse et de la correction, il est quelquefois tragique ; mais il manque généralement de poésie. Si M. Delrieu n'avait fait représenter cet ouvrage il y a déjà longtemps

o

5 o

.5

[1651

(et s'il ne fallait des années aux comédiens français pour monter une tragédie nouvelle), nous pourrions croire que le succés de Conradin et Frédéric l \*a engagé à faire reparaître Démétrius sur la scène. En tout cas, M. Delrieu a fait un mauvais calcul; postulant à l'Académie, sa pièce n'ajoute rien à sa réputation, et, pour lui, ne pas avancer c'est reculer.

H. [V. Hugo].

SECOND THÉÂTRE FRANÇAIS

LA DAME NOIRE

Comédie en trois actes et en prose.

Lorsqu'on vint me proposer d'assister à la deuxième relprésentation de la Dame noire, déjà si [ mal fêtée à sa première apparition le i3 mai 1820, quoique fortifiée, disait-on, d'une assez bonne dose de libéralisme, je fus tenté de m'écrier avec Juvé- nal : Ultra Samoïadas 1.. mais je me contins : car un savant de la trempe de M. Tirecuir de Corcelle et compagnie aurait pu m'accuser d'être ultra jusque dans mes citations. J'allai donc, bon gré mal gré, rendre ma visite obligée à la sœur de l'Homme gris, parrain lui-même d'un avorton politico-litté- raire, mort nouveau-né entre les bras de M. Cugnet

La Dame noire ou le mariage romanesque, 3 actes en prose

:200

2o5

5

10

de Montarlot, avant d'avoir eu le temps d'apprendre le français. Quand la toile fut levée, j'eus lieu d'être surpris. Une grande dame, veuve, noble, riche et jolie, parut sur la scène, déguisée en paysanne pour s'assurer si la passion de son amant pour elle est désintéressée; et le parterre vit sans admiration cet oubli des rangs et ce mépris des richesses. L'amant vint nous apprendre qu'il voyageait comme les Anglais, par économie; pas le moindre applaudissement national. Un autre survint, qui vanta la condition des chanoines : le public demeura froid. Un quatrième exalta les dîners des prélats : une saillie aussi agaçante ne réveilla pas les spectateurs. Un cinquième parla de ces vieilles gens à longue rapière, décorés d'un uniforme usé et d'un reste d'épauleltes, qui se souviennent d'avoir été militaires : pas un claquement de mains, pas un trépignement pour constater cette nouvelle victoire des héros du lustre sur les émigrés. Enfin, la dame noire baissa au bruit des sifflets son voile mystérieux à travers lequel on lisait toutefois le nom de l'auteur. D'où je conclus, à ma grande satisfaction, qu'il ne suffit plus aujourd'hui d'une douzaine de phrases libérales pour racheter, auprès du parterre, le défaut d'intérêt, l'absence de comique, la nullité de vraisemblance, le vide d'action, et faire d'un mauvais imbroglio le chef-d'œuvre à la mode.

de Daubigny et Poujol, représentée à l'Odéon le 13 mai 1820, n'eut que deux représentations. Le 23 septembre 1817 les mêmes auteurs avaient donné, avec grand succès, à l'Odéon, l'Homme gris, 3 actes en prose. L'Homme gris fut remis à la scène avec Frédérick Lemaitre en 1822 et avec Lepeintre aîné en i85o. — V. Hugo n'a jamais reproduit cet article.

5

Au reste, on trouve dans la pièce nouvelle, double quilproquo, tuteur avare, oncle accommodant, valet rusé, soubrette adroite, etc. La Dame noire ne présente absolument rien de neuf que son titre, création digne de cette Melpomène des boulevards qui ressemble à la muse tragique comme la Cythé- rée hottentote ressemblait à Vénus. La Dame noire aurait dû tomber dès l'exposition, qui a lieu à la seconde scène de la manière la plus maladroite et la plus ridicule. Cependant cette justice prématurée aurait empêché le public d'apprécier quelques scènes assez plaisantes et plusieurs mots spirituels dont on doit tenir compte à l'auteur. Ce dernier, que nous aurons la politesse de ne pas nommer, retirera sans doute définitivement sa pièce. Ni l'Homme gris, ni la Dame noire ne sont des sujets de comédie; mais il est un personnage qui réussirait sans doute aujourd'hui sur la scène comme il réussit dans le monde, je veux dire l'Homme de toutes les couleurs.

M. [V. Hugo].

L'administration de l'Odéon veut réparer ses défaites; elle prépare de nombreuses nouveautés. A l'Artiste ambitieux de M. Théaulon qu'on doit jouer incessamment, succédera une comédie de M. Désaugiers, également en cinq actes et en vers, l'Homme aux Précautions. Puis viendront deux tragédies, le Pierre-le-Grand de feu Richard, et l'Ar- taxerce de M. Delaville.

40

45

5o

55

5

[texte\_manquant]

Enfin l'on annonce de plus deux comédies en cinq actes, d'un M. Malmontey (ce nom n'est pas encore connu dans la littérature dramatique). L'une a pour titre De Près et de loin ; l'autre, l'Ambassade de France à Siam. Cette dernière n'est reçue qu'à correction.

Le Thémistocle de M. X. B. de Saintine ne tardera sans doute pas non plus à être mis en répétition.

REVUE LITTÉRAIRE

NUITS FRANÇAISES SUR L'ATTENTAT

DU i3 FÉVRIER 1820,

Suivies d'une élégie sur la mort de S. A. R. M,r le duc de Berri ; par A. D'EGVILLY.

Le titre de cette pièce semble un peu bizarre; cependant l'auteur l'excuse en bons vers, et cette excuse-là en vaut bien une autre :

0 Muses! consacrons à chanter nos douleurs,

Ces nuits, qu'avant l'orage éclaté sur nos têtes,

Nous ôtions au repos pour consacrer aux fêtes! 11 Pleurons ces tristes jours de désordre et d'horreur, Aujourd'hui notre histoire est celle du malheur; Mêlons dans nos tableaux les vertus et la gloire,

Ce sera des Bourbons redire encor l'histoire :

Pour veiller sur leurs jours nous fûmes impuissants; Veillons pour leur offrir nos vœux et notre encens.

1. Cette construction n'est pas correcte ; il faudrait : pour les consacrer. (C. L.)

V. Hugo n'a rien conservé de ces deux articles.

eo

[168]

Dans l'impossibilité de faire de longues citations, nous signalerons encore à nos lecteurs les vers où l'auteur raconte quelles louanges universelles environnèrent le tombeau du Prince qu'aucun flatteur n'avait approché durant sa vie :

Il succombe : sa gloire étonne nos oreilles ;

La piété plaintive annonce des merveilles :

On croit avoir perdu son frère, son ami ;

Déjà sur l'avenir les pauvres ont gémi,

Et chacun, accablé d'une douleur extrême,

Croit pleurer sur le Prince et pleure sur lui-même.

Nous désirons que nos lecteurs conçoivent, d'après ces vers, l'envie de lire l'ouvrage de M. d'Egvilly en entier. Les détails déchirants de la fatale nuit y sont souvent rappelés d'une façon touchante. Les muses françaises ne tariront jamais sur un pareil sujet, et c'est avec raison que M. d'Egvilly a donné pour épigraphe à ses élégies : Q1fis talia jando temperet a lacrynzis?

NOS REGRETS,

Héroïde ; par M. le chevalier DE PORT-DE-GUY.

M. le chevalier de Port-de-Guy est, quoique jeune encore, du petit nombre de ces anciens confesseurs de la légitimité, pour qui les règnes divers des usurpations qui se sont successivement

i5

-20

25

3o

35

détrônées depuis trente ans n'ont jamais été qu'un long et pénible temps d'épreuves. Dans le monstrueux attentat du i3 février, M. de Port-de-Guy, habitué, comme tous les vrais royalistes, aux manœuvres usées des vieux conspirateurs de 93, ne put ni ne dut voir un crime isolé. Il pressentit même que la France renfermait encore dans son sein plus d'un Louvel, et sa douleur lui inspira ce vers prophétique :

D'Angoulême essuira quelque forfait nouveau.

Aussi M. de Port-de-Guy a-t-il aujourd'hui droit d'être écouté lorsqu'il s'écrie, en gémissant sur la dernière victime de la grande conspiration révolutionnaire :

Souverains de la terre,

Instruisez-vous enfin par ce coup de tonnerre [

Sur vos pressants dangers cessez d'être endormis, Veillez, soyez sur pied comme vos ennemis.

Leur rage, incessamment suscitant des tempêtes, Souffle partout la haine et menace vos têtes;

Pour eux point de repos tant que vous existez,

Ils sapent votre trône et vos jours sont comptés.

Ces vers, remarquables par leur tournure concise et l'énergie de la pensée qu'ils expriment, donneront sans doute une idée avantageuse de l'héroïde que nous annonçons. Cette pièce, inspirée par le sentiment d'un profond regret et d'une véhémente indignation, honore à la fois l'âme et le caractère de M. le chevalier de Port-de-Guy.

Nous avons entre les mains un Éloge de Louis XVI et un Hommage à la valeur de j.-B Ma-

5

-0 a5

[1701

rie, par le même auteur. En tête de cette dernière pièce, sont rappelées en quelques lignes les persécutions et les condamnations afflictives ou infamantes dont dut être frappé M. de Port-de-Guy sous tous les régimes passés de terreur et de despotisme. Ces titres singuliers, mais bien réels, au respect public, sont aujourd'hui la dernière propriété de bien des royalistes et les seuls que la plupart d'entre eux aient jamais reçus, en récompense de leur dévouement.

U. [V. Huco.]

ORAISON FUNÈBRE DE S. A. R.

MIr LE DUC DE BERRI,

prononcée dans la Loge Maçonnique de Tarbes par M. LEBRUN, avocat.

Le hasard seul a fait tomber entre nos mains un exemplaire de cette production, inconnue à Paris, etqui nous a paru assez remarquable pourque nous croyions pouvoir la mentionner, même après le sublime ouvrage de M. le vicomte de Chateaubriand.

La narration y est exacte, vive, serrée. Les réflexions presque toujours saines, naturellement amenées et présentées sans emphase, sont rares et devaient l'être, là où les faits parlent si éloquem- ment.

M. Lebrun retrace heureusement cet amour de la patrie dont le prince que nous pleurons était surtout possédé.

70

75

5

10

« Le sort, dit-il, parut vouloir soumettre ce sen- timent dans le duc de Berri à une cruelle épreuve.

Nos dissensions affligèrent ses premiers regards et l'éloignèrent de la terre natale. Il vit l'Europe soulevée contre elle, et n'apprit à la connaître qu'au bruit des crimes dont toutes les ambitions l'avaient rendue le théâtre, et qui déchiraient son sein. Ces impressions, reçues dès l'enfance, semblaient devoir s'accroître dans l'infortune d'une exhérédation politique et d'un exil sans terme.

» Eh bien!... elles n'éteignirent aucune des étincelles du feu sacré que recelait l'âme du prince. Elles l'embrasèrent aussitôt qu'il eut touché le sol de la patrie : il s'écriait en débarquant : France ! chère France ! nous n'apportons que l'oubli du passé, la paix et le désir de ton bonheur. »

Puis venant à parler du monstre à face humaine, M. Lebrun se plaît à supposer que-« la férocité de l'assassin eût peut-être été désarmée s'il s'était trouvé à la place de ce soldat blessé à la bataille de Mont-Saint-Jean. On le conduisait prisonnier : le prince s'approche de lui, enveloppe d'un mouchoir sa main ensanglantée, et lui dit : Va, mon ami, rentre dans ta patrie, et dis à tes camarades que c'est le duc de Berri qui a mis le premier appareil sur sa blessure.

» C'est le sang de la France qu'il étanchait dans celui de ce soldat. »

Ces citations, qu'il nous serait au besoin facile de multiplier, suffiront pour justifier l'opinion très favorable que nous avons conçue du talent de M. Lebrun.

Digne d'encouragements et d'éloges sous lerap-

1171]

port littéraire, ce jeune écrivain n'en mérite pas moins sous le rapport politique.

Peut-être serions-nous en droit de lui reprocher le tribut, d'ailleurs fort léger, que, dans un seul passage de son panégyrique, il a cru devoir payer au libéralisme à la 1 mode; mais cette inconvenance, peut-être pardonnable à son âge, est à chaque moment palliée par l'expression des sentiments les plus français, et nous restons persuadés que, semblable au plus grand nombre de nos jeunes et généreux compatriotes, M. Lebrun est libéral par la tête et royaliste par le cœur.

L. T. [Tézenas de Monbrison].

5o

55

[1

VARIÉTÉS,

NOUVELLES LITTÉRAIRES. ETC...

/i M. le Directeur du Conservateur Littéraire.

MONSIEUR,

Des personnes qui prétendent être bien informées, m'assurent que l'ouvrage, intitulé l'Hermite de Londres, dont j'ai rendu compte dans le dernier numéro du Conservateur littéraire, n'est point M. de Jouy, membre de l'Académie française, comme je l'ai annoncé d'après un témoignage que je croyais pouvoir regarder comme irrécusable, celui du titre de l'exemplaire qui se trouve entre mes mains.

J'en ai fait de nouveau l'inspection, et je suis demeuré convaincu qu'il ne saurait y avoir erreur de ma part sans qu'il y eût fraude manifeste de la part de l'éditeur.

Certes, personne plus que moi n'est éloigné de penser que M. de Jouy se respecte assez peu pour souffrir qu'on abuse à ce point de son nom. Il me semble également impossible que l'éditeur de l'Hermite de Londres, qui l'est aussi de la plupart

5

10

15

des écrits de cet académicien, oubliant à la fois ce qu'il doit d'égards au public et à M. de Jouy lui- même, ait songé à tendre un piège semblable à la confiance des acheteurs.

Je persisterai dans cette opinion jusqu'à ce qu'un désaveu de l'écrivain, à qui cet ouvrage me paraît évidemment 1 attribué, m'apprenne que la combi.naison typographique qui cause ma méprise n'est autre chose qu'une ruse commerciale qu'il serait difficile de qualifier poliment.

En tout état de cause, et quel que soit le véritable auteur de l'Hermite de Londres, mes remarques, soit approbatives, soit critiques, n'en subsistent pas moins.

J'ai l'honneur, etc.

L. T. [Tézenas de Monbrison].

Le besoin de rendre grâces à un Dieu bienfaisant dans une langue digne de lui, fit naître la poésie. Elle partagea, dès sa naissance, les triomphes de la religion qui rassembla les premières sociétés et commença la civilisation du monde. Aujourd'hui que pour détruire la société on s'attaque à la religion, seul frein des hommes, seul lien durable des sociétés, nous ne sommes pas surpris qu'on ait cherché une auxiliaire dans la poésie elle-même. Mais la muse divine ne sait point trouver des inspirations dans le néant, et des chants dignes d'elle dans la dissolution de la

20

25

30

5

10

il

matière. Si parfois assise sur des tombeaux, elle a chanté la mort, ç'a été une mort sainte, passage d'un séjour de douleurs à une vie d'allégresse dans le sein d'un Dieu juste et rémunérateur.

Plaignons donc l'auteur d'une Ode contre l'existence de Dieu, colportée et vantée sourdement par les apôtres de l'athéisme. Ce jeune homme, égaré par une philosophie menteuse,

Orphelin malheureux qu'on a privé d'un pére, n'est point dépourvu de tout talent; mais ce talent ne se découvre que dans les passages où vaincu par une conviction intime, il apporte au Dieu qu'il ne croit pas, à ce Dieu qui, selon lui, n'existe pas, l'hommage de ses injures, le tribut de ses blasphèmes. Le reste de son ouvrage n'est qu'un amas de déclamations aussi usées qu'impuissantes.

Que ce jeune fanatique lève les yeux, qu'il regarde au-dessus de lui, et parmi nos grands hommes des siècles précédents, parmi ces illustres contemporains dont la France littéraire admire le talent, qu'il cherche s'il en est un, un seul approbateur de sa doctrine désespérante.

Nous n'ignorons pas qu'un poète célèbre (et c'est un étranger), tourmenté peut-être par de secrets remords, a, de nos jours, invoqué le néant; mais la conscience a seule répondu. Serait-il encore des hommes dont on pût dire : il eût mieux valu pour eux qu ils ne fussent j amais nés.

L'affreux attentat du i3 février n'a pas seulement inspiré les poètes de la capitale; tous les journaux des provinces ont été remplis de vers à la mémoire du prince que la France pleurera long-

(1741

temps. Nous avons remarqué, dans les stances élé- giaques de M. C. S. K., insérées dans le Journal de Nantes, un vif sentiment de douleur. Nous en citerons quelques strophes :

Chaque jour, ô Berri, seul et sans défiance,

Tu venais parmi nous répandre tes bienfaits,

Et ton cœur généreux ne voulait pour défense

Que l'amour des Français.

..................

Mais déjà des Bourbons l'antique sépulture

S'ouvre pour recevoir leur noble descendant,

Et près du roi-martyr, sous cette voûte obscure

La mort marque son rang.

Qu'aperçois-je, ô Berri, ce voile funéraire,

Ce modeste cercueil renferme un jeune lis :

Mort avant son printemps, il attendait son père

Sur les sacrés parvis\*.

Viens, sur la marche sainte un père te remplace. Dans la tombe des rois tu l'avais précédé.

Descends, ô jeune lis, viens occuper ta place

Auprès du vieux Condé.

Adieu, Prince chéri, ta dépouille mortelle.

Objet de nos respects, demeure dans ces lieux ;

Mais ton âme, brûlant d'une flamme immortelle,

Ton âme est dans les cieux.

i. On sait que d'après le cérémonial établi pour l'inhumation de la famille royale, le dernier prince mort attend sur les marches du caveau qu'un autre le remplace. (Note de l'auteur).

M. C. S. K. se trompe, ce cérémonial n'existe que pour les rois seulement. (C. L.).

45

5o

55

6o

65

Nous avons annoncé dans le prospectus de notre premier volume que nous examinerions, sous le rapport de l'éloquence, les discours prononcés à nos tribunes législatives. Déjà plusieurs questions nous ont été faites sur l'époque où nous comptions entretenir nos lecteurs de cette branche importante de la littérature nationale. Un de nous s'occupe d'un travail sur cet objet, et nous le publierons dans l'intervalle de la présente session et de la prochaine. Ce temps nous donnera le loisir de peser davantage nos jugements; et dépouillés de l'intérêt du jour, les discours que nous examinerons seront plus sainement et moins partialement appréciés par le public.

Cependant, nous ne croyons pas devoir passer sous silence le discours que le célèbre M. Royer- Collard vient de prononcer à la Chambre des députés sur la nouvelle loi d'élections. Une chose nous a vivement frappés : c'est la belle transition par laquelle, après avoir parlé de la nécessité, ministre de la Providence, de la capacité et de l'égalité des électeurs, après avoir établi une théorie lumineuse de la majorité et de la minorité, l'orateur est arrivé à son sujet principal. Je vais pénétrer, a-t-il dit, dans les entrailles de la discussion, et je m 'y placerai sans dissimulation. Nous admirions;quand par malheur et involontairement, sans doute, un rire inextinguible s'empara de nos voisins : l'orateur nous lança un regard foudroyant, l'huissier vint nous 1 prier de sortir, et nous fûmes privés de savoir par quelle voie M. Royer-Collard était sorti des entrailles de la discussion.

\*\*. L'Académie française aura quatre prix à dé-

[1761

cerner dans sa séance publique du 25 août 1820. Le concours a été fermé le i5 mai ; 24 concurrents se sont présentés pour le prix d'éloquence; 28 pour l'Institution du Jury ; 17 pour l'Enseignement mutuel, et 34 pour le Dévouement de Malesherbes. Nous voyons avec plaisir que le sujet qui semble s'adresser davantage aux auteurs royalistes soit aussi celui qui ait réuni le plus de concurrents. L'Académie devait également décerner, dans la même séance, le prix de vertu fondé l'année dernière. Mais jusqu'à ce jour aucun document n'a été remis à M. le secrétaire perpétuel.

S. A. R. Madame la duchesse de Berri a fait remettre à M. le vicomte de Chateaubriand une médaille d'or, enrichie de son portrait et de celui de son royal époux. S. A. R., vivement émue par l'admirable livre de ce noble écrivain, l'a prié de recevoir, au lieu d'éloges, l'assurance qu'elle le relirait souvent. La médaille s'ouvre, et renferme des cheveux de Mgr le duc et Madame la duchesse de Berri; récompense touchante, digne à la fois de l'héroïque victime, de l'auguste veuve et de l'illustre historien.

Il vient de paraître à Vienne un poème épique en douze chants, la Tunisiade, ou la Conquête de Tunis par Char les-Quint. L'auteur est un évê- que, M. Pyrker : son ouvrage fait quelque sensation.

Un nouveau poème épique, David, par M. le comte Goëtlogon, est sous presse, et paraîtra dans quelques jours.

105

110

115

120

125 i3o

QUINZIÈME LIVRAISON

(JUIN 1820.)

POÉSIE

LA VEILLE DE NOËL

HYMNE A LA VIERGE

couronné en 1820 par l'Académie des Jeux Floraux. u Chantez au Seigneur un nouveau cantique, car un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné... D

(Messe de Noël.)

Entre mes doigts guide ce lin docile,

Pour mon enfant tourne, léger fuseau.

Seul, tu soutiens sa vie encor débile :

Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Les entends-tu, chaste Reine des anges,

Ces tintements de l'airain solennel?

Le peuple, en foule entourant ton autel.

Avec amour répète tes louanges.

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,

Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Publ. dans le Recueil des Jeux Floraux de 1820 (Texte identique à celui du C. L.) — Poésies par M-1 Amable Tastu. Paris, Ambroise Dupont, 1826 (Je signale les variantes).

[1771

Si je ne puis unir d'humbles prières

Aux vœux offerts sous les sacrés parvis, Si le devoir me retient près d'un fils, Prête l'oreille à mes chants solitaires.

Pour mon enfant tourne, léger fuseau, Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Porte des cieux, vase élu, Vierge sainte, Toi qui du monde enfantas le Sauveur, J'essaie en vain d'exalter ta splendeur : L'hymne pieux devient un chant de plainte 1

Pour mon enfant tourne, léger fuseau, Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Paisible, il dort du sommeil de son âge, Sans pressentir mes douloureux tourments. Reine du ciel, accorde-lui longtemps

Ce doux repos, qui n'est plus mon partage.

Pour mon enfant tourne, léger fuseau, Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Le monde entier m'oublie et me délaisse ; Je n'ai connu que d'éternels soucis : Vierge sacrée, au moins donne à mon fils Tout le bonheur qu'espérait ma jeunesse r

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,

Tourne sans bruit, auprès de son berceau.

Tendre arbrisseau menacé par l'orage, Privé d'un père, où sera ton appui?

A ta faiblesse il ne reste aujourd'hui

Que mon amour, mes soins et mon courage.

ii unir aux saints mystères — 12 Des vœux offerts — 19 Pardonne, hélas! Trahissant ma ferveur, — 23-26 et 29-32 ces deux strophes sont interverties.

IS

20

25

3o

35

Pour mon enfant tourne, léger fuseau, Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mère du Dieu que le chrétien révère,

Ma faible voix s'anime en t'implorant.

Ton divin Fils est né pauvre et souffrant : Ah ! prends pitié des larrmes d'une mère !

Pour mon enfant tourne, léger fuseau, Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Des pas nombreux font retentir la ville.

Ce bruit confus, s'éloignant par degrés, M'apprend la fin des cantiques sacrés. J'écoute encor... Déjà tout est tranquille.

Pour mon enfant tourne, léger fuseau, Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Tout dort, hélas 1 je travaille et je veille : La paix des nuits ne ferme plus mes yeux. Permets du moins, appui des malheureux, Que ma douleur jusqu'au matin sommeille !

Pour mon enfant tourne, léger fuseau, Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mais non : rejette, ô divine espérance! Ces lâches vœux, vains murmures du cœur. Je veux bénir cette longue souffrance, Gage certain d'un immortel bonheur.

Entre mes doigts guide ce lin docile,

Pour mon enfant tourne, léger fuseau. Seul, tu soutiens sa vie encor débile : Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Madame Tastu.

> b

o

,')S

50

65

[1791

CE QUE J'AIME

VERS FAITS A UN DESSERT

D'attraits ravissants pourvue, Seule, elle réunit tout;

Ses appas charment la vue, Et chacun vante son goût. Sa peau, veloutée et fraîche, Joint toujours la rose au lis : Ce pourrait être Phillys,

Si ce n'était une pêche.

V. D'AUVERNEY. [V. Hugo].

ÉPIGRAMME

Un amant de la vie, au printemps de son âge,

Reçut un matin ce message :

« L'Oracle t'en prévient, tu mourras dès ce soir ».

Voilà mon homme au désespoir.

L'Hippocrate du bourg fut appelé de suite.

« Eh quoi, dit-il, tout pleure dans ces lieux !

Reposez-vous, ami, sur mon puissant mérite ;

J'ai souvent fait mentir les Dieux;

je puis encor pour vous opérer ce miracle ».

Il eut raison, le médecin.

En effet, le malade attrapa bien l'Oracle ;

Car il mourut dès le matin.

J.-J. REDA. [Ader].

5

5 io

LITTÉRATURE ANGLAISE

LALLA ROUKH,

ou la Princesse mogole ;

par Thomas MOORE.

La doctrine de l'athée, si elle ne peut tuer l'âme immortelle, tue du moins l'imagination : toutes les religions, au contraire, sont essentiellement poétiques. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, le christianisme l'emporte de beaucoup sur les divers cultes de la terre; aussi sommes-nous loin d'établir le moindre parallèle entre la religion éternelle et les idolâtries éphémères qui passent tour à tour sur la face du monde : nous parlons généralement. On peut remarquer aussi que le caractère de la poésie varie chez les peuples avec le génie des religions, comme le génie des religions humaines change avec les climats. Odin a créé les Scaldes, Jupiter inspirait Homère; on

Un passage seulement a été conservé dans Littérature et Philosophie mêlées (L.) — L'article est repris intégralement dans Victor Hugo raconté. (R.)

4 R. Seulement, sous ce rapport, — 6 R de la terre et nous sommes loin.

-5

1 iO

[ tSO!

trouve la trace d'une croyance dans les stances voluptueuses d'Horace et d'Anacréon, de même que dans les maximes cadencées d'Hafiz ou de Saadi; et le Caraïbe, qui danse autour de sa sanglante idole, lui adresse un hymne barbare, comme la vierge indienne élève un cantique d'amour vers son charmant Camadeva.

C'est surtout dans l'Orient que cette influence du climat sur la religion et de la religion sur la poésie se fait sentir. Voilà, si nous ne nous trompons, ce qui donne à la littérature orientale cette couleur originale que les Occidentaux ont si souvent tenté vainement d'imiter. De nos jours, un homme qui a traduit Anacréon et composé des ballades irlandaises, peu content de ce double triomphe classique et 1 romantique, semble encore avoir voulu prendre rang parmi les poètes orientaux. Nous ne sommes pas assez versés dans l'étude des auteurs arabes, persans et indiens, pour décider si l'ouvrage de M. Moore peut être comparé aux leurs; mais nous pensons que Lalla Roukh, malgré de nombreux défauts, renferme assez de beautés pour assurer, à cet écrivain, une place distinguée dans les lettres européennes.

La Fable de Lalla Roukh est d'une simplicité bien orientale. Lalla Roukh, fille d'Aurengzeb, fiancée au roi de Bucharie, vers lequel on la conduit, devient amoureuse, en route, d'un certain Feramorz, poète envoyé par son futur époux pour charmer les ennuis du voyage, et qui se trouve à là fin être le jeune roi lui-même. Les poèmes de

17 R et de Saadi; — 29 R non content.

i5

:ln

.:5

:30

35

40

45

[ts:

Ferâmorz, comme les contes de Scheherazade, dans les Mille et une Nuits, constituent réellement le fond de l'ouvrage : ses propres aventures ne servent que de cadre aux différents tableaux qu'il met tour à tour sous les yeux de la princesse. Lalla Roukh n'est donc qu'une série d'épisodes, rattachés à un fil commun sans être liés à une action principale. Il faut avouer que, si les poèmes de Feramorz offraient moins d'intérêt, la contex- ture de cet ouvrage ne donnerait pas une haute idée du génie inventif de Thomas Moore. Cependant une grande fraîcheur d'imagination et une science profonde des passions ont mérité à cet auteur un succès contre lequel nous aurons garde de protester, admirateurs que nous sommes nous- mêmes de ces précieuses qualités.

Des cinq histoires que raconte Feramorz, si celle de la Péri est la plus ingénieuse, celle des Guèbres et du Prophète Voilé de Rhorassan sont les plus intéressantes. Le livre étant entre les mains de tout le monde, nous nous 1 dispenserons d'analyser ces beaux poèmes. Nous croyons toutefois que l'on ne sera pas fâché de trouver ici, sur le mystérieux imposteur de Khorassan, quelques détails que l'histoire n'a point encore recueillis, et qu'il n'aurait peut-être pas été inutile de rappeler, en quelques mots, dans l'ouvrage même. Ils auraient pu éclaircir certains passages obscurs, et dissiper le vague que répand, sur le récit de Feramorz, l'ignorance ou l'on est assez généralement de cette partie curieuse de l'histoire d'Asie.

64 R Voilé sont les plus

[182]

L'homme, qui se fit si longtemps passer pour Dieu dans la province de Khorassan, avait d'abord été greffier dans la chancellerie d'Abou Moslem, gouverneur de Khorassan, sous le khalife Almanzor; d'après l'auteur du Lobbtarikh, il se nommait Hakem Ben Haschem. Sous le règne du khalife Mahadi, troisième Abasside (vers l'an 160 de l'hégire), il se fit soldat, puis devint capitaine et chef de secte; la cicatrice d'un fer de flèche ayant rendu son visage hideux, il prit un voile et fut surnommé Burcâi (voilé). Ses adorateurs étaient convaincus que ce voile ne servait qu'à leur cacher la splendeur foudroyante de son visage. Khondemir, qui s'accorde avec Ben Schah- nah pour le nommer Hakem Ben Atha, lui donne le titre de Mocannâ (masqué en arabe), et prétend qu'il portait un masque d'or. Observons, en passant, que Thomas Moore, en adoptant, pour son prophète, cette dénomination de Mocannâ, a changé le masque d'or en un voile d'argent. Nous trouvons, dans Abou Giafar AI Thabari, un exposé de sa doctrine, [que nous ne rapporterons pas, parce qu'elle se trouve développée dans l'ouvrage de Moore]. Cependant, la rébellion de cet imposteur devenant de plus en plus inquiétante,

77-131 Conservé dans Littér. et philos. mêlées (T. I, p. 19). Je signale les variantes (L). Entre crochets les passages supprimés. — R rétablit à peu près le texte primitif.

77 L L'homme masqué qui se fit — 82 R Hakem ben Has- sem.

93-ioo L en passant, qu'un poète irlandais contemporain a changé le masque d'or en un voile d'argent. Abou Giafar al Tabari donne un exposé de sa doctrine. Cependant, la rébellion.

80

85

90

95

Jot)

Mahadi envoya à sa rencontre l'émir Abusâid qui défit le 1 prophète voilé, le chassa de Mérou et le força à se renfermer dans Nekhscheb, où il était né et où il devait mourir. L'imposteur, assiégé, ranima le courage de son armée fanatique par des miracles qui semblent encore incroyables : il faisait sortir, toutes les nuits, du fond d'un puits, un globe lumineux qui, suivant Khondemir, jetait sa clarté à plusieurs milles à la ronde; ce qui le fit surnommer Sazendèh Mah, le jaiseur de lune. Enfin, réduit au désespoir, il empoisonna le reste de ses Séides dans un banquet, et, afin qu'on le crût remonté au ciel, s'engloutit lui-même dans une cuve remplie de matières corrosives. Ben Schah- nah assure que ses cheveux surnagèrent et ne furent pas consumés. Il ajoute qu'une de ses concubines, qui s'était cachée pour se dérober au poison, survécut à cette destruction générale, et ouvrit les portes de Nekhscheb à Abusâid. [On a pu voirque M. Th. Moore a tiré un grand parti de cette dernière circonstance qu'il paraît avoir connue.] Le Prophète Masqué, que d'ignorants chroniqueurs ont confondu avec le Vieux de la Montagne, avait choisi, pour ses drapeaux, la couleur blanche, en haine des Abassides dont l'étendard était noir; [au reste], sa secte subsista longtemps après lui, et. par un capricieux hasard, il y eut, parmi les Tur- comans, une distinction de Blancs et de Noirs, à la même époque où les Bianchi et les Neri divisaient l'Italie en deux grandes fractions.

114 L, R il s'engloutit — 117 R une de ses femmes — 127 R cette secte.

ô5

10

: t5

:lO

25 i3o

[tUI

Le style est, dans Lalla Roukh, ce qui prête le plus à l'éloge et à la critique. On y peut blâmer, avec raison, l'abus des métaphores, le vague de l'expression et cette profusion de formules inter- rogatives et exclamatives qui, maintenant presque tout le poème sur le ton lyrique, blesse le goût, et surtout fatigue l'attention. D'un autre côté, ces défauts 1 sont bien rachetés par la variété des figures, l'éclat du coloris, la grâce ou l'énergie des peintures et cette vérité de teinte locale qui répand, sur les imperfections mêmes, une sorte de charme magique. Le morceau suivant, qui termine le Prophète Voilé, donnera une idée de la manière de Moore. Après la mort de Mokannâ, la triste et coupable Zélica, demeurée seule dans Nekhs- cheb, se couvre du voile d'argent, et tombe sous les coups de son Azim, qui l'avait prise pour le faux prophète. Il est difficile de rien lire de plus touchant que ses dernières paroles :

« je ne pensais pas, murmura-t-elle d'une voix éteinte et appuyant son front sur le bras tremblant d'Azim, elle lut dans les yeux du jeune homme une douleur bien au- dessus des souffrances de sa blessure ; je ne croyais pas qu'il te serait réservé de me donner la mort ; mais tu ne voudrais point me priver du bonheur de l'avoir reçue de ta main, si tu savais combien j'ai prié le Ciel de me faire

135 R la profusion des formules — 136-138 qui maintenant... l'attention. Supprimé en R — 149 R pour le faux prophète. Elle appuie son front sur le bras tremblant d'Azim et lit avec joie, dans les yeux du jeune homme, une douleur bien au- dessus des souffrances de sa blessure. Il est difficile

151-154 R murmure-t-elle d'une voix éteinte, je n'espérais pas qu'il te serait

135

140

145 i5o

155

[184

ainsi mourir. En me cachant sous ce voile abhorré, je n'espérais tomber que sous le fer de tes soldats : mon Azim, la blessure que tu m'as faite m'est bien plus douce. Oh! je ne changerais pas, crois-moi, cette triste, mais tendre caresse, cette mort entre tes bras, pour tout 7le bonheur de la vie. L'avenir, sombre et terrible pour mon âme égarée, s'éclaircit devant moi. Tes regards d'amour brillent sur ma tête coupable comme la première aurore de la miséricorde éternelle et, si ta bouche daigne dire que je suis pardonnée, les anges répéteront ces consolantes paroles. Reste dans la vie, ô mon Azim, nom adoré ! songe céleste ! je puis donc, une fois encore, t'appeler mon Azim. — Vis, si tu m'as jamais aimée. S'il te sera doux un jour de me retrouver dans le ciel, reste sur la terre pour iroplorer ma grâce, pour fléchir le genou, matin et soir, devant ce Dieu que ne supplie jamais vainement un cœur pur comme le tien ; qu'il jette un regard de pitié sur l'âme de Zélica, qu'il oublie tout, excepté sa bienveillance pour toi, et daigne nous unir dans l'éternité. Retourne, Azim, vers ces bords fortunés où nos cœurs se sont ouverts à l'amour. Le zéphir, en t'appor- tant le parfum de nos fleurs chéries, te rappellera les jours de notre innocence : tu pourras m'aimer encore comme tu m'aimais alors. Pareilles à la rosée que les chastes rayons de l'aube font monter en encens vers le ciel, tes prières, brûlantes comme nos premières amours, s'élèveront vers le trône d'Alla. Hélas! et si enfin... je me sens défaillante... Si enfin tu es exaucé, si, du séjour des félicités, les âmes pardonnées peuvent descendre dans ce monde, raconter leur triomphe à ceux qu'elles ont aimés, alors je t'apparaîtrai... — je me meurs, adieu.

158 R mourir ainsi. — i5g R je croyais ne tomber — 170 R

S'il doit t'être doux

175-176 R de Zélica et qu'il daigne — 179 R le parfum des fleurs que nous aimions, — 184 R d'Alla. Et si enfin — 186 R descendre ici-bas,

0

5 o

5

<0

45

[185]

m

» Des années s'écoulèrent. Peu de témoins restaient de ce jour de deuil, où chacun avait pleuré sur la mort de la jeune fille et le désespoir du héros. — Auprès d'un mausolée modeste, élevé non loin des claires ondes de l'Amou, un homme, qui avait blanchi sur cette tombe isolée, priant les nuits et les jours, s'agenouilla, pour la dernière fois, sur la pierre glacée. Entouré des ombres de la mort, un éclair de joie rayonnait dans ses yeux, comme cette dernière lueur qui dore les bornes de l'horizon, quand déjà la nuit a jeté son voile ténébreux sur tout ce qui nous environne. L'âme de ce solitaire avait eu une vision pendant son sommeil. Celle pour qui il avait pleuré et prié durant tant d'années lui était apparue, radieuse du sourire des anges. Le vieillard rendit grâces à la clémence éternelle et mourut. — C'était Azim. »

Ce passage est d'une véritable beauté : la fiction charmante de la -Péri présente un morceau du même genre que nous croyons devoir encore citer. Un jeune homme, attaqué de la peste, va mourir abandonné de tous. Sa jeune fiancée, brillante de santé, accourt vers lui : pour la première fois elle veut embrasser son amant qui la repousse.

« O! permets seulement à ta fiancée de respirer l'air que tu respires; qu'il lui donne la santé ou la mort, il sera doux pour elle. — Ah! oui, que tes lèvres recueillent mes larmes! Plût au ciel que mon sang fût le baume qui donne la vie 1 tu sais bien que je le répandrais tout entier pour calmer un instant tes douleurs. Dis-moi, pourquoi détournes-tu les yeux; ne suis-je pas à toi, ta bien-aimée, ta fiancée? ma place, dans la vie et dans la mort, n'est- elle pas à ton côté? moi, qui n'ai voulu d'autre guide

212 R qu'il lui donne la mort — 2t3 R pour elle. Oui. 214R mes larmes! Ah! si mon sang pouvait être le baume —

190

195

200

20S

210

215

lU

, que toi dans ce monde de ténèbres, comment supporte- rais-je la solitude et la nuit où je serai plongée quand tu s ne seras plus? puis-je vivre et te laisser partir seul, toi qui es ma vie même? Non, tu ne le crois pas : la feuille se flétrit quand la tige meurt. Mon bien-aimé, regarde- i moi, je brûle et je meurs près de toi. Attache tes lèvres à mes lèvres, et partage le dernier souffle pur qu'elles exhalent encore.

» Elle s'affaiblit, elle succombe ; les funestes soupirs du jeune amant ternissent la lumière virginale de ses yeux. — Elle s'éteint comme une lampe dans la vapeur humide d'un tombeau. »

L'espace nous manque pour multiplier les citations. Nous n'examinerons pas jusqu'à quel point est fondée la comparaison que l'on a voulu établir entre Thomas Moore et Walter Scott, que nous croyons bien supérieur au poète Irlandais. Les ouvrages de Thomas Moore, qui ont plu généralement, 1 choqueront toutefois le goût de quelques champions du classique, sans qu'ils puissent motiver leur sévérité. La poésie romantique, par ses formes vagues et indécises, échappe à la critique : semblable à ces hôtes fantastiques de l'Élysée païen, qui frappaient la vue et se dérobaient à la main qui les voulait saisir.

V. rV. Hugol.

225 R tes lèvres aux miennes.

232 L'espace... les citations. Supprimé en R.

236-238 R Irlandais. Si la poésie de Thomas Moore choque le goût — 239-241 R du classique, elle échappera du moins par ses formes vagues à leur critique : — 243 R la vue, mais — 244 R qui voulait les saisir.

f t87 J

LITTÉRATURE FRANÇAISE

LE MOUCHERON

Poème de Virgile, traduit en vers français,

par M. le comte DE VALORI.

C'étaient de bien savants hommes que ces moines commentateurs et ces pieux scholiastes du Moyen âge, qui s'en allaient déterrant les vieux manuscrits grecs et latins, ensevelis dans la poussière des cloîtres. Rappelons-nous que c'est au zèle infatigable, aux recherches longues et fastidieuses de ces bons religieux que nous devons la possession du riche héritage littéraire que l'antiquité nous a légué. Ne jouissons pas en ingrats d'un si grand bienfait, et si une vie obscure, consumée dans des travaux pénibles a dérobé leurs noms à la gloire, que pour prix de tant de sacrifices, ils obtiennent au moins de nous l'estime avec la reconnaissance.

Il y a peut-être quelque courage à oser être juste envers ces hommes utiles dans un siècle où le titre de savant religieux fait sourire de pitié nos esprits forts. Cependant, dussions-nous attirer sur notre tête le double anathème de la philosophie et du

5

10 i5

libéralisme, nous ne craindrons pas de déclarer, dans la simplicité de notre cœur, que le pieux et érudit bénédictin, et puisqu'il faut l'appeler par son nom, le moine lui-même, qui a sauvé de l'oubli les chefs-1d'ceuvre de l'antiquité pour les offrir à l'imitation des écrivains célèbres qui devaient immortaliser notre langue, n'a point été un fardeau inutile à la terre, comme on l'a si philosophiquement prétendu. Telle est même à cet égard notre prévention peu libérale, que venant à mettre en parallèle ce modeste cénobite, à vieille foi, à gothiques préjugés, avec tel savant de nos jours, fécond en lucides systèmes, en idées neuves et profondes, nous n'avons point été révoltés de cette téméraire comparaison; il nous a même semblé (et cet aveu va nous rendre tout à fait ridicules) qu'une vaste érudition, un savoir profond, quoique dégradés par le cilice et le froc, valent presque autant qu'une science d'apparat, une présomptueuse ignorance, même décorée de l'habit vert, des lauriers et du fauteuil.

Toutefois, comme nous ne nous gênons pas pour rire de qui bon nous semble, quand l'envie nous en prend; que poussant même quelquefois l'hilarité au-delà de toute bienséance, nous sommes gens à nous égayer aux dépens d'une académie tout entière, nous ne voyons pas pourquoi, faisant trève à notre bonne humeur, nous ménagerions plus les enfants du Cloître que messieurs de l'Institut; car, après tout, qui raille un académicien peut bien se permettre de plaisanter un moine. Nous conviendrons d'abord que ces pieux érudits n'étaient pas exempts de certains ridicules,

ao

25

3o

35

40

45

5o

[18

qu'ils portaient même plus loin que les savants de nos jours cette originalité de caractère, ces manies plaisantes, si naturelles aux gens de lettres qu'elles semblent être l'accessoire et, pour ainsi dire, le complément de la science. Ces bons pères, quoique moines, étaient hommes, et payaient par ce côté leur tribut à la faiblesse humaine. Leur morgue littéraire, il faut en convenir, peut bien apprêter à rire; un petit grain de pédanterie mêlé à la science, rendit parfois leurs interminables querelles de mots fort drôles, et toutes leurs contestations grammaticales bien divertissantes. 1 Que de papier perdu pour l'interprétation d'un vers en litige! que de flots d'encre une virgule a fait couler! Il est à peine un passage obscur dans les auteurs anciens pour ou contre lequel on n'ait entassé commentaire sur commentaire; mais parmi les ouvrages qui ont mis tous les glossa- teurs en mouvement, nous mettrons au premier rang le Culex, véritable pomme de discorde, qui, jetée au milieu des moines, faillit exciter une révolution dans les cloîtres. Au milieu de la mêlée, on voit se distinguer les pères Oudin, Gouget et le jésuite Desmolets. S'ils attaquèrent le Moucheron avec acharnement, ils trouvèrent dans Fabre, Sca- liger, Bembo et beaucoup d'autres, des contradicteurs redoutables. Le savant Heyne émit une opinion qui eût dû rapprocher les deux partis : il attribue le Culex primitif à Virgile, et prétend qu'une grande partie du texte que nous possédons a été interpolée. Selon Desfontaines, Virgile serait l'auteur du poème entier, mais l'eût composé dans une extrême jeunesse. M. de Valori, qui se pré-

3

D

5

.0

Î5

(1891

sente sur les rangs après tous ces savants, partage cette opinion, et la soutient avec autant de chaleur et non moins d'érudition qu'un scholiaste d'autrefois. Notre intention n'est point de réfuter un si savant philologue : ses jugements nous paraissent sûrs, et ses raisons très plausibles; mais comme les arguments de ses adversaires nous semblent aussi très recevables, nous en concluons que M. de Valori a peut-être parfaitement raison, mais aussi que ceux-là peuvent bien ne pas avoir tort. Le doute est la vertu du sage, dit un vieux proverbe de Zoroastre; nous nous faisons gloire de douter dans les cas difficiles. C'est ce qu'on peut faire de mieux pour se tirer d'embarras : imitons en cela le bon La Fontaine, qui, interrogé sur une des questions les plus creuses de la métaphysique, et pressé de dire son avis, fit cette réponse bien digne du pays de Sapience : c'est oui, si ce n'est non.

La question ainsi résolue à la plus grande satisfaction de tous, il ne nous reste plus qu'à répondre à quelques incrédules qui récusent l'authenticité du Culex, comme indigne, par sa frivolité, du poète de Mantoue. Ignorent-ils donc, les imprudents auteurs de cette objection, que la même voix qui célébra la victoire d'Achille, chanta d'un ton non moins élevé les glorieuses luttes des grenouilles et les efforts héroïques des rats ? Ovide a bien fait d'une noix le sujet d'un poème. La mouche fut chantée par Lucien. Un oiseau, cher à la poésie et à l'amour, a l'honneur d'occuper la postérité. Après de tels exemples, paraîtra-t-il étrange que Virgile se soit plu à donner l'immortalité à

90

95

100

105

110

115

[ t'

un moucheron P On sait que les poètes, toujours volages en vers comme en amours, aiment à se délasser de la sévérité de certains sujets par des conceptions plus légères. Pardonnons-leur d'être capricieux; c'est un défaut bien innocent qu'ils doivent peut-être au commerce des muses, lesquelles, en leur qualité de jolies femmes, n'en sont sûrement point exemptes. C'est sans doute par une de ces fantaisies qui ne viennent que dans la tête des poètes, qu'Anythe a consacré un quatrain à l'histoire d'une charmante sauterelle, dont Myro, contemporaine et rivale de Sapho, faisait ses délices. En voici la traduction par M. de Valori :

« Myro fit construire, dit-on, une tombe à une » gentille sauterelle, petit rossignol des prés, qui » habitait les bois sacrés : chaque jour elle venait » répandre sur ce monument des larmes virginar- » les, déplorant la perte de son double amuse- » ment. »

Il paraît que, dans ce temps-là, les dames avaient des sauterelles apprivoisées.

Il n'existait pas de traduction en vers du Culex, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à la parodie rimée de l'abbé de Marolles, l'un des plus infatigables traducteurs du xvii, siècle. Cette pièce est vraiment curieuse pour l'exactitude et l'élégance; en voici le début pour échantillon :

Octave, nous avons écrit d'un style bas, etc., etc. Quiconque en médira, pour offenser la muse

Qu'il à voulu dicter, soit plus lourd qu'une buse...

Si la conque de mer où se forment les perles

A pour lui moins d'appas que le chant de nos merles.

420 tz5

130

35 r40

145 r5o

[1911

Dire que l'ouvrage de M. de Valori est supérieur à celui de l'abbé de Marolles, serait une grave insulte; soutenir qu'il égale l'original, serait une raillerie amère que M. de Valori ne supporterait probablement pas patiemment, tant est grand son respect pour le texte sacré du Culex : nous nous bornerons donc à déclarer que cette traduction se fait lire : éloge en apparence assez mince, mais réellement très flatteur, si l'on songe au grand nombre de traductions qui n'obtiennent pas cet honneur. Voici quelques passages qui nous ont paru dignes d'être remarqués :

Je ne te peindrai pas tout l'Orient armé

Assiégeant d'Ericthon le palais enflammé,

Athos percé, la mer par un pont enchaînée,

Les Perses triomphants, la Grèce consternée,

Quand l'Hellespont, surpris par de nombreux guerriers, ' Vit ses flots écumant sous les bonds des coursiers.

Apollon me commande : et ma muse docile

Laisse courir ses vers sur un mètre facile.

Je mesure avec art ma force à mon sujet.

Pour toi, de notre amour ô noble et saint objet,

Tu laisseras, Octave, une illustre mémoire,

L'Olympe en ses palais accueillera ta gloire, etc., etc.

A deux ou trois taches près, ces vers sont bien tournés, la coupe en est heureuse et variée. En voici d'autres qui ne leur sont point inférieurs pour l'énergie et l'élégance :

Un reptile en ce lieu, vers le milieu du jour,

Quittant son noir marais pour ces eaux verdoyantes, Glisse et fait onduler ses écailles bruyantes :

L'air brûle autour de lui : ce serpent monstrueux

Jb5

160 i65

170

175

180

11\*

Se roule et se déroule en orbes tortueux.

Son œil lance de loin des éclairs; il se dresse,

Son corps sur le limon s'allonge avec souplesse,

Et dans sa gorge enflée il vibre un triple dard, etc., etc.

Ces vers présentent encore une expression forcée et de mauvais goût, que le texte ne justifie même pas. Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer, en parlant de M. le comte de Valori, que son style était rarement exempt d'affectation. Ce défaut se fait souvent sentir dans l'ouvrage dont nous parlons.

Pour ce qui regarde la traduction en elle-même, elle est fidèle. Cependant on trouve quelquefois des passages où l'interprète n'a pas rendu la pensée. Ainsi, par exemple, Virgile dit du soleil levant :

Candida jam aurato quatiebat lumina curru, etc.

(Son char doré ébranlant les parvis célestes).

M. de Valori traduit ainsi :

(Le soleil) secouait de son char la lumière dorée.

Contresens manifeste, qu'il était inutile de se permettre, tout exprès pour offrir une image ridicule.

Nous aurions bien encore quelques reproches à faire à M. de Valori sur la propriété de certaines expressions, et la validité de quelques locutions hasardées, mais nous aimons mieux le louer de son érudition et du soin qu'il a pris de donner une édition aussi complète du Culex. Bien des lecteurs

5

,0

)5

10

,05 ilO

lui sauront gré d'avoir joint à ses deux traductions en vers et en prose, les imitations en vers italiens, anglais et allemands, de Parmindo, de Spencer et de Voss. Quant à sa dédicace latine à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, nous laissons à ces messieurs, qui doivent d'ailleurs y prendre un intérêt direct, le soin de la juger : plus versés que nous dans la langue de Cicéron et de Virgile, 1 dont nous ne savons tout juste que ce qu'il en faut pour lire et admirer les auteurs originaux, c'est à eux sans contredit qu'il appartient exclusivement de peser le mérite des écrivains latins de nos jours.

S.

215

:no

11931

MÉLANGES

BUG-JARGAL

(Extrait d'un ouvrage inédit intitulé :

Les contes sous la 'tente). — Suite et fin.

Cependant le soleil descendait lentement vers l'Occident; l'ombre allongée des palmiers m'avertit qu'il était temps de retourner vers Biassou. — J'entrai dans la grotte de ce chef : il était occupé à faire jouer les ressorts de quelques instruments de torture, donl il était entouré. — Au bruit que firent ses gardes en m'introduisant, il se retourna. Ma présence ne parut pas l'étonner.

— Vois-tu, dit-il, en me montrant l'appareil horrible qui l'environnait.

Je demeurai calme. — Je connaissais la cruauté de ce chef, et j'étais déterminé à tout endurer sans pâlir.

— N'est-ce pas, reprit-il en ricanant; n'est-ce pas que Léogri a été bien heureux de n'être que pendu ?

Voy. note de la p. 33.

4-104. Voy. p. 323-335.

Je le regardai sans répondre, avec un froid dédain.

— Ah! ah! dit-il, en poussant du pied les instruments de torture; il me semble que tu te familiarises avec cela. — J'en suis fâché; mais je te préviens que je n'ai pas le temps de les essayer sur toi. Cette position est dangereuse ; il faut que je la quitte.

Il recommença à ricaner et me montra du doigt un grand drapeau noir placé dans un coin de la grotte.

Voici qui doit avertir les tiens du moment où ils pourront donner ton épaulette à ton lieutenant. — Tu sens que, dans cet instant-là, je dois être déjà en marche. — Comment as-tu trouvé les environs?

— J'y ai remarqué, répondis-je froidement, j'y ai remarqué assez d'arbres pour y pendre toi et toute ta troupe.

— Hé bien, répliqua-t-il avec un ricanement forcé, il est un endroit que tu n'as sans doute pas vu, et avec lequel je veux te faire faire connaissance. Adieu, jeune capitaine, bonsoir à Léogri.

Il fit un geste, me tourna le dos; et ses gardes m'entraînèrent.

Je marchais au milieu d'eux sans faire de résistance; il est vrai qu'elle eût été inutile. Nous montâmes sur la croupe d'un mont situé à l'ouest de la vallée, où nous nous reposâmes un instant ; je jetai un dernier regard sur la mer que l'on apercevait au loin, déjà rouge des feux du couchant, et sur ce soleil que je ne devais plus voir. — Mes guides se levèrent; je les suivis. — Nous descen-

20

25

3o

35

40

45

fiS

dîmes dans une petite vallée dont l'aspect m'eût enchanté dans tout autre instant; un torrent la traversait dans sa largeur, et communiquait au sol une humidité féconde. On y voyait surtout des platanes à fleurs d'érable, d'une force et d'une hauteur extraordinaires; l'odier du Canada y mêlait ses fleurs d'un jaune pâle aux auréoles bleu azur dont se charge cette sorte de chèvrefeuille sauvage, que les nègres nomment coali; des nappes verdoyantes de lianes dérobaient à la vue les flancs bruns des rochers voisins. — Nous marchions le long d'un sentier tracé sur le bord du torrent; je fus surpris de voir ce sentier aboutir brusquement au pied d'un roc à pic, au bas duquel je remarquai une ouverture en forme d'arche, d'où s'échappait le torrent. — Un bruit sourd, un vent impétueux sortaient de cette ouverture. — Les nègres prirent sur la gauche et nous gravîmes le roc en suivant un chemin tortueux et inégal, qui semblait y avoir été creusé par les eaux d'un torrent desséché depuis longtemps. Une voûte se présenta, à demi-bouchée par les ronces et les lianes sauvages qui y croissaient. Un bruit, pareil au premier, se faisait entendre sous cette voùte. — Les noirs m'y entraînèrent. — Nous avancions dans l'obscurité, le bruit devenait de plus en plus fort, nous ne nous entendions plus marcher. — Je jugeai qu'il devait être produit par une chute d'eau, je ne me trompais pas. — Après dix minutes de marche dans les ténèbres, nous arrivâmes sur une espèce de plate-forme, formée par la nature, dans le centre même de la montagne; la plus grande partie de cette plate-forme demi-circulaire

>

) o

.5

0

75

Bo

[1951

était couverte par le torrent qui jaillissait des veines du mont avec un bruit épouvantable. Sur cette salle souterraine, la voûte formait une sorte de dôme tapissé de lierre d'une couleur jaunâtre. Au milieu du dôme, on apercevait une crevasse à travers laquelle le jour pénétrait, et dont le bord était couronné d'arbustes verts, dorés en ce moment des rayons du soleil. A l'extrémité nord de la plate-forme, le torrent se perdait avec fracas dans un gouffre, au fond duquel semblait flotter, sans pouvoir y pénétrer, la vague lueur qui descendait de la crevasse. Le seul objet que l'on pût distinguer dans l'abîme était un vieil arbre, enraciné dans le roc quelques pieds au-dessous du bord, et si dépouillé de verdure, qu'on n'en pouvait reconnaître l'espèce. — Ce végétal offrait un phénomène singulier : l'humidité qui imprégnait ses racines l'empêchait seule de mourir, tandis que la violence de la cataracte le dépouillait successivement de ses branches nouvelles, et le forçait de conserver éternellement les mêmes rameaux. — Les noirs s'arrêtèrent en cet endroit terrible; et je vis qu'il fallait mourir. — Ils commençaient à me lier en silence, avec des cordes qu'ils avaient apportées, quand je crus entendre les aboiements lointains d'un chien ; je pris ce bruit pour une illusion causée par le mugissement de la cascade. — Les nègres achevèrent de m'attacher, et m'approchèrent du gouffre qui devait m'engloutir. — Je levai les yeux vers la crevasse pour découvrir en-

104 Neuf pages intercalées en 1826 : dans la personne de l'obi, d'Auverney reconnaît le nain Habibrah.)

104-137. Voy. p. 344-349.

85

9°

95

100 io5

110

[191

core le ciel. — En ce moment, un aboiement plus fort et plus prononcé se fit entendre, la tête énorme de Rask passa par l'ouverture. — Je tressaillis. — Les noirs, que les aboiements n'avaient pas frappés, se préparèrent à me lancer au milieu de l'abîme...

— Camarades, cria une voix tonnante !

Tous se retournèrent. — C'était Bug-Jargal. — Il était debout sur le bord de la crevasse, une plume rouge flottait sur sa tête.

— Camarades, répéta-t-il, arrêtez!

Les noirs se prosternèrent. Il continua :

— Je suis Bug-Jargal.

Les noirs frappèrent la terre de leurs fronts, en poussant des cris dont il était difficile de distinguer l'expression.

— Déliez le prisonnier, cria le chef.

En un clin d'œil je fus libre. — Le nègre reprit :

— Frères, allez dire à Biassou qu'il ne déploie pas le drapeau noir sur son captif ; car il a sauvé la vie à Bug-Jargal, et Bug-Jargal veut qu'il vive.

Il jeta sa plume rouge au milieu d'eux. Le chef du détachement s'en empara, et ils sortirent sans proférer une parole.

Je ne vous décrirai pas, Messieurs, la situation où je me trouvais. Je fixai des yeux humides sur Pierrot, qui, de son côté, me contemplait avec une

138-167. La deuxième version substitue à cette page un épisode à grand effet, la lutte de Dauverney et d'Habibrah sur les bords du gouffre. Peut-être V. Hugo se souvient-il du Duel du précipice de son frère Eugène (Conserv. litt., t. I, p. 225).

1

I

singulière expression de reconnaissance et de fierté. — Il fit un signe : Rask sauta à mes pieds.

— Suis-le, me cria-t-il. — Il disparut.

Le jappement du dogue qui marchait devant moi me guida à travers les ténèbres; nous sortîmes du mont. — En entrant dans la vallée, Bug-Jargal vint au-devant de moi; son visage était serein. — Je lui sautai au cou. — Nous restâmes un moment muets et oppressés; enfin, il reprit la parole.

— Écoute, frère : mon exécution ou celle de mes dix camarades devait suivre la tienne. — Mais j'ai fait dire à Biassou de ne pas déployer le drapeau noir. — Tu vivras, et moi aussi.

La surprise, la joie, m'empêchèrent de lui répondre. — Il me tendit la main.

— Frère, es-tu content?

Je recouvrai la parole, je l'embrassai, je le conjurai de vivre désormais auprès de moi, je lui promis de lui faire obtenir un grade dans l'armée coloniale. — Il m'interrompit d'un air farouche.

— Frère, je ne te propose pas de t'enrôler parmi les miens.

Il ajouta d'un ton gai :

— Allons, veux-tu voir ton oncle?

Je lui témoignai combien était grand mon désir de consoler ce pauvre vieillard; il me prit la main et me conduisit. — Rask nous suivait...

Ici, Delmar s'arrêta, et jeta un sombre regard autour de lui : la sueur coulait à grosses gouttes de son front; il couvrit son visage avec sa main.—

i68-36o. Dans cette conclusion, comme pour le début, V.

Hugo conserve assez fidèlement son texte primitif. Quelques variantes que je. signale.

145

150

155

160 i65

170

ilq

1 Rask le regardait d'un air inquiet. — Oui, c'est s ainsi que tu me regardais, murmura-t-il. — Un ins- i tant après, il se leva violemment agité, et sortit de f la tente. — Le sergent et le dogue le suivirent. 7 — Je gagerais, s'écria Germon, que nous appro- j chons de la catastrophe.

Philibert ôta de ses lèvres le goulot de sa bouteille.

— Je serais vraiment fâché qu'il arrivât malheur à Bug-Jargal. — C'était un fameux homme. — J'au- 1 rais voulu, 1 pour douze paniers de porto, voir la ? noix de coco qu'il vida d'un trait.

Alfred, qui était en train de rêver à un air de : guitare, s'interrompit, et pria le major Berval de li lui faire raison. — Il ajouta :

— Ce nègre m'intéresse beaucoup. — Seulement je n'ai pas encore osé demander à Delmar s'il sa- 1 vait aussi l'air de la Hermosa çPadilla.

— Biassou est bien plus remarquable, reprit le ù major. — A la bonne heure, cet homme-là savait ce que c'est qu'un Français. Si j'avais été son prisonnier, j'aurais laissé pousser ma moustache, pour qu'il me prêtât quelques piastres dessus, comme la ville de Goa à ce capitaine portugais. — .4 Je déclare que mes créanciers sont plus impitoyables que Biassou.

!74 l'accompagnèrent - 176-181 catastrophe! Je serais vraiment fâché qu'il arrivât quelque chose à Bug-Jargal ; c'était un fameux homme. Paschal ôta de ses lèvres le goulot de sa bouteille revêtue d'osier et dit : J'aurais voulu — 184-185 et pria le lieutenant Henri de lui rattacher ses aiguillettes. Il ajouta : — 189-190 reprit Paschal; son vin goudronné ne devait pas valoir grand chose ; mais, du moins, cet homme-là — 195 Je vous déclare —

1198]

— Major, voilà quatre louis que je vous dois, s'écria Henri, en jetant sa bourse à Berval.

Le major regarda d'un œil attendri son généreux débiteur, qui aurait, à plus juste titre, pu se dire son créancier. — Henri se hâta de poursuivre :

— Quant à moi, ce qui m'amusait le plus pendant le récit de Delmar... — C'était de voir son chien boiteux lever la tête chaque fois qu'il prononçait le nom de Bug-Jargal. — Et en cela, interrompit Philibert, il faisait précisément le contraire de ce que j'ai vu faire aux vieilles dévotes de Celadas, quand le prédicateur prononçait le nom de Jésus. — J'entrais dans l'église avec une douzaine de cuirassiers...

Le bruit du fusil du factionnaire avertit que Delmar rentrait. — Tout le monde se tut; il se promena quelque temps les bras croisés, et en silence. — Le vieux Thadée, qui s'était rassis dans un coin, l'observait à la dérobée, et s'efforçait de paraître caresser Rask, pour que le capitaine ne s'aperçût pas de son inquiétude.

Delmar reprit enfin :

— Rask nous suivait. — Le rocher le plus élevé de la vallée n'était plus éclairé par le soleil. Une lueur s'y peignit tout à coup, et passa. — Le noir tressaillit : il me serra fortement la main.

— Écoute, me dit-il.

Un bruit sourd, semblable à la décharge d'une pièce d'artillerie, se fit entendre alors dans les vallées, et se prolongea d'échos en échos.

197 A propos, capitaine, voilà — 198 sa bourse à Paschal — 199 Le capitaine regarda d'un œil étonné — 202 Une page ajoutée. — 207 aux vieilles bonnes femmes —

200

205

210

215

220

225

[1

— C'est le signal, dit le nègre d'une voix sombre. Il reprit : c'est un coup de canon, n'est-ce pas ?

Je fis un signe de tête affirmatif.

En deux sauts, il fut sur une roche élevée. — Je l'y suivis. — Il croisa les bras, et se mit à sourire tristement.

— Vois-tu, me dit-il?

Je regardai du côté qu'il m'indiquait, et je vis le pic qu'il m'avait montré le matin, le seul que le soleil éclairât encore, surmonté d'un grand drapeau noir.

Ici, Delmar fit une pause.

— J'ai su depuis que Biassou, pressé de partir, et me croyant mort, avait fait arborer l'étendard avant le retour du détachement qui avait dû m'exé- cuter.

Bug-Jargal était toujours là, — debout, les bras croisés, — et contemplant le lugubre pavillon. — Soudain, il se retourna vivement, et fit quelques pas, comme pour descendre du roc. — Dieu ! Dieu ! mes malheureux compagnons! — Il revint à moi : as-tu entendu le canon, me demanda-t-il ? — Je ne répondis point.

— Eh bien! frère, c'était le signal : on les conduit maintenant.

— Sa tête tomba sur sa poitrine. Il fit quelques pas, et se rapprocha de moi.

— Va voir ton oncle, frère, Rask te conduira.—

231 En deux bonds, — 236 montré lors de mon entrevue avec Marie, le seul — 245 le lugubre drapeau. — 253 sur sa poitrine. Il se rapprocha encore de moi : — 255 Va retrouver ta femme, frère, —

do

''Ô

40 q5

H)

:) 5

Il siffla 1 un air indien, le chien se mit à remuer la queue, et parut vouloir se diriger vers un point de la vallée.

Bug-Jargal me prit la main, et s'efforça de sourire; mais ce sourire était convulsif.

— Adieu, me cria-t-il d'une voix forte! et il se perdit dans les touffes d'arbres qui nous entouraient.

J'étais pétrifié. — Le peu que je comprenais à ce qui venait d'avoir lieu me faisait prévoir tous les malheurs.

Rask, voyant son maître disparaître, s'avança sur le bord du roc, et se mit à secouer la tête avec un hurlement plaintif. Il revint en baissant la queue, ses grands yeux étaient humides, il me regarda d'un air inquiet, puis il retourna vers l'endroit d'où son maître était parti, et aboya à plusieurs reprises. —Je le compris, je sentais les mêmes craintes que lui, je fis quelques pas de son côté. — Alors il partit comme un trait, en suivant les traces de Bug-Jargal; je l'aurais eu bientôt perdu de vue, quoique je courusse aussi de toutes mes forces, si, de temps en temps, il ne se fût arrêté comme pour me donner le temps de le joindre. — Nous traversâmes ainsi plusieurs vallées ; nous franchîmes des collines et des montagnes couvertes d'épaisses forêts. — Enfin...

La voix du capitaine s'éteignit ; un sombre désespoir se manifesta sur tous ses traits; il put à peine articuler ces mots :

256 un air africain, — 281 des collines couvertes de bouquet de bois. Enfin... —

260

265

270

275

280

285

1200

Poursuis, Thad, car je n'ai pas plus de force qu'une vieille femme.

— Le vieux sergent n'était pas moins ému que le capitaine; il se mit pourtant en devoir de lui obéir.

— Avec votre permission... — Puisque vous le désirez, mon capitaine. — Il faut vous dire, Messieurs, que quoique Bug-Jargal, dit Pierrot, fût un grand nègre, bien doux, bien fort, bien courageux, et le premier brave de la terre, après vous, s'il vous plaît, mon capitaine, je n'en étais pas 1 moins bien animé contre lui, ce que je ne me pardonnerai jamais, quoique mon capitaine me l'ait pardonné. Si bien que, quand le matin j'entendis annoncer votre mort pour le soir, Monsieur, j'entrai dans une furieuse colère contre ce pauvre homme, et ce fut avec un vrai plaisir infernal que je lui annonçai, mon capitaine, que ce serait lui, ou dix des siens, qui vous tiendraient compagnie. — De quoi il ne manifesta rien, sinon qu'une heure après, il se sauva en faisant un grand trou...

Delmar fit un geste d'impatience. — Thadée reprit :

— Soit! Quand on vit le grand drapeau noir, comme il n'était pas revenu, ce qui ne nous étonnait pas, avec votre permission, Monsieur, — on

299-301 Si bien, mon capitaine, qu'après avoir entendu annoncer votre mort pour le soir du second jour, j'entrai — 304 ou, à son défaut, dix des siens, — 3o5 compagnie, et qui seraient fusillés en manière de représaille, comme on dit. A cette nouvelle, il ne manifesta — 3o6 en pratiquant un grand trou... — 310 noir sur la montagne, — 312 permission, nos officiers, —

rIO

P

00 ob

-, ;io

(201 i

tira le coup de canon, et je fus chargé de conduire les dix nègres au pied du Pilier du Grand-Diable, éloigné du camp d'environ... — Enfin, bref! quand nous fûmes là, vous sentez bien, Messieurs, que ce n'était pas pour leur donner la clef des champs, je les fis lier, comme cela se pratique, et je disposai mes pelotons. — Voilà que je vois arriver de la forêt le grand nègre : les bras m'en tombèrent; il vint à moi tout essoufflé.

— J'arrive à temps, dit-il, bonjour, Thadée. Non, Messieurs, il ne dit que cela, — et il alla délier ses compatriotes. J'étais là, moi, tout stupéfait, comme on dit. — Alors, avec votre permission, mon capitaine, — il se pratiqua un grand combat de générosité entre les noirs et lui, — qui aurait bien dû durer un peu plus longtemps. — N'importe! oui, je m'en accuse, ce fut moi qui le lis cesser. — Il prit la place des noirs. — En ce moment, son grand chien, pauvre Rask! il arriva, et me sauta à la gorge. — Il aurait bien dû, mon capitaine, s'y tenir un peu plus longtemps; mais Pierrot fit un signe, et le pauvre dogue me lâcha. — Il ne put pourtant pas empêcher qu'il 1 ne vînt se coucher à ses pieds. — Alors, je vous croyais mort, mon capitaine... J'étais en colère... — Je criai...

Le sergent étendit la main, regarda le capitaine; mais ne put articuler le mot fatal.

313 de canon de signal, — 3i4-3i5 au lieu de l'exécution appelé la Bouche du Grand-Diable et éloigné — 315 Enfin, qu'importe ! — 324 tout stupéfait alors, — 326 il s'engagea un grand — 327 lequel aurait — 333 s'y tenir quelques moments de plus ; — 335 Bug-jargal ne put —

315

320

325

330

335

340

t vi

... Bug-Jargal tomba. — Une balle avait cassé la patte de son chien...; depuis ce temps-là, Messieurs, et le sergent secouait la tête tristement depuis ce temps-là, il est boiteux. — J'entendis des gémissements dans le bois voisin. — J'y entrai. C'était vous, mon capitaine, une balle vous avait atteint, au moment où vous accouriez pour sauver le grand nègre. — Oui, mon capitaine, vous gémissiez; mais c'était sur lui. Cependant, Messieurs, Bug-Jargal n'était point mort. — On le rapporta au camp. — Mais il était blessé plus dangereusement que vous, mon capitaine ; car vous guérîtes, et lui, — il vécut...

Le sergent s'arrêta. — Delmar reprit d'une voix sourde et lente :

— Il vécut jusqu'au lendemain.

Thadée baissa la tête.

— Oui. — Et il m'avait laissé la vie. — Et c'est moi qui l'ai tué.

Le sergent se tut.

M. [Victor Hucol.

342 depuis ce temps-là, nos officiers, — 349-353 sur lui ! Bug-Jargal était mort ! Vous, mon capitaine, on vous rapporta au camp. Vous étiez blessé moins dangereusement que lui, car vous guérîtes grâce aux tendres soins de Ma. Marie.

355-356 d'une voix solennelle et douloureuse : Bug-Jargal était mort! Thadée — 36o efface : Le sergent se tut.

REVUE LITTÉRAIRE

LES PYRÉNÉES DE LA BIGORRE

Poème en quatre chants;

dédié aux personnes qui fréquentent les eaux minérales de Cauterets, Saint-Sauveur, Barèges et Bagnère,,- ;

Par M. ARNAUD ABBADIE.

Les poèmes didactiques se multiplient avec une rapidité effrayante. Que les poètes descriptifs montrent quelque temps encore la même activité, et nos feuilles devienldront insuffisantes pour rendre même un compte succinct de leurs travaux. A peine en étions-nous quittes avec les auteurs de l'École du Cavalier et de l'Art du Tour, qu'il nous a fallu recommencer sur de nouveaux frais pour M. Boissières. Encore ne sommes-nous pas entièrement libérés avec ce dernier, si, comme il l'a promis, il donne suite à ses Ages. Depuis lors, un nouveau poème a été publié : un célèbre relieur vient de se faire un nom qui s'étend aujourd'hui bien au-delà du pays latin, et nous sommes encore à entretenir nos lecteurs de sa gloire. Que ce poète ne se tourmente pas, son tour viendra, Jorsan et hoec olim... En attendant, nous allons nous acquit-

5 o

5

[2031

ter d'une dette plus ancienne, contractée depuis longtemps avec M. Arnaud Abbadie.

Le poète a décrit les Pyrénées et la Bigorre, ou plutôt le Bigorre, sa patrie. En célébrant les bords qui l'ont nourri, il communique au lecteur son amour pour le lieu natal.

On sent qu'il aime les lieux qu'il chante, et nous ajouterons que parfois il les chante aussi bien qu'il les aime.

Là, lorsque le printemps rajeunit la nature,

Libre de tout souci, je vais, d'un pas errant, Respirer, au doux bruit d'un ruisseau murmurant,

Et le parfum des fleurs, et le frais des ombrages.

Je me crois transporté dans ces riants bocages,

Ce fortuné séjour, où les mânes heureux

Boivent l'oubli des maux et le nectar des Dieux.

Opposons à ces vers gracieux un tableau d'un genre différent : l'auteur est en présence du Mar- boré.

Salut I cirque pompeux, cascade, écho, silence I Salut! énormes tours, dont les durs fondements Triomphent de la rage et des efforts des temps 1

Que j'aime la fierté de vos rochers sauvages, Toujours battus des vents et vainqueurs des orages ! Quel spectacle imposant!.. Mais un soudain effroi, Un transport inconnu s'est emparé de moi ;

Il pénètre mes sens ; mon âme en est émue : L'imagination vole et perce la nue ;

Je plane sur ton front, orgueilleux Marboré!

Ce cirque, des savants justement admiré,

je le vois sous mes pieds; je foule avec audace Ces lourds entassements et de neige et de glace ;

20

25

3o

35

40

45

[texte\_manquant]

Mille hivers ont posé ces informes amas

Où règne, un sceptre en main, le noir dieu des frimas. Le voilà ce rocher, cette cime escarpée

Que Roland pourfendit de sa terrible épée : Étonnants boulevards, qui, perdus dans les airs. Semblent toucher les cieux et fermer l'univers.

Il y a du talent dans ce poème : si M. Abbadie fait justice de la surabondance de détails descriptifs, et retouche certains vers affectés et prétentieux dans la tournure et dans l'expression, nous pensons que son ouvrage, lu avec plaisir par les personnes qui fréquentent les eaux du Bigorre auxquelles il est d'ailleurs dédié, pourra également plaire aux lecteurs de toutes les classes. F.

QUELQUES SCÈNES DE MÉNAGES

Par Mm. MALLÈS, née DE BEAULIEU.

On convient généralement que le choix des livres à mettre dans les mains des enfants n'est pas un des moindres embarras de la paternité. J'avouerai même que, parmi tous ceux que j'ai lus pour savoir si mon fils pouvait les lire, aucun ne m'a totalement satisfait. La puissance d'un livre est plus grande qu'on ne pense.

S'il peut troubler un empire, à plus forte raison peut-il déranger une jeune tête. Il arrive cependant

c50 c:55 x6o

5

un âge où il faut occuper l'esprit de la jeunesse autrement que par des études sérieuses; la corde longtemps tendue se rompt, et les enfants ont besoin de distractions.

Parmi les nombreux ouvrages inspirés par le désir de plaire à la jeunesse, ceux de M. Bouilly n'ont pas été goûtés que d'elle seule. Mme Mallès de Beaulieu parait l'avoir choisi pour modèle. Déjà auteur de plusieurs ouvrages utiles à l'enfance, celui qu'elle vient de publier s'adresse à l'adolescence. C'est une suite de petites nouvelles dans lesquelles elle a tracé souvent avec vérité l'intérieur de quelques ménages. Les contradictions, la femme despote et le mari subjugué, la jeune femme prudente, pourraient trouver place dans les œuvres de M. Bouilly. Si le style de Mme Mallès n'a pas tout le brillant de celui de son modèle, elle a su éviter avec soin ces termes prétentieux, ces tournures affectées dont l'auteur des Jeunes Femmes est trop souvent prodigue.

J. [Abel Hugo].

POÉSIES DIVERSES

Par le Chevalier DE CUZEY.

Quelques odes, plusieurs contes, deux ou trois chansons plus que gaies, des imitations d'Horace et de l'Écriture, et, par-dessus tout cela, trois satires,

]0 j 5 uo

U5

[205!

remplissent ce recueil. Il est impossible de mieux employer le papier, et d'offrir dans un cadre si exigu une plus grande variété de sujets. Mais le public eût peut-être tenu plus de compte à M. de Cuzey de cette attention, s'il eût répandu autant de poésie dans ses compositions que de diversité dans son ouvrage. Ce n'est pas que nous condamnions à la fois tous les vers de M. de Cuzey, car il est vrai de dire que, s'ils ne portent pas tous l 'empreinte d'un véritable talent poétique, ils sont écrits avec esprit et facilité, et ont le mérite peu commun de ne pas être ennuyeux. Il y a de la grâce et de la gaieté dans sa manière de conter : les vers suivants dérideraient le 1 front le plus sérieux. Il s'agit d'un duel; le premier champion manque son adversaire :

Le second, se piquant de générosité,

Termina le combat d'une manière étrange.

Il élève le bras, et tirant de côté,

Croyant des spectateurs mériter la louange,

En tuant son témoin s'écrie à haute voix : Approchez-vous, Messieurs, tout est fini, je crois ;

Car c'est ainsi que je me venge.

M. de Cuzey, qui, comme nous l'avons dit, s'est exercé dans plus d'un genre, nous a présenté un échantillon de son savoir-faire dans l'art de médire. Les fats et les précieuses, les femmes légères et les maris complaisants sont les personnages qu'il sacrifie. Notre satirique n'a fait qu'entrevoir des ridicules dans ce siècle perfectionné. Jamais temps aussi fut-il moins fait pour la

5

O

; 5

20

125

3o

[2061

35 satire? Juvénal en eût été édifié. La trahison et la bassesse, la félonieet l'usurpation, crimes si communs chez nos pères, sont inconnus même de nom parmi nous, ou, s'ils existent, ils sont si rares que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler.

F.

VARIÉTÉS,

NOUVELLES LITTÉRAIRES. ETC...

\*\*\* « M. de Robespierre n'est pas encore jugé ».

Cette exclamation singulière d'un personnage d'une des modernes caricatures (la Minerve en goguette) parut grotesque dans le temps. Il n'en serait peut-être pas de même aujourd'hui : M. de Robespierre est jugé, l'histoire a confirmé le jugement qu'en a porté M. Garat dans un ouvrage publié en l'an III1 : « Robespierre, disait-il à cette époque, tombé 1 de degré en degré dans une lâche et effroyable scélératesse a couvert la France de crimes et de sang, c'est un monstre! » Est-ce bien le même M. Garat, qui, dans ses Mémoires sur M. Suard, ouvrage composé dans le seul dessein de faire un ardent panégyrique de la Convention, que, malheureusement pour lui, M. Garat a été à même de connaître particulièrement? est-ce bien le même homme qui, après un éloge pompeux du pontije d'un Dieu que la nature révèle aux hommes et non de celui que les hommes se sont fait, a osé établir le parallèle suivant?

i. Mémoire sur la Révolution, ou Exposé de ma conduite dans les affaires et les fonctions publiques (C. L.).

: 5

10 t5

~7 20

[2071

« Robespierre, que l'Europe croit voir à la tête de la nation française, vit dans la boutique d'un menuisier dont il aspire à être le fils ; et ses mœurs ne sont pas seulement décentes; sans aucune ajfrec- tation et sans aucune surveillance hypocrite sur lui- même, elles sont aussi sévères que la morale du Dieu nourri chez un charpentier de la Judée. »

On sait depuis longtemps que le rigide M. de

Robespierre avait séduit la fille de son hôte.

Que doit-on penser de l'écrivain philosophe, qui a osé émettre sérieusement une pareille opinion ?

La session n'est pas encore finie que déjà l'on s'occupe à recueillir les discours prononcés aux chambres. Un premier volume de ce recueil vient d'être mis en vente çhez Corréard, libraire, connu par son naufrage sur la Méduse et par la publication de quelques brochures libérales; un autre libraire, A. Eymery, annonce qu'il va faire paraître un Choix des discours prononcés pendant la session de 18ig. Enfin, quelques libraires royalistes se proposent également de publier un recueil dans le même genre. L'importance des discussions et le talent des orateurs promettent un ouvrage intéressant et remarquable, si le choix des discours est bien fait.

M. Géricault, mousquetaire noir en 1814, et, dès cette époque, distingué dans les arts par de brillants essais en peinture, est, dit-on, parti pour l'Angleterre, à l'effet d'y former une collection des portraits des plus illustres radicaux des trois royaumes. Il y aura nécessairement lacune, car il paraît que l'artiste français n'est arrivé à Londres

25

3o

35

40

45

5o

f2 01

qu'après l'exécution de Thistlewood, et de ses honorables collègues.

On annonce que M. Géricault s'est adjoint un jeune dessinateur, connu par un nombre prodigieux de croquis militaires, où, à défaut d'idées libérales, on voit figurer soit l'aigle majestueux, soit le grotesque chapeau du héros que ses braves nommaient tour à tour, avec une sensibilité si vraie et une naïveté si touchante,. leur aimable père1 ou le petit tondu.

Si, comme on l'assure également, les deux voyageurs se proposent de passer en Espagne pour le même objet, nous leur conseillons bien, dans l'intérêt de leur sécurité personnelle, de se garder d'y confondre les joséphins avec les libéraux. Ce n'est guère qu'en France, et pour bonnes raisons, qu'on peut commettre impunément une pareille bévue.

Le comité du premier Théâtre Français vient de recevoir à l'unanimité une tragédie en cinq actes, Zénobie, reine de Palmyre, de M. Royou, auteur de Phocion.

L'Artiste ambitieux, comédie en cinq actes et en vers de M. Théaulon, a réussi, malgré quel- qu'opposition, au second Théâtre Français. Le premier théâtre vient de nous donner le Folliculaire, de M. Delaville, qui a obtenu également du succès. Nous rendrons compte de ces deux comédies dans notre prochaine livraison.

i. Témoin la chanson :

Mais au retour de cet aimable père, Qui s'éloigna pour épargner le sang. (C. L.).

355

.60

165

: 70

: 75

80

TABLE DES MATIÈRES

Pages. AVANT-PROPOS VII PRÉFACE 3

POÉSIE

Le Rétablissement de la statue de Henri IV, ode; par

M. V.-M. HUGO 5 Songe d'Énée; par M. J.-F.-B. SAINT-FÉLIX 63 A mes Amis, stances ; par M. Ch. d'IvRY 64 A Lydie, ode; par M. J. SAINTE-MARIE 66 Vers adressés à la princesse Ulrique de Prusse; par VOL- ■

TAIRE 121

Élégie sur la mort de S. A. R. M" le duc de Berri; par

Ma. la comtesse d'HAUTPoui 122

Moïse sur le Nil, ode; par M. V.-M. HUGO 175 . La Veille de Noël, hymne à la Vierge; par M™' TASTU.... 249 Ce que j'aime; par M. V. d'AuvERNEY 252 Épigramme; par M. J.-J. RÉDA 252

REVUE POÉTIQUE

MM. J.-D. MAGALON, — AUGUSTE LARRAT, — THÉODORE

DESROZEAUX, — CH. D'IVRY Il

PROSE

Le Vendéen et le voyageur, dialogue imité du bas-breton

(L.-Th. P.) 17 Le Hulan, chant élégiaque imité du polonais (L.-Th. P.). 69 Blanche et Wilhelm, élégie trad. de l'allemand (L.-Th. P.). 125 La mort du Vendéen (L.-Th. P.) .......................... 179

LITTÉRATURE ANGLAISE

Ivanhoë, ou le Retour du Croisé; par WALTER. SCOTT (V.).. 71 Lalla Roukh, ou la Princesse mogole ; par THOMAS MOORE

(V.) 253

BEAUX-ARTS

Sur les lithographies nouvelles (A. M.) 205

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Œuvres posthumes de Jacques Delille (V.) 19 Les Ages de l'homme, poème en six chants ; par M. P.-V.

BOISSIÈRES (S.) 83

L'hermite en province; par M. de JOUY, de l'Académie française (L. T.) 89

L'Orléanide, poème national en vingt-huit chants; par

LEBRUN DE CHARMETTES (3\* art., A.) 127

L'hermite de Londres; par M. de JOUY, de l'Académie française (L. T.) l '!<7

Mémoires, lettres et pièces authentiques, touchant la vie et

la mort de M" le duc de Berri; par M. le vicomte de CHATEAUBRIAND (V.) 181

Le Moucheron, poème traduit de Virgile; par, c tete

de VALORY (S.) .f'.... : v\*\ 263

SPECTACLES L ;, ! '■£!

THEATRE FRANÇAIS \ : ",,/..,.-.-'-:; J

Le Flatteur, comédie en cinq actes et en vers (H.). 47 Démétrius, tragédie en cinq actes (H.) 223

SECOND THÉÂTRE FRANÇAIS

L'Homme poli, comédie en cinq actes et en vers (H.) 51 Conradin et Frédéric, tragédie en cinq actes (H.) 109 La Dame noire, comédie en trois actes et en prose (M.).. 23o

MÉLANGES

Notice particulière sur l'inhumation de Jacques Delille,

(L. D. A.). 29

Bug-Jargal (extrait d'un ouvrage inédit intitulé Les

Contes sous la tente) (M.) 33, 93, 143. 211, 271

Institut royal de France, séance publique annuelle des quatre Académies (M.) 105 Académie des Jeux Floraux, séance du 3 mai 1820 (J.).... 154

\* REVUE LITTÉRAIRE

Première Pythique. ode sublime de Pindare; traduite

par M. PHILARMOS (F.) 55

Marie Jobard, parodie; par MM. E. SCRIBE, DUPIN et

CARMOUCHE (C. D.) 117 Budget de la littérature pour 1819, satire (F.) 161 Les Plaisirs de Clichy, etc. (U.) r65 Lithographie morale et politique de MM. les Députés (U.). Tr.o Nuits ftançaises; par M. d'EGvn.i.Y (U.) 235 Nos regrets, héroïde; par-M. le chevalier DE PORT nE

GUY (U.) 23f.

Oraison funèbre de M,r le duc de Beri,i ; par M. LEBRUN,

de Tarbes (L. T.) a38

Les Pyrénées de la Bigorre, poème; par M. ARNAUD

ABBADIE (F.) 285

Quelques scènes de ménages; par M.. MALLÈS, née DE

BEAULIEU (J.) 287 Poésies diverses; par M. le chevalier de CUZEY (F.) 288

VARIÉTÉS

Nouvelles littéraires 167, 24 1, :>yi

CH. SOREL. Histoire comique de Francion

(il,. KOY), 4 VO 100' »

ANGOT DE L'EPERONNIÈRE. Les Exercices de ce

temps (Fr. Lachévre) 120 » RACAN. Œuvres complètes (L. Arnould), t. I... 4° » SÉBILLE'R. Art poétique (F. Gaiite) 28 1) TRISTAN. La Afariane (J. Nladeleine) i5 » TRISTAN. La mort de Sénèque (J. Madeleine).. 15 » Bois-RoBERT. Epistres en vers (M. Cauchie) :

Tome 1 20 » Tome Il ; 40 » BOILEAU. Satires (A. Cahen) 3o » Correspondance de J.-B. Rousseau et de Bros-

sette (P. Bonnefon), 2 vol Épuisé.

MONTESQUIEU. Les Lettres persanes (11. Barck- hausen), 2' tirage, 2 vol 32 »

VOLTAIRE. Lettres Philosophiques (G. Lanson),

4" tirage, 2 vol 40 » VOLTAIRE. Zadig (G. Ascoli), 2 vol 40 » VOLTAIRE. Candide (A. Morize), 2r tirage 40 » SENANCOUR. Obermann (G. lVlichaut), 21 tirage,

2 vol 40- » LAMARTINE. Saiil (J. des Cognets) Epnisé. Le Conservateur littéraire (J. Marsan), t. 1 et II. 40 » La Muse Française (J. Marsan), 2 vol 40 » MICHELET. Jeanne d Arc (G. Rudler) Epuisé. FONTENELLE. Histoire des Oracles (L. Maigron). 40 » MAIRET. Sylvie (J. Marsan) 28 » VI GN L Poèmes Antiques et Modernes (F. Es-

té ve), 2" tirage 3o » VIGNY. Les Destinées (E. Estève), 3" tirage .... I5 » THÉOPHILE GAUTIER. Emaux et Camées (J. Madeleine) .................................. i5 »

VINGT-SIXIÈME EXERCICE (1933)

AGRIPPA D'AuBi(;,NL. Les Tragiques (A. Gar-

nier et J. Plattard), t. 111 3o » Tome IV 3o »

GUEZ DE BALZAC. Premières Lettres (H. Bibas

et K.-T. Butler), t. 1 40 »

PUBLICATIONS

DES VINGT-CINQ PREMIERS EXERCICES

(1905-1932)

)-,N VENTE .\ LA L1BRA1BIE E. DROZ

Maistre 'Pierre Pathelin (E. Picot), 2' tirage.. 151 » I-IERBERAY DES ESSARTS. Traduction d'Amadis

de Gaule, livre 1 (H. Vaganay), 2 vol Épuise. MAURICE SCÈVE. Délie (E. Parturier), 2" tirage. 40 » Du BELLAY. Œuvres Poétiques (H. Chamard) :

Tome I. 2\* tirage i5 » Tome 11, 2C tirage 25 » Tome 111, 2" tirage 20 » Tome IV 20 » Tome V 40 » Tome VI, 2 vol 50 »

RONSARD. Œuvres complètes (P. Laumonier) :

Tomes 1 et 11, 2" tirage 40 » Tome 111 20 » Tome IV 25 » Tome V 3o » Tome VI 3o » AMYOT. Démosthènes et Cicéron (J. Normand), 10 » AMYOT. Périclès et Fabius Maximus (L. Clément) to » DES MASURES. Tragédies saintes (Ch. Comte). 24 » AGRIPPA D'AUBIGNÉ. Les Tragiques (A. Gar-

nier et J. Plattard) 3o .» Tome 1 3o » Tome II 3o » J. DE SCHELANDRE. Tyr et Sidon (J. Haraszti). 3o » J. DE LINGENDES. Œuvres Poétiques (E.-T. Grii-

fiths) ..................................... Épuisé.

(E. Koy), 4,VO ioor »

ANGOT DE L'EPERONNIÈRE'. Les Exercices de ce

temps (Fr. Lachèvre) 20 » RACAN. Œuvres complètes (L. Arnould), t. 1... 40 » SÉBILLET. Art poétique (F. Gaiffe) 28 1) TRISTAN. La Mariane (J. Madeleine) i5 » TRISTAN. La mort de Sénèque (J. Madeleine).. i5 » Bois-RoBERT. Epistres en vers (M. Cauchie) :

Tome 1 20 » Tome II ; 40 » BOILEAU. Satires (A. Cahen) 3o » Correspondance de J.-B. Rousseau et de Bros-

sette (P. Bonnefon), 2 vol Épuisé.

MONTESQUIEU. Les Lettres persanes (H. Barck- hausen), 2e tirage, 2 vol 3:2 »

VOLTAIRE. Lettres Philosophiques (G. Lanson),

4° tirage, 2 vol 40 » VOLTAIRE. Zadig (G, Ascoli), 2 vol 40 » VOLTAIRE. Candide (A. Morize), 2" tirage 40 » SENANCOUR. Obermann (G. Michaut), 2C tirage,

2 vol 40- » LAMARTINE. Saül (J. des Cognets) Epnisé. Le Conservateur littéraire (J. Marsan), t. 1 et 11. 40 » La Muse Française (J. Marsan), 2 vol 40 » MICHELET. Jeanne d Arc (G. Rudler) Epuise. FONTENELLE. Histoire des Oracles (L. M aigron). 40 » MAIRET. Sylvie (J. Marsan) 28 » VIGNY. Poèmes Antiques et Modernes (E. Es-

tève), 2" tirage 3o » VIGNY. Les Destinées (E. Estève), 3° tirage .... I5 » THÉOPHILE GAUTIER. Emaux et Camées (J. Madeleine) .................................. i5 »

VINGT-SIXIÈME EXERCICE (1933) :

AGRIPPA D'AUBIGNÉ. Les Tragiques (A. Gar-

nier et J. Plattard), t. III 3o » Tome IV 3o »

GUEZ DE BALZAC. Premières Lettres (H. Bibas

et K.-T. Butler), t. I 40 »

RONSARD. Œuvres complètes (P. Laumonier),

t. VII 4Ùf

GUEZ DE BALZAC. Premières Lettres (H. Bibas

et K.-T. Butler), t. Il 20 TRISTAN. Le Parasite (J. Madeleine) ........... 20

\*

VINGT-HUITIÈME EXERCICE (.1935) :

RONSARD. Œuvres complètes (P. Laumonier),

t. VIII 40 CHATAUBRIAND. René (Armand Weil) 24 Le Conservateur littéraire (J. Marsan), t. II, partie ................................. 20

SOUS PRESSE OU EN PRÉPARATION J %

HERBERAY DES ESSARTS. Arnadis de Gaule (H. Vaga- nay), suite. v Du BELLAY. Œuvres (H. Chamard), suite. ,1, RONSARD. Œuvres complètes (P. Laumonier), suite. AMYOT. Alexandre et César (J. Normand). $ AGRIPPA D A UBIGNE. Œuvres (A. Garnier), suite.

E. PASQUIER. Recherches de la France, livre VII (G. Mi- chaut).

E. PASQUIER. Recherches de la France, livre VIII

(F. Gohin).

RACAN. Œuvres complètes (L. Arnould), suite. SCARRON. Nouvelles tragi-comiques (J. Caillat).

Le Conservateur littéraire (J. MARSAN^^A+TÊ^ BALZAC. Louis Lambert (M. BOUTERQ^K^J R-

Etc. (;$'/'